



À la force des mots

Nouvelles

Albin Michel





À la force des mots

Nouvelles

Albin Michel



À la force des mots

Nouvelles

Albin Michel

@Editions Albin michel, 2025

ISBN : 978-2-226-50871-3

Avant-propos

Vingt-cinq fois le monde

Vivre à l'étranger m'a permis d'avoir, vis-à-vis du pays d'origine et du pays d'adoption, un petit recul critique : je les perçois l'un et l'autre comme des cultures. La même chose vaut pour la langue : ce n'est qu'à partir du moment où plus rien n'allait de soi – ni le vocabulaire, ni la syntaxe, ni surtout le style –, à partir du moment où était aboli le faux naturel de la langue maternelle, que j'ai trouvé des choses à dire. Ma « venue à l'écriture » est intrinsèquement liée à la langue française. Non pas que je la trouve plus belle ni plus expressive que la langue anglaise, mais, étrangère, elle est suffisamment étrange pour stimuler ma curiosité.

Nancy Huston à Leïla Sebbar, dans *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*, Éditions Bernard Barrault, 1986.

Impulsé à partir de la zone Océan Indien de l'AEFE, le concours international de nouvelles *À la force des mots* s'est initialement construit autour d'un constat porteur d'une exigence profonde : parce que les élèves ont des choses essentielles à exprimer, il incombe à l'école d'assumer pleinement sa responsabilité en leur offrant un espace authentique d'écriture. Né à Madagascar, au cœur d'un réseau éducatif marqué par l'engagement collectif et soutenu avec constance par l'Institut Régional de Formation, ce projet s'est peu à peu étendu à une multiplicité d'établissements répartis sur trois continents, mobilisant enseignants, équipes de direction et formateurs autour d'une ambition partagée : permettre à une jeunesse diverse, lucide, souvent déroutante, toujours sincère, de faire entendre sa parole à travers l'usage rigoureux et inventif de la langue française. Parmi cent-sept nouvelles reçues, vingt-cinq ont été retenues, non pas dans l'intention de désigner des lauréats, mais afin de tracer un paysage révélateur : celui du monde tel que ces jeunes le perçoivent et l'éprouvent, marqué de ruptures autant que de fidélités, traversé de colères autant que de doutes, nourri surtout d'une puissance inventive singulière.

Ce recueil ne constitue pas un florilège, mais une traversée littéraire. On y pénètre par les mystères et les sortilèges de la forêt de Brocéliande après avoir été bouleversé

par une injonction puissamment symbolique : « Ramasse le sable ! » Se dessine alors, dans le prolongement de ces deux lignes de fuite, une véritable cartographie sensible du regard que ces jeunes auteurs âgés de douze à dix-huit ans posent sur le monde ; regard qui révèle tout ce qu'ils y perdent, tout ce qu'ils tentent d'y sauver, tout ce qu'ils y refusent et souhaiteraient y réinventer. Certains textes marquent par leur exceptionnelle rigueur formelle, à l'instar des *Lépidoptères*, parabole étrange sur un amour impossible entre un jeune vampire et un papillon voué à l'éphémère. D'autres s'imposent par leur capacité à affronter frontalement la brutalité du réel : ainsi, dans *Les mots m'ont sauvée*, l'allégorie politique devient une arme tranchante de dénonciation ; *Ma chère maman...* déconstruit, avec une précision glaçante, les liens familiaux en quelques pages implacables, tandis que *D'une vie à une autre* tente de restituer une forme subtile de justice à l'Histoire collective en éclairant une destinée individuelle. Ailleurs — *Les Visages Oubliés* ou encore *Nous avons tous le pouvoir de changer et les choses* —, c'est la langue elle-même qui devient le lieu d'une tension féconde car saturée d'une urgence intérieure irréductible.

La diversité formelle que l'on rencontre ici ne procède ni d'un effet de mode ni d'un exercice de virtuosité gratuite : elle témoigne au contraire d'une liberté authentique dont peu d'élèves bénéficient dans leur parcours scolaire ordinaire. Ainsi, le récit épistolaire côtoie la science-fiction, le monologue intime investit la structure du conte, la lettre fictive se transforme en archive, preuve ou témoignage. Rien dans ces textes ne paraît forcé ou laissé au hasard ; tout y est façonné avec précision et soin. Ce qui frappe surtout, au-delà même des qualités littéraires manifestes, c'est la justesse d'une conscience, à la fois intime et partagée, qui fuit toute condescendance, toute tentation facile d'approbation ou de complaisance : une conscience qui s'efforce de dire et prédire, de décrire avec exactitude et surtout de nommer ce qui restait jusque-là dans l'ombre. Ces nouvelles ne cherchent pas à séduire ; elles sont d'abord des prises de position. Écrire, pour ces élèves, c'est ériger à hauteur de verbe ce qui les traverse intérieurement, c'est nommer enfin ce qui n'avait pas encore trouvé sa forme, son médium, c'est briser le silence en le déplaçant à la marge des tabous et des non-dits.

La langue française, dans ce cadre précis, cesse d'être un patrimoine figé à transmettre ou à préserver comme une norme. Elle se transmute en une matière vive dont les élèves se saisissent spontanément, non pour se conformer, mais pour s'inscrire autrement dans l'espace leur subjectivité en expansion perpétuelle. Il convient ici de

mesurer la portée symbolique majeure de ce projet : dans une région caractérisée par la pluralité linguistique, par des trajectoires d'exil, des identités hybrides ou en mouvement, cette francophonie-là ne relève ni d'un impératif instrumental ni d'une imposition. Elle est choisie, questionnée, réinventée, investie de façon active. Cette langue, ici, n'est pas apprise pour réciter ou reproduire : quelle que soit la forme du récit qu'elle nourrit, elle est invoquée pour penser à la première personne de l'universel.

L'un des choix délibérés de cette publication a été de ne pas mentionner le niveau ou la classe des autrices et auteurs, dans l'intention de libérer la réception de toute grille d'interprétation prédéfinie et d'offrir à chacun la possibilité d'aborder les textes sans autre repère que leur singularité intrinsèque, la puissance de leur imaginaire, la précision de leur langue et la vitalité de leur élan créatif.

Ce recueil marque un aboutissement autant qu'il ouvre une promesse. Il témoigne pleinement des potentialités offertes par un réseau comme l'AEFE lorsqu'il parie avec conviction sur l'intelligence collective : intelligence des élèves, avant tout, mais aussi intelligence des adultes qui les accompagnent, les orientent sans jamais les contraindre et leur offrent l'opportunité précieuse d'éprouver pleinement l'acte d'écrire. Il rappelle ainsi que l'éducation ne trouve véritablement son sens que lorsqu'elle permet l'émergence d'une parole authentique, et que la littérature, loin de constituer un luxe secondaire ou un exercice de style, demeure un instrument essentiel d'élucidation du réel et d'introspection. Ces vingt-cinq nouvelles composent une polyphonie subtile, complexe, qu'il convient de lire avec autant d'exigence et d'attention que celle dont ces jeunes autrices et auteurs ont fait preuve dans leur geste créatif. Elles ne cherchent pas à plaire. Elles cherchent à signifier. Et elles y parviennent, à la force des mots.

Hans Limon,
enseignant-formateur (EF2D) en philosophie

Une histoire de transmission

Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1918), Marcel Proust soutient que le génie n'est autre que la capacité à se rendre miroir du monde. Sans être un génie, puisque nous ne sommes pas tous touchés par cette grâce, comme l'a été Marcel, on peut dire que les livres ont ceci de vertueux qu'ils sont les miroirs les plus sensibles du monde, en ce qu'ils nous interpellent et conservent pour l'avenir une trace et un état du monde.

Aussi, les écrivains sont, malgré eux, les héritiers de la tradition, passeurs et réceptacles, leur sensibilité et leur perméabilité les obligeant à œuvrer pour la continuité et la transmission de cette tradition. Je parle bien sûr de la transmission de toutes les littératures d'expression française.

En tant que jeunes écrivains, vous êtes les garants et les héritiers de cette transmission. Vous devez veiller à la transmission de notre bien commun, notre mémoire : la langue française, qui n'est pas seulement la langue d'un seul pays, comme vous en faites l'usage et la démonstration, à la force de mots, mais la langue de plus de trois cents millions de locuteurs, d'âmes, de sensibilités réparties sur les cinq continents.

Ève Guerra,
lauréate du prix Goncourt du premier roman en 2024 pour *Rapatriement*

Ecrire son destin

Il y a dans chaque parcours de vie une zone d'ombre où tout semble vaciller, et c'est souvent là que se loge la résilience. J'ai connu la mienne sur un lit d'hôpital, au sortir d'un accident qui a bouleversé mon existence. Ce n'est ni la rage, ni la solitude, ni même la douleur qui m'ont permis de me relever, mais l'amour des miens, le sport et les mots. L'amour des miens m'a accompagné dans les pires comme dans les meilleurs moments. Le sport m'a offert le dépassement. Les mots, l'expression. Tandis que le sport m'a poussé à me confronter au réel, les mots m'ont donné la capacité de le réinventer. Et c'est pourquoi je suis profondément ému et fier d'être le parrain de ce recueil, fruit d'un concours porté par la zone Océan Indien de l'AEFE, intitulé avec justesse *À la force des mots*.

À travers ce projet, l'AEFE démontre une fois de plus combien elle sait créer, pour les jeunes francophones du monde entier, des occasions authentiques de se dire et de grandir. Que ce soit par les épreuves sportives, comme la Semaine Olympique et Paralympique qui mobilise chaque année des milliers d'élèves autour des valeurs d'inclusion, de courage et de respect, ou par des concours littéraires comme celui-ci, elle trace un chemin d'émancipation qui allie exigence et bienveillance. Les vingt-cinq nouvelles de ce recueil ne sont pas de simples exercices d'élèves : ce sont des actes de bravoure. Chaque texte est un pas hors du silence, un geste d'offrande. Ces adolescentes et adolescents ont trouvé le courage d'écrire et de transmettre, sans même savoir si leurs mots aiguïseraient la curiosité d'un quelconque lectorat. Ils l'ont fait pourtant. Et dans ce geste discret, parfois hésitant, il y a déjà une force. Celle de se tenir face au monde, sans tricher. Et cela aussi, c'est une forme de combat. Une forme de sport.

Car écrire, comme s'entraîner, réclame de l'audace et de la persévérance. Et surtout : de la confiance. Confiance en sa voix, en sa légitimité, en sa capacité à toucher autrui. Il faut, pour cela, un entourage qui y croit. Je veux ici saluer toutes celles et ceux, parents, éditeurs, au premier rang desquels Caroline Marson, enseignants, formateurs, équipes de direction, qui ont rendu cela possible. J'ai également une pensée

amicale pour un homme de l'ombre particulièrement engagé et amoureux des mots qui a toute mon affection, Hans Limon.

*Michaël Jérémiasz,
champion paralympique, cofondateur de l'association Comme les Autres, chef de
mission de la délégation française des Jeux paralympiques de Paris 2024*

Ramasse le sable !

ISMAËL MOHAMED

LYCÉE FRANÇAIS DE TANANARIVE (MADAGASCAR)

I

« Ramasse le sable ! RA-MA-SSE le sable ! *Forol suuf ci !* » Ousseynou rêvait encore de sa mère, décédée il y avait quatre mois. Dans ses rêves, sa mère était la même que celle qu'il avait connue : cheveux gris qui viraient au blanc, les yeux marron, édentée, aux formes douces, un pagne, et la peau aussi ridée que des pruneaux. « Ramasse le sable, RA-MA-SSE le sable ! » s'égosilla-t-elle. Elle envoya un faisceau de glaires devant elle. Puis, elle disparut de son esprit, aussi sèchement qu'elle était apparue. Il se réveilla en sursaut. « Enfin... », pensa Ousseynou. « Elle me harcèle sans relâche ! » Le lendemain matin, il alla au bureau de son entreprise, qui fabrique des meubles. Il prit une tasse de café en porcelaine, achetée deux ans auparavant en Chine. Il y versa du café *Kopi Luwak*. Puis, il s'installa à son bureau, pour voir le chiffre d'affaires. Vers midi, il fit une pause, pour déjeuner. Il mangea des œufs de saumon et se remit au travail. Vers seize heures, il sortit enfin de son bureau. Le quartier où il habitait était l'un des plus prestigieux de Paris. Il était propriétaire de son appartement situé dans un immeuble de quatre étages lumineux. Il s'assit sur son canapé et regarda, rêveur, une maquette d'avion qui lui faisait penser au voyage qu'il fit en Polynésie, cinq ans auparavant. Il s'y était régalé, avec son ami Guillaume, chef cuisinier. Il décida, après avoir regardé son avion une dizaine de minutes, de prendre le dîner. Puis, il lut un peu et se coucha. Pendant la nuit, il rêva encore de sa mère. Elle ne cessait de répéter : « Ramasse le sable, RA-MA-SSE LE SABLE ! *Forol suuf ci !* » Elle agitait ses bras, en hurlant, comme si elle voulait ensorceler Ousseynou. Ce dernier n'en pouvait plus des apparitions de sa mère et se décida alors à lui parler dans son rêve : « Maman, qu'est-ce que tu veux dire ? » Alors, sa mère cessa d'agiter les bras et dit simplement,

en jubilant : « Tu comprendras en temps voulu, par toi-même... » S'il avait pu, il lui aurait tiré les vers du nez, mais il jugea cela impoli, aussi parce qu'il avait peur d'elle. Finalement, il eut envie d'être tranquille. Il essaya alors de ne plus penser aux cris stridents de sa mère. En quelques minutes, ils sortirent de son esprit.

II

Le lendemain matin, Ousseynou se réveilla avec une douleur lancinante au crâne. Il se rassura : « Ce n'est pas grave, ça va passer ! » Il prit une tasse, un bol en porcelaine et une cuillère, pour en faire du porridge. Après s'être habillé, il partit au travail. Ses collègues avaient remarqué chez lui un changement d'état mental : Ousseynou avait des difficultés de concentration, il était fatigué, il avait de moins en moins d'énergie. Il semblait désespéré face à l'avenir et avait une faible estime de lui-même. La nuit fut d'ailleurs horrible pour Ousseynou. Son sommeil était agité. Sa mère apparut alors de nouveau : « Ramasse le sable, RA-MA-SSE LE SABLE ! *Forol suuf ci !* » Ousseynou pensa alors : « Elle est lassante... », avant de dire à sa mère : « Tu n'es pas fatiguée de répéter toujours la même phrase ? » La mère d'Ousseynou sourit de toutes ses dents jaunâtres : « Tu sais, les mères ont l'habitude de répéter, puisque leurs enfants ne les écoutent pas. N'est-ce pas ? » Ousseynou grogna dans ses pensées et rétorqua : « Cela fait quand même quatre mois que tu n'arrêtes pas de répéter la même chose ! » Puis il gémit et sa mère cessa de sourire et s'inquiéta : « Qu'est-ce que tu as ? Tu as mal où ? Au bras, à la nuque, au cou, au ventre, à la tête ? » Elle lui chanta une berceuse. Ousseynou eut l'impression que sa douleur s'apaisait. Puis sa mère lui dit un petit « au revoir » et disparut. Le lendemain, il se réveilla avec des pensées sombres : il se sentait épuisé, abattu. Il n'eut pas envie d'aller au travail et décida de prendre rendez-vous chez un médecin. Il en trouva un disponible non loin de la gare du Nord. Il prit la ligne 6 à la station Bir-Hakeim jusqu'au terminus Charles-de-Gaulle-Étoile. Il vit des touristes à foison, des Anglais, des Américains, des Japonais... À la station Charles-de-Gaulle-Étoile, il prit la ligne 2 jusqu'à la station La Chapelle. Ce quartier ne ressemblait pas à celui où il habitait : c'était un quartier populaire, avec des restaurants indiens et sri-lankais qui servaient des *parottas*, des petites galettes qui accompagnent des sauces épicées. Dans la rue, quelques déchets traînaient et une petite odeur d'urine flottait dans l'air. Le bâtiment du cabinet était coincé entre deux immeubles

haussmanniens. Le cabinet était petit mais bien éclairé. Le médecin était un petit homme avec une calvitie, un regard gai. Ce dernier le pria gentiment d'entrer dans la salle. Ousseynou raconta ses maux et ses sentiments. Le médecin l'écoula attentivement et à la fin, lui annonça qu'il était dépressif. Ousseynou parut surpris parce qu'il n'aurait jamais pensé être dépressif. Pour lui, être dépressif était comme être perdant face à diverses situations. Le médecin lui écrivit une ordonnance puis lui conseilla d'aller voir un psychologue.

III

Lorsqu'il sortit du cabinet, il fut encore surpris par les paroles du médecin. Il ne savait pas comment le dire à ses collègues. Mais ce n'était pas encore le moment d'y penser. Il devait se recentrer sur lui-même et sur la manière de résoudre ce problème. Il décida de rentrer chez lui. Il prit une tisane à la citronnelle. Puis il se coucha, tout habillé, toujours fatigué. Le lendemain, il se réveilla plus tard que d'habitude. Il avait eu une nuit affreuse : des voix, certaines rauques, d'autres douces, mais toutes inquiétantes, avaient entrecoupé ses rêves. Il prit un maigre petit déjeuner, uniquement composé de quelques bananes et de raisins secs. En temps normal, après le petit déjeuner, il s'autorisait à regarder quelques vidéos sur son téléphone, mais là, il s'assit seulement sur son canapé, comme s'il attendait quelque chose, ou quelqu'un. Une demi-heure plus tard, il se rendit compte qu'il était déjà en retard au travail. Il s'habilla hâtivement et partit en courant. Lorsqu'il arriva, il s'excusa de ce retard exceptionnel. Certains de ses collègues lui posèrent des questions, mais il n'y répondit pas. Il préféra leur donner les instructions et les ordres habituels. Dans son bureau, il faisait les cents pas, ce qui était encore une fois anormal. On le voyait ordinairement assis, devant son ordinateur, ou sur son fauteuil, placé dans un coin, en train de prendre des notes dans un carnet. Lorsqu'un de ses collègues entra, il parut d'ailleurs très surpris de le voir dans cet état. Il demanda finalement : « Je vous sers quelque chose, Monsieur ? » Ousseynou s'arrêta quelques instants puis réfléchit et répondit : « Seulement de l'eau... » Le collègue sembla étonné, mais ferma la porte et revint plus tard avec un gobelet d'eau. Ousseynou prenait toujours du thé, du café ou du jus d'orange. Les jours suivants, des rumeurs commencèrent à circuler : certains disaient qu'il avait changé, d'autres qu'il était dépressif. La seule chose sur laquelle ils étaient tous d'accord, c'est que cela

n'allait pas. Face aux nombreuses questions, Ousseynou vit bien qu'ils se doutaient de quelque chose, mais il leur dit simplement qu'il allait bien. Tandis que ses collègues se questionnaient à propos de sa santé, Ousseynou, lui, se posa plusieurs questions : son travail avait-il un sens ? Quel était son rôle dans la société ? À quoi servait-il dans la vie quotidienne de ses semblables ? Leur apportait-il le bonheur ou le malheur ? Il pensait mais ne parlait pas. Ses silences étaient décidément bien inquiétants. Ses voisins s'en alarmaient aussi. Tous les soirs, depuis quelque temps, quand il rentrait chez lui, il n'y avait pas de lumière dans son appartement, alors que d'habitude, elle restait allumée jusqu'à vingt-deux heures. De plus, ses voisins n'entendaient aucun bruit, alors qu'il y avait toujours un tintamarre de casseroles, de couverts ou de musique. En réalité, chaque soir, il s'asseyait seulement sur le canapé et y restait immobile, jusqu'à minuit, dans l'obscurité. Puis il se couchait, sans s'être brossé les dents. Cette nuit-là, alors qu'il était en train de dormir, sa mère revint dans ses rêves. « Je t'ai manqué ? » jubila-t-elle. Ousseynou soupira discrètement, pour ne pas se montrer trop impoli. Sa mère ne le laissa pas répondre et ricana : « Alors comme ça tu dors très tard ! Ça ne te ressemble pas. ! Tu te souviens quand tu étais petit, je te forçais à dormir tôt, mais tu ne voulais pas et tu étais fatigué. Tu aurais dû m'écouter, parce qu'à chaque fois j'avais raison ! Comme quoi, les femmes ont toujours raison... » Ousseynou murmura : « Tu es fatigante... je ne peux pas penser ou rêver tranquillement ? » Mais Ousseynou regretta vite d'avoir pensé à voix haute, parce que sa mère leva sa main et le souffleta très fort. Et même dans ses rêves ou ses pensées, cela lui faisait décidément mal. Il regarda sa joue et découvrit une trace de main rouge. Sa mère le fusilla du regard. « Je ne t'ai pas élevé pour que tu me manques de respect, à moi, une femme si belle et jeune ! C'est d'ailleurs pour ça que ton père m'a épousée ! » Ousseynou rétorqua : « Je pense que c'est surtout parce qu'il n'avait pas le choix... » Sa mère eut l'air de le prendre très mal, parce qu'elle siffla : « Tu veux que je t'en donne une autre ? » Ousseynou s'excusa très vite : « Non, non, c'est bon, ça ira, merci ! » Sa mère changea de sujet : « Mais pourquoi tu t'es endormi si tard ? » Ousseynou hésita, mais finit par lui raconter toute l'histoire. Il pensait que sa mère allait le câliner, le rassurer, mais au lieu de cela, elle se moqua de lui : « Toi, toi... dépressif ? Quelle blague ! N'importe quoi ! Allez, dis-moi la vérité ! » La mère d'Ousseynou attendit, mais ce dernier lui assura qu'il lui disait la vérité. Puis, il ajouta : « Et c'est en partie de ta faute si je suis comme ça... » Sa mère devint rouge

écarlate et Ousseynou comprit qu'il n'aurait pas dû dire cela. Elle le pinça, le tapa, hurla, bien qu'Ousseynou ne pût comprendre ce qu'elle disait. Puis elle disparut, en tchipant. Il continua à dormir, jusqu'au lendemain. Il se réveilla vers cinq heures du matin, mais resta au lit jusqu'à midi. À peine sorti de son lit, il entendit un appel. Il alla ouvrir la porte. C'était Assad, un de ses meilleurs collègues et amis. Il était un grand homme, avec une barbe noire qui rejoignait ses cheveux telle une crinière de lion, comme son prénom le signifiait d'ailleurs en arabe : Assad, « le lion ». « On ne t'a pas vu au travail... qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? » Ousseynou resta un petit moment silencieux, mais finit par répondre : « Je me sens bien, mais... » Il regarda son ami un instant, puis reprit : « ... je... je pense à... euh... » Assad le regarda, assez sceptique. Ousseynou baissa la tête et rougit un peu, puis la releva et lâcha : « ... je pense à démissionner... » Son ami resta bouche bée, mais reprit : « Pour quelle raison ? » Ousseynou hésita un moment. La vérité ou le mensonge ? Puis il lui raconta toute l'histoire. Assad croisa les bras et l'écouta attentivement. Lorsqu'il eut fini son récit, Assad posa une autre question : « Et donc tu penses qu'étant dépressif, il t'est nécessaire de démissionner ? Si tu démissionnes, l'entreprise va en subir les conséquences... » Ousseynou resta un petit moment pensif. Assad sentit que le moment était venu de partir et de le laisser réfléchir. Le lendemain, Ousseynou contacta un agent immobilier et décida de mettre son appartement en vente.

IV

Quelques semaines plus tard, Ousseynou reçut la visite de son ami Emmanuel. Il l'invita à s'asseoir dans son salon et lui exposa son projet : « Je vais partir d'ici après-demain, je vais aller au Sénégal ! » Emmanuel, qui parut très surpris, s'interrogea : « Pourquoi là-bas ? » Ousseynou sourit : « La vie est un peu moins chère qu'en France, et puis, je pense que je vais plus facilement me fabriquer une nouvelle vie ! » Emmanuel fronça les sourcils : « Mais tu vas à Dakar, où le prix des logements, des loisirs et de la nourriture est élevé par rapport à d'autres villes d'Afrique ? » Ousseynou sourit de plus belle : « Je n'ai pas de famille à Dakar, mais à Kaolack, j'en ai ! Et puis, la vie est moins chère là-bas ! » Son ami parut enfin comprendre et hocha la tête. Ousseynou confia à son ami tous ses objets de valeur : les assiettes, les couverts, et même son petit avion. Emmanuel l'assura qu'il lui ramènerait l'argent de la vente de

ces objets d'ici quelques jours. Emmanuel repartit chez lui pour prendre un camion et récupérer tous les objets qu'Ousseynou souhaitait vendre. Ce dernier avait déjà bouclé ses bagages, dans lesquels il avait mis des vêtements, son passeport, le billet qu'il avait réservé quelques dizaines de minutes plus tôt, une photo de sa mère et les médicaments contre sa dépression. Vers dix-huit-heures, Emmanuel partit avec sa fourgonnette. Ousseynou, après le départ de son ami, alla se laver et prit son téléphone pour prévenir Guillaume qu'il allait définitivement quitter la France. Lorsqu'il lui envoya un message, ce dernier lui avoua être accablé par son départ, ce qui rendit Ousseynou également malheureux de partir. Il se sentit soudain très embarrassé et angoissé de perdre ses amis. Comment allait-il s'adapter aux nouvelles habitudes de vie au Sénégal ? Ses amis allaient lui manquer... n'allaient-ils pas l'oublier ? Allait-il s'en faire d'autres ? En tout cas, ce qui était sûr, c'est qu'il allait partir de la France, et peut-être même qu'il n'y reviendrait plus.

V

Le lendemain, il se réveilla tôt pour se rendre à l'aéroport. Il remit ses habits de la veille, mangea une barre de céréales et prit le temps, avant de partir, de scruter les moindres coins de son appartement, pour l'enregistrer précieusement dans sa mémoire. « Ça va me manquer, tous ces moments passés ici... », se dit-il, les larmes aux yeux. Il prit un taxi qui l'emmena jusqu'à l'aéroport d'Orly, qui lui sembla assez petit. Vers cinq heures et quart, il embarqua dans l'avion, et quelques dizaines de minutes après, l'appareil décolla. Il avait l'habitude de voyager en *business class*, mais avec le peu d'argent qu'il avait, il voyagea en classe économique : les sièges étaient plus exigus, il y avait moins d'espace et, surtout, moins d'intimité. Il entendit durant les six heures de vol les cris des bébés, les grands-pères et les grands-mères qui ronflaient comme des camionneurs (ce qui lui rappela d'ailleurs sa mère), les bruits des allées et venues des passagers aux toilettes et le ronronnement incessant du moteur de l'avion. Quelques heures plus tard, le commandant de bord annonça le début de l'atterrissage vers l'aéroport de Dakar-Blaise-Diagne, situé à cinquante kilomètres au sud-est de Dakar. « Enfin... », soupira Ousseynou en levant les bras au ciel. « C'était interminable ! » pensa-t-il. Lorsque l'appareil atterrit, les bébés recommencèrent à gémir, au point que les hôtesses de l'air essayèrent de les calmer avec tous les objets à leur disposition.

Lorsqu'il sortit de l'aéroport, il prit un taxi pour la ville de M'bour, un peu plus au sud. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour négocier le prix. Il monta dans le taxi, direction la gare routière. Durant le trajet, il avait l'impression de redécouvrir le Sénégal, puisqu'il y était allé dix années auparavant. Il comprit qu'il aurait affaire à un nouveau climat, à de nouveaux modes de communication et à de nouvelles habitudes alimentaires. Il transpirait beaucoup, ce qui l'amena à finir sa bouteille d'eau en moins de deux minutes. Lorsqu'il arriva à la gare routière, il chercha un « sept places », nom donné par les Sénégalais aux taxis avec six passagers, souvent des Peugeot 504 break, pour Kaolack. Lorsqu'il entra dans la voiture, il sut déjà que le voyage allait être épouvantable. La toiture était basse, il y avait des places étroites et l'engin semblait avoir une bonne cinquantaine d'années. Il était coincé entre deux femmes corpulentes, qui parlaient sans cesse wolof, une langue qu'Ousseynou parlait et comprenait très bien. Il essaya, au cours du trajet, de s'endormir, mais il faisait tellement chaud qu'il n'y parvint pas. Il dut rester immobile, assis, pendant deux heures, en train de suffoquer et transpirer. Il arriva enfin à la gare routière de Kaolack. Il faisait encore plus chaud qu'à l'aéroport ou dans le taxi-brousse. Le soleil tapait sur sa tête et il vit des mirages : des coquillages dans le sable, alors qu'il était à une bonne centaine de kilomètres de la mer. Il prit un taxi pour se rendre au quartier Leona, donna le nom de sa tante, une infirmière connue, et le *taximan* sut instantanément où aller. La maison faisait face à une très grande mosquée, verte et blanche, avec un haut minaret. Elle ressemblait presque à un château. Pendant qu'il la regardait, l'appel à la prière eut lieu. À chaque fois, il se souvenait qu'il n'avait jamais entendu cela en France. Lorsqu'il entra à l'intérieur de la maison, il trouva sa tante assise sur une brique. Elle salua Ousseynou et le fit entrer dans la maison familiale. Elle était composée d'une cour en forme de carré, dans laquelle il y avait un grand fromager et des filles qui se faisaient tresser. Autour de la cour se trouvaient des bâtiments rectangulaires. Il y avait aussi une pièce rectangulaire dans un coin qui servait de cuisine à une famille, et un autre bâtiment abandonné dont les fenêtres donnaient sur la rue. Il s'agissait d'une ruine, mais Ousseynou s'y projetait déjà. Le bâtiment où logeait sa tante était le plus grand. Il y avait un petit salon, tout blanc, avec trois chambres, ainsi qu'une salle d'eau, également blanche et surtout très propre. Ousseynou posa ses bagages dans sa chambre et, à peine allongé sur le lit, s'endormit.

« Ramasse le sable, RA-MA-SSE LE SABLE ! *Forol suuf ci !* » entendit Ousseynou dans ses rêves. Bien sûr, c'était sa mère. « J'en peux plus de toi ! » cria Ousseynou. Sa mère, qui dut le prendre encore très mal, s'arrêta de chanter, de crier et de danser, puis s'avança vers Ousseynou, le bras tendu. « Tu m'assourdis de tes cris comme ça dans mes rêves ! Je ne peux pas dormir tranquillement ? Je veux tout voir... tout... sauf ton visage ! Ce n'est pas comme si j'avais des problèmes ! Et ce ne sont pas tes cris de chacal qui vont m'aider à les résoudre ! »,

hurla Ousseynou. Sa mère cria à son tour : « Qu'est-ce que tu as dit ? Répète un peu et on va voir si tu ne veux plus voir mon visage ! » Avant qu'Ousseynou ne pût dire quoi que ce soit, elle lui prodigua cinq gifles et cinq fessées, qui laissèrent sur son corps des traces écarlates. « Alors comme ça, on fait moins le malin ! » Puis elle fit les gros yeux et tchipa. Ousseynou gloussa : « Pardon, pardon, je m'excuse, je me suis emporté, mais... » La mère d'Ousseynou rétorqua : « Il n'y a pas de « mais » ! Tu t'es emporté, c'est vrai, mais ne va pas chercher des excuses ! Et je m'en moque de tes problèmes ! Un point, un trait, comme on dit ! » Ousseynou et sa mère se regardèrent un moment, furieux, comme s'ils étaient dans un combat de gladiateurs. Puis la mère d'Ousseynou disparut. Deux heures plus tard, il fut réveillé par l'appel à la prière du soir. Il se leva pour faire ses ablutions et prier. Ousseynou demanda ensuite à sa tante s'il pouvait aménager un petit magasin de meubles. Cette dernière lui répondit positivement et lui montra l'endroit où il pouvait installer son magasin. C'était la fameuse petite maison abandonnée, aux fenêtres qui donnaient sur la rue. Il fit, avec son cousin qui s'appelait Serigne, quelques travaux pour remettre à neuf la maison. Il y disposa aussi une chambre, un salon et une salle de bains, pour lui. Avec l'aide de Serigne, il commença à commander des troncs d'arbres. Sa tante venait de temps en temps, pour observer ce qu'ils faisaient ou leur servir du thé. Ousseynou s'habitua et s'attacha même à cette nouvelle vie. Chaque matin, il allait prier à la mosquée qui se trouvait juste à côté. Puis il revenait à la maison pour prendre le petit déjeuner, qui était constitué de pain au lait, avec comme boisson du *kinkéliba*, des feuilles issues d'un arbuste qui pousse dans la savane. Ensuite, il se rendait dans sa boutique pour commencer son travail. À midi, il dégustait un repas très souvent préparé par l'employée de maison aidée de sa tante. Il mangeait des plats typiques du Sénégal : *du thiéboudienne*, *du mafé*, *du borokhé*, *du yassa*, *du domoda*... Ces repas étaient toujours

accompagnés de riz. Parfois, le soir, il soupaît avec du *lakh*, une bouillie de mil accompagnée de lait caillé. Lorsqu'il en mangeait, il appréciait son goût et ses bienfaits pour la santé. De temps en temps, il regardait quelques vidéos sur son téléphone avant de se coucher. Souvent, il visitait la famille dans les villages alentour, parfois durant la journée, parfois en y passant la nuit. Il aimait sa nouvelle vie, la trouvait plus simple, parce qu'il y apprenait beaucoup sur lui-même. Depuis qu'il avait ouvert sa boutique, le succès était au rendez-vous. Les meubles et les statuettes, qu'il fabriquait avec des amis ou des cousins, étaient décorés de motifs qui représentaient des femmes en train de piler, des paysages ou encore des animaux. Ses talents d'artiste étaient reconnus dans toute la région. Plus de deux ans après son arrivée, il travaillait toujours dans sa boutique.

Ce jour-là ne semblait pas différent des autres : les clients venaient acheter ou admirer les œuvres qu'il avait confectionnées. Quand la journée s'acheva, il compta l'argent qu'il avait reçu, comme à son habitude. Il avait récolté pas moins de deux cent mille francs CFA. Un énième vent de sable envahit soudain le magasin. Il venait tout juste de le nettoyer et il dut repasser un coup de balai. Il ramassa le sable pour le mettre dehors, sur un tas qu'il avait patiemment formé. Puis, après sa routine du soir, il alla se coucher. La nuit, il rêva encore de sa mère. Elle apparut, cette fois calmement, habillée d'un boubou blanc. Elle était coiffée de belles tresses, avec d'agréables perles colorées. Elle lui murmura avec sérénité : « Enfin, tu l'as ramassé... » Puis elle sourit paisiblement et, nimbée d'une épaisse fumée blanche, s'évanouit peu à peu, jusqu'à disparaître complètement, pour toujours. Ousseynou trouva sa visite bien trop courte, mais il comprit enfin le message qu'elle s'était toujours efforcée de lui transmettre. À la force des mots.

Les Visages Oubliés

BLANCHE EGOT

ÉCOLE DU CENTRE – COLLÈGE PIERRE POIVRE (ÎLE MAURICE)

L'île Maurice. Autrefois perle de l'océan Indien, mosaïque rayonnante de cultures, de langues et de confessions. Aujourd'hui, elle n'évoque plus que crainte et dédain. L'admiration qu'elle suscitait s'est évanouie, comme emportée par un vent funeste. Un mal étrange, insidieux et ravageur, s'est abattu sur l'île : tout ce qui incarnait la francophonie y a été méthodiquement anéanti. Cette dérive semble être l'expression d'un désir irrépressible, tapi dans l'âme même du peuple mauricien, une force obscure, inavouée, devenue incontrôlable. De cette animosité profonde est née une guerre civile. Et avec la guerre, la souffrance. Avec la guerre, la mort. La défiance a tout envahi. Plus personne ne se fie à son voisin. Chacun redoute une attaque, un soupçon, une trahison. Une véritable malédiction, pesant sur ce fragment de terre autrefois si riche en humanité...

J'éteignis le poste de radio. J'en avais entendu assez.

En tant que linguiste, je ne pouvais rester à distance. Il me fallait voir, comprendre, éprouver ce phénomène de mes propres yeux. Je quittai donc la Guadeloupe, poussé par un mélange de devoir scientifique et d'obsession intime, direction l'île Maurice. Le voyage fut long, harassant. Pour la dernière partie du trajet, j'embarquai dans le seul avion encore en service de la compagnie Air Mauritius. Il avait fallu toute ma force de persuasion pour convaincre le pilote d'effectuer ce vol jugé insensé. J'étais le seul passager. Seul dans cet immense habitacle silencieux, déserté depuis le début des troubles. C'était à la fois étrange et solennel. Non pas la simple curiosité d'un chercheur en quête de vérité, mais une sorte de magnétisme, d'appel inexpliqué, m'attirait. Une force plus grande que la peur, plus insistante que la raison. Lorsque

l'appareil atterrit enfin, il ne s'immobilisa qu'un bref instant. Sitôt mes pieds posés sur le tarmac, l'avion opéra un demi-tour brutal et s'élança vers les cieux, disparaissant rapidement, vers La Réunion, sans doute. J'étais seul, livré à l'île. Je pris alors la direction de la résidence Blue Penny, où je devais passer les cinq prochains mois.

Les premières semaines furent déroutantes. Communiquer avec les habitants relevait de l'exploit. Mon anglais, certes fonctionnel, se révélait insuffisant. Et le créole mauricien, je ne le parlais pas. Le plus déconcertant restait cependant l'absence totale de français. La langue semblait s'être évaporée. Dissoute dans l'air comme une trace qu'on aurait effacée.

Et pourtant, malgré cette désolation linguistique, l'île conservait une beauté végétale bouleversante. La terre, gorgée de soleil et de pluies tropicales, faisait surgir de son ventre cocotiers, papayers, manguiers, bananiers, plants d'ananas... une abondance luxuriante. Et que dire de ces petites maisons créoles aux couleurs vives, posées çà et là comme des éclats d'espoir ?

Un jour, au cours d'une enquête de terrain, j'entrai dans une vieille demeure aux volets disjoints. Elle semblait avoir été pillée, ravagée. J'arpentai les pièces, songeur, jusqu'à ce que mon regard se pose sur un corps. Une jeune fille, étendue là, inerte. Son cadavre, déjà sec, portait encore les marques du vivant. Ce n'était pas la première fois, hélas. Au fil de mes pérégrinations, je m'étais peu à peu accoutumé à la vision de la mort. Les odeurs, au départ insoutenables, ne provoquaient plus qu'un haut-le-cœur résigné. Je pensais souvent à Baudelaire. À *Une charogne*. Il avait su, mieux que quiconque, évoquer cette tension entre la beauté perdue et la décomposition. Mais ce corps-là différait. La jeune fille tenait contre elle un livre, recouvert de toiles d'araignée. Je dus écarter ses bras raidis pour le saisir. Dès les premières pages, il fut clair qu'il s'agissait d'un journal intime, les mémoires d'une femme. Peut-être les siens. Un journal de bord. Je lus quelques extraits. Ils m'intriguèrent, me troublèrent, mais surtout, ils commencèrent à jeter une lumière nouvelle sur ce que je cherchais. Sur ce que je redoutais de découvrir.

30 novembre 2045

Ils ont allumé un feu de joie avec les livres. Tous nos ouvrages, des trésors de la culture française, des récits coloniaux aux auteurs francophones contemporains, jusqu'aux livres de cuisine ou aux manuels scolaires, ont été voués à l'autodafé. Ils ont fouillé les maisons de ceux qui parlent encore français. Chaque ouvrage retrouvé dans la « mauvaise » langue provoquait chez eux une sorte de folie furieuse. Ils s'en saisissaient comme si la fièvre s'était emparée de leurs esprits. Le seul que j'ai pu sauver est une Bible, dissimulée au fond d'un sac de riz.

10 décembre 2046

Je n'ai plus le droit de sortir. Les rues sont devenues dangereuses. Ils rôdent, nous surveillent, traquent nos moindres gestes : nous sommes assiégés. Nos maigres réserves diminuent à vue d'œil. Pourquoi veulent-ils nous exterminer ? Je l'ignore. Maman ne parle qu'à demi-mots. Mais je sens parfois une présence. Fantomatique. Peut-être le fruit de mon imagination. Je délire, affamée. Pourtant, cette présence me glace. Elle semble réelle. Froide. Hargneuse. Haineuse.

Les derniers mots gravés sur la page tremblaient d'une supplique désespérée :

Sauvez-moi, ô mon Dieu, aidez-moi ! Je sens ma fin proche... imminente. Je vous en supplie : sauvez-moi ! Sauvez-nous tous !

Je ne pus m'empêcher de murmurer ces mots à voix haute, malgré le danger. Une prière à voix basse. La voix d'une révolte douce. Parfois, elle peut devenir baume. Un craquement retentit brusquement dehors, me faisant sursauter. Je me figeai, tendis l'oreille. Le silence revint.

— Qui est là ? demandai-je, d'une voix tremblante. Sortez de votre cachette !

Après un court silence, une silhouette émergea de la pièce voisine. C'était un homme, à la peau mate. Ses cheveux bruns étaient en bataille, ses yeux noirs mêlaient méfiance et étonnement. Ses vêtements, couverts de terre, témoignaient d'une longue errance. Il avança prudemment et dit, d'une voix rauque :

— Je... je ne vous veux aucun mal, jeune homme. Je vous ai entendu... vous parliez français ?

— Oui, répondis-je, sur mes gardes. Vous êtes le premier que je rencontre ici à parler français.

Il eut un sourire triste.

— Je m'appelle Richard Bertrand. Je suis franco-mauricien.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

Il hésita, puis se lança, comme s'il avait pesé longtemps ses mots.

— Tout a commencé il y a quelques années. Mais certains scientifiques affirment que la Malédiction est née à la fin des années 1970. Au début, ce n'étaient que des récits, des rumeurs venues des villages. Des gens disaient ne plus reconnaître leurs proches. Pas un simple oubli... non. Un vrai vide. Les visages s'effaçaient de leur mémoire. Les photos, les objets, rien n'y faisait : ils ne voyaient plus que des inconnus. On appela ce phénomène : la Malédiction des Visages Oubliés.

Une grimace douloureuse traversa son visage.

— Au début, on a cru à une maladie mentale. Une forme d'amnésie. Une hallucination collective. Mais ce phénomène s'est répandu. Et tu sais, ici, à Maurice, quand la science se tait, les gens se tournent vers les anciens récits. Les légendes du *létan lontan*, c'est-à-dire du bon vieux temps. C'est alors que l'histoire est remontée à la surface. Une histoire de vengeance. À l'époque coloniale, un esclave avait vu sa famille se faire massacrer sous ses yeux. Lui seul avait été épargné. Il maudit alors les colons, leur langue, leur culture. Puis il sauta du sommet du Morne. Des siècles plus tard, des chercheurs retrouvèrent ses ossements. Ils les rapportèrent en ville et les exposèrent dans un musée. La Malédiction s'éveilla.

Il me fixa intensément.

— Et c'est à ce moment-là que les regards ont changé. Qu'ils se sont tournés vers nous. Ceux qui parlaient encore le français.

Richard grimaça de nouveau, cette fois de colère, puis il laissa échapper, d'une voix sourde :

— Au départ, ce n'étaient que des murmures, des allusions à peine voilées. Puis, peu à peu, le phénomène a pris de l'ampleur. Ceux qui s'opposaient à nous se sont eux-mêmes baptisés « les Purificateurs ». Ils ont commencé par attaquer ce qui avait un lien avec la francophonie : l'art, le théâtre, la littérature. Ils ont brûlé des livres, détruit des statues, réduit en cendres des écoles, des lieux culturels, l'Institut français de Maurice ! Même là où nous vivions, dans nos propres maisons, nous ne nous sentions plus en sécurité. J'ai vu la mort rôder jusque dans mon salon. Je suis né ici, j'ai grandi ici. Alors je suis resté. J'ai fui les massacres, comme beaucoup d'autres. J'ai cessé de parler français, bien sûr, et je me suis caché du mieux que je pouvais. Mais chaque jour, je me pose la même question : aurait-on pu éviter ça ? Ou est-ce le prix à payer pour cette histoire que nous portons dans nos veines ? C'est notre langue, notre culture, notre âme... mon identité.

Je demeurai muet. Aucun mot ne pouvait vraiment apaiser une telle blessure. Richard reprit son souffle. Le vent s'engouffrait entre les branches, portant un souffle bizarre, presque humain. Il jeta un regard inquiet autour de lui, ses traits contractés par une peur familière. Son regard se figea soudain vers un point obscur, entre les ombres. Un murmure s'éleva, si ténu qu'il paraissait irréel. Son visage se décomposa. Instinctivement, je me retournai. Je restai prostré, incrédule. Pendant que Richard me confiait les origines de la Malédiction, des hommes s'étaient approchés, à pas feutrés. Les Purificateurs. Ils avaient tout entendu par la fenêtre entrouverte de la maison délabrée. Leurs armes, tachées de sang séché, portaient encore la marque des derniers crimes. Dans leurs yeux, il y avait de la peur, oui, mais surtout une détermination farouche, un feu de haine ancienne. Nous n'attendîmes pas. Nous prîmes la fuite, sans même un regard en arrière. Ils étaient plus âgés, nous les distancions. Une mesure abandonnée, nichée dans les montagnes, nous servit de refuge. Je ne saurais dire comment ils nous retrouvèrent. Mais le craquement soudain, suivi de grognements

rauques et de râles fauves, annonça leur arrivée. Ils nous avaient traqués. Nous étions les proies. La battue prenait fin.

Ils tambourinèrent à la porte. Nous restâmes immobiles. Ils l'enfoncèrent sans peine. Les silhouettes jaillirent dans la pièce, avides, fébriles. Leurs visages exprimaient la jouissance brute du chasseur au moment de l'assaut. Mais derrière leur cruauté perçait un trouble, une angoisse presque honteuse, comme si la haine n'était qu'un paravent pour une culpabilité plus profonde. Une silhouette s'avança en ricanant. Je n'eus pas le temps de réagir. Richard était déjà à terre. Un coup de couteau, net, l'avait frappé à la gorge. Le sang jaillit en une gerbe vive. Sa bouche, entrouverte dans un cri muet, semblait encore frémir. Ses yeux, écarquillés, semblaient demander pourquoi. Il s'effondra. Le sang se répandit lentement, imprégnant le sol d'une teinte cramoisie. Je n'eus même pas la force de crier. Une douleur fulgurante me transperça le dos. Je chutai, lentement. Dans ma chute, je croisai leurs rictus tordus, grotesques, déformés par une joie malsaine. Mon sang se mêla à celui de Richard. Alors je le regardai une dernière fois et murmurai, dans un souffle :

— Nous nous retrouverons... à la force des mots.

Nous étions les derniers francophones. Les Purificateurs célébrèrent ce qu'ils appelaient la victoire. L'éradication complète de la francophonie, selon eux, signait la fin de la Malédiction. Malgré les ruines, malgré la désolation, l'alcool coulait à flots. On servait les mets les plus raffinés, les spécialités de l'île, les amuse-bouches tournaient de main en main. Ce n'était pas tant la nourriture que l'euphorie d'une fausse libération qui galvanisait la foule. Ils riaient, buvaient, jouaient comme des enfants déchaînés, dansaient jusqu'à renverser les tables, chantaient des refrains absurdes pour exorciser la peur. Soudain, un hurlement déchira le silence de la nuit.

— Où est ma fille ?

C'était la voix d'une Purificatrice. Et le silence retomba, comme un couperet.

Rendus hagards par l'alcool, peu réagirent à ce cri d'alerte. Il fallut un deuxième hurlement pour les dégriser. Ils se mirent alors à chercher leurs proches. La fille

cherchait la mère, l'oncle, le neveu, le parrain, le filleul : ils se cherchaient tous. Mais tous ces visages semblaient s'être évaporés.

Malgré l'éradication du français et le génocide des francophones, la Malédiction des Visages Oubliés avait encore frappé. Ce n'était pas la fin. Ils ne pouvaient plus se reconnaître, ni même se rappeler leurs liens, comme si leur mémoire, à son tour, s'était dissoute... à la force des mots.

Mystère à Brocéliande

KIM ANDRIANANTENAINA, FAGILA DAVIES, TSILAVO RAJAONARISON, ANDRIANINA
RALAIARIVONY, MENDRIKA THIERRY
COLLÈGE FRANÇAIS RENÉ CASSIN – FIANARANTSOA (MADAGASCAR)

Dans une ville bretonne, en plein cœur de la forêt de Brocéliande, à Paimpont, un jeune homme âgé de dix-sept ans, Thomas, travaillait dans une crêperie réputée où il rencontra Chris, un stagiaire de dix-huit ans, qui désirait être initié à la fabrication du meilleur dessert local. Après quelques semaines de collaboration, ils devinrent les meilleurs amis du monde : ils ne se quittaient plus, partageant tous leurs secrets et toutes leurs passions. Un jour, en commandant des nouilles dans ce même restaurant, Marie, une fille élancée et rayonnante, tomba sous le charme de Chris. Celui-ci succomba à son tour au pouvoir de séduction de l'adolescente. La petite sœur de Thomas, Angela, était quant à elle une lycéenne brillante, curieuse et dotée d'un courage peu commun. Son espièglerie la poussa un beau matin à proposer au groupe de s'aventurer dans la légendaire forêt de Brocéliande. Thomas en parla à Chris et Marie et ils s'accordèrent sur une date pour leur exploration. Le jour tant attendu arriva. Ils se rejoignirent devant la crêperie et partirent à l'assaut de leur destination. À la tombée du jour, ils repérèrent une clairière propice à l'installation de leurs tentes. Dans la nuit, Thomas n'arrivait pas à dormir ; il avait très soif et souhaitait boire de l'eau. Soudain, il entendit un bruit d'animal : une espèce de hurlement impossible à identifier. Alors, il prit sa lampe de poche et inspecta les alentours. Plus il se rapprochait du vacarme et plus celui-ci s'intensifiait. Il se retrouva bientôt nez à nez avec une créature terrifiante surgie de nulle part. À la vue de ce monstre polymorphe, il prit ses jambes à son cou et s'enfuit dans la direction opposée. Il eut beau courir de toutes ses forces, la bête finit par le rattraper.

Le matin venu, ses compagnons se rendirent compte de sa disparition. Ils le cherchèrent en suivant scrupuleusement les traces de la créature, jusqu'à découvrir, stupéfaits, trois portes incrustées dans un tronc d'arbre, chacune d'entre elles s'ouvrant sur un univers parallèle : la première conduisait à un royaume de feu, qui était aussi appelé « Le Royaume des Incandescents », au-dessus duquel virevoltait l'esprit d'un roi décédé depuis des temps immémoriaux. La deuxième permettait d'accéder à un royaume de glace, où l'air mordait chaque millimètre carré de peau et où la lumière du jour peinait à percer la brume permanente. Enfin, la dernière débouchait sur le royaume de l'eau, où les rayons du soleil semblaient infinis, comme décuplés par les reflets des gouttes de pluie, et où la nuit ne venait vraisemblablement jamais relayer le jour.

Angela, Chris et Marie entrèrent par la première porte, ornée de flammes, et furent aussitôt plongés dans une désolation de feu, de lave et de roches rougeoyantes. Un affreux gobelin leur barra la route et leur lança un défi : résoudre trois « minuscules » énigmes afin de prouver leur « incommensurable » valeur. La première d'entre elles était : « Je suis tout autour de toi, mais tu ne m'aperçois jamais. Je suis invisible, mais je peux te faire ressentir, pour ton plus grand plaisir ou ton pire malheur, le chaud et le froid. Que suis-je ? » Chris devina instinctivement qu'il s'agissait de l'air. Le troll-nain, contrarié par une telle vivacité d'esprit, dénicha dans sa besace à astuces une question encore plus difficile : « Plus je suis grande, moins tu me vois. Que suis-je ? » Angela, prise d'une inspiration subite, répliqua : « L'obscurité ! » Le gobelin, abasourdi par la perspicacité de cette insignifiante meute d'adolescents humains, hurla son dernier mystère avec tant de hargne qu'il manqua de s'étouffer : « Je suis toujours devant toi, mais tu ne peux jamais m'atteindre. Je suis invisible et pourtant je viens à toi à chaque instant. Que suis-je ? » Marie le fixa calmement et rétorqua avec spontanéité : « Le futur ! » Et c'était correct. En guise de récompense, le farfadet facétieux leur offrit, pour ainsi dire à contre-cœur, quelques armes magiques, parmi lesquelles une épée de feu, un arc étincelant et un bouclier de pierre. Ils le remercièrent malgré tout et portèrent leurs pas vers la seconde porte.

Autour d'eux, tout était recouvert d'une épaisse couche de neige. Sous les rafales d'un vent glacial, la raison vacillait, saisie d'un vertige presque hallucinatoire. Troublant l'inquiétant silence ambiant, des murmures envoûtants vinrent effleurer leur

ouïe, comme portés par le vent, mais en réalité soufflés par le Yeti, seigneur de ce royaume de banquises et de poudreuse éternellement fraîche, dans le but de les égarer. Heureusement, le gobelin les avait déjà prévenus : il fallait à tout prix résister à leur pouvoir de distraction et continuer la quête pour retrouver Thomas. Ils avancèrent jusqu'à une grotte, où se dressaient des statues recouvertes de givre qui incarnaient, avec une affolante précision, leurs peurs les plus viscérales. Angela avait autrefois déchiffré un récit apocryphe évoquant cette particularité : « Dans les tréfonds des mondes parallèles, les syllabes sont plus tranchantes que les épées. » En érigeant le verbe à hauteur de rempart, ils décidèrent d'affronter leurs douleurs anciennes et actuelles et de transmuter leurs sentiments en paroles porteuses d'espoir. Ensemble, ils triomphèrent de ce qui les avait longtemps réduits au silence, et en parlant avec une assurance nouvelle, ils firent fondre les statues une à une, libérant dans la grotte des élans de bravoure, de générosité et d'intrépidité.

Une troisième porte apparut. Elle les guida vers un royaume d'eau baigné de lumière cristalline. Au centre, un saule lumineux s'élevait au-dessus d'une étendue d'eau douce, limpide, aux reflets d'émeraude. Quelques cascades scintillaient autour de ce lieu d'une beauté presque irréelle. Dans ce décor aquatique, une sirène nommée Amélie vivait enfermée dans sa solitude, incapable d'en sortir. Pour que Thomas puisse retrouver la liberté, ils devaient faire appel à la puissance des mots, trouver un chemin jusqu'à la créature et l'apaiser. Angela s'approcha et, avec sa douceur et sa compréhension habituelles, parla de ce qu'elle avait elle-même ressenti en quittant son ancien lycée, un cloître où elle s'était sentie profondément seule. Elle soupira simplement : « C'est normal de se sentir seul, mais parfois la solitude fait mal, et je te comprends. » Chris et Marie la soutinrent. Ils ajoutèrent des paroles simples et bienveillantes : « La solitude peut faire perdre pied, mais l'amour et l'amitié peuvent recoller ce qui a été brisé. » Peu à peu, Amélie cessa de fuir leurs regards. Leurs mots percèrent la bulle de solitude dans laquelle elle s'était enfermée. Rassurée, elle relâcha Thomas.

Les quatre amis, désormais réunis, franchirent le portail qui les ramena à Brocéliande. Leur aventure leur avait révélé ce qui comptait vraiment. Ils avaient compris que la communication sincère, l'écoute et l'amitié étaient les clefs pour

franchir les obstacles et tenir tête à la peur. Ni les armes ni les sortilèges ne pouvaient rivaliser avec le langage. On pouvait tout vaincre, à la force des mots.

Ma chère maman...

CAROLINA GOZALO FERNANDEZ
LYCÉE FRANÇAIS DE MADRID (ESPAGNE)

... j'espère que tu vas bien. Je m'excuse de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Cela fait des mois que je tente de trouver les mots justes, mais mon vocabulaire limité peine à exprimer pleinement ce que je ressens. Dans cette lettre, je ne cherche pas à m'excuser, puisque les mots ne s'effacent pas. Je souhaite seulement te revoir.

Je me souviens d'une nuit où nous étions assises côte à côte sur ce canapé affreux que tu avais choisi pour « assortir la couleur des murs ». La couverture, trop courte pour nous deux, me frôlait à peine les pieds. Les yeux rivés à l'écran, tu pleurais à chaudes larmes devant ton film préféré : *Kramer contre Kramer*. Tu as toujours été plus sensible que moi à ce genre d'histoires. Ce soir-là était presque irréel : tu ne t'étais pas endormie. Toi qui avais pour habitude de nous imposer un film en famille sans jamais le regarder vraiment... Te souviens-tu ? Papa et moi restions là, comme deux idiots, devant une romance qui ne nous intéressait absolument pas. Et pourtant, c'est l'un de mes souvenirs d'enfance les plus précieux.

Un jour, ta voisine t'avait raconté les malheurs de sa fille, devenus les siens. Son petit ami l'avait quittée et elle passait ses journées à pleurer ou à crier sur sa mère avec une violence qui te choquait. Ce soir-là, après être venue nous chercher à l'école, Ilsa et moi, tu avais voulu nous en parler. Alors, on décida de tourner une vidéo pour te dire à quel point on t'aimait, pour te promettre qu'on ne te ferait jamais croire qu'on te détestait. On voulait que tu saches que, chaque jour de l'année, on t'adorait. Je ne sais plus ce qu'est devenue cette vidéo.

Une part de toi s'y attendait. Ton adolescence n'était pas si différente. Maîtresse dans l'art d'éviter tes parents, tu t'opposais à la moindre règle. La rébellion animait ton cœur et faisait battre ton sang. Un jour, tu t'étais enfuie de la maison pour rejoindre ton petit ami. Pourtant, tu étais la plus présente pour aider à la maison. Quatre enfants à la charge d'une mère dévouée et d'un père absorbé par son travail. Ton altruisme reste l'une de tes plus belles qualités. Mais tes parents, trop attachés aux traditions, n'approuvaient pas toujours tes choix. D'abord, tu ne voulais pas d'enfants, ce qui brisait le cœur de ta mère qui rêvait de petits-enfants. Ensuite, tu t'étais éprise d'un homme bien plus âgé, et il n'avait suffi que d'un regard pour déclencher la colère de ton père : « Lui ? Son âge prouve à lui seul qu'il a déjà abandonné une autre famille quelque part ! » Et lorsque ta carrière de pharmacienne allait s'envoler grâce à un contrat aux États-Unis, tu y renonças pour rester avec lui.

Finalement, tu as eu deux enfants. Et au moment même où nos petites têtes dodues sont apparues, tu as tout abandonné pour nous. Tes parents, eux, t'encourageaient à rester à la maison et te promettaient un soutien financier. Ce que tu n'avais pas prévu, c'est ta transformation : peu à peu, tu es devenue ta propre mère. Tu t'es mise à répéter ses craintes, employer ses expressions, adopter ses habitudes. Ton âme d'adolescente s'est éteinte, entraînant avec elle tes rêves et tes ambitions. Tu es devenue le pilier de la maison. Tu as réduit ton activité à l'entretien du foyer.

Ta générosité dépasse mon entendement. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus admirable, de plus digne. J'aimerais te dire à quel point je t'estime, mais les mots me fuient. Pourtant, quand tu me rappelles dès le matin de ne pas oublier mon manteau, je trouve encore le moyen de te trouver agaçante ! Quand tu me demandes de faire mon lit, de couper les oranges « comme une personne normale », de ne pas rentrer trop tard, de ne pas dormir chez certaines personnes, de manger même sans appétit...

J'ai gâché tant de souvenirs. Ta propre création t'a rendue malheureuse et a osé faire de toi la responsable de ce malheur. Et pourtant, je n'ai jamais manqué de rien. J'ai grandi sous une couverture d'amour et de soutien impossible à arracher. Quand j'étais dehors à deux heures du matin, tu restais éveillée, prête à venir me chercher. Tu ne dormais que lorsque je rentrais. Chaque matin, tu te levais une heure plus tôt pour préparer nos repas, sans jamais rien attendre en retour. Même fâchée, tu me préparais

un goûter et venais le déposer dans ma chambre. Tu as fait mon lit bien plus longtemps que je ne veux l'avouer. Tu as partagé mes maladies, mes fièvres. Tu m'as écoutée durant mes crises d'adolescente, même quand mes drames étaient ridicules. Tu m'as offert des vêtements de qualité, donné de l'argent sans poser de questions, inscrit à toutes les activités possibles, du foot au karaté, en passant par le handball... jusqu'au jour où j'ai découvert ce qui me faisait vibrer.

On m'a tellement répété que j'avais de la valeur que j'ai fini par y croire. Comme tu le sais, j'ai l'oreille absolue, ce qui me donne un avantage en musique. À dix-sept ans, j'étais rebelle, incontrôlable. Il me fallait canaliser cette énergie. La batterie m'a semblé une évidence.

Je n'avais jamais pris de cours. Mes baguettes semblaient bouger toutes seules, mes doigts ne s'arrêtaient plus ; la sueur, puis le sang, se mirent à tacher mes pantalons. Je jouais sans relâche. Un jour, un camarade m'a entendue et m'a demandé si je jouais dans un groupe. Je lui ai répondu que non. Il m'a conseillé d'essayer. Pourquoi pas, après tout ? Je n'avais rien d'autre à faire de mes soirées. Je me suis renseignée et j'ai trouvé un conservatoire près de chez nous. J'y suis allée, j'ai vu une batterie disponible dans une salle et, sans réfléchir, je me suis mise à jouer. Un professeur, M. Patrick, m'a surpris. Il ne m'a pas grondée, il a juste demandé mon nom. Puis il m'a invitée à assister à une répétition, le lendemain, pendant mes heures de cours. C'est la première fois que j'ai séché. Promis.

Sans rien payer, j'ai pris la place de quelqu'un dans l'orchestre de M. Patrick. Le groupe était compétitif. Mes camarades, qui avaient dû passer des auditions, ne m'appréciaient guère. Pourtant, pendant les répétitions, M. Patrick semblait ne voir que moi. Ses mots d'admiration m'ont persuadée que je méritais ma place. Pour la garder, je m'entraînais encore davantage. J'ai laissé mes amitiés s'éteindre. Je me suis négligée. Je rejetais tes inquiétudes. Mes notes dégringolaient. Chaque jour, je rentrais plus tard, plus épuisée. Je ne me souviens pas de la dernière fois où je t'ai souri. Je ne dînais même plus avec vous. Je t'ai abandonnée, sans même m'émanciper. Jamais je ne t'avais vue pleurer ainsi.

M. Patrick voulait emmener l'orchestre à New York et il m'a proposé de payer le billet d'avion et l'hébergement. Naïvement, j'ai cru que ce geste était naturel. Que s'il y avait bien quelqu'un qui méritait cela, c'était moi. Tu t'y es opposée car le voyage coïncidait avec le bac. Il était minuit, je venais de t'en parler. Nous étions les seules encore éveillées dans le salon : toi, à moitié endormie sur le canapé ; moi, debout, éclairée par la télévision. Tu as dit non, avec hésitation. J'étais déconcertée. Je pensais que tu reconnaîtrais enfin mon talent. Mais tu ne m'avais jamais entendue jouer ; nous n'avions pas de batterie à la maison. J'espérais te convaincre avec mes mots, te transmettre mon enthousiasme. Les horreurs que j'ai proférées ensuite sont inqualifiables. Je t'ai accusée de vouloir briser mes rêves, de m'enfermer dans cette prison que vous appeliez famille, de me condamner à une vie de souffrance, à finir sous un pont ou, pire encore, à devenir une copie de toi. Une femme dépendante de son mari, à passer ses journées à faire la vaisselle et à s'occuper de ses enfants. Je t'ai reproché de ne jamais m'avoir aimée, de ne pas savoir comment aimer et d'être incapable d'affronter jusqu'à ta propre honte. J'ai dit que je partirais, que je ne reviendrais jamais. Pour quoi faire ? Regarder des films médiocres, seule, le reste de ma vie ? Une fille prometteuse ne pouvait pas se permettre de sombrer ainsi.

Quand j'ai pris conscience de ce que je venais de hurler, il était trop tard. Tes larmes coulaient sans retenue. Papa et Ilsa s'étaient réveillés, peut-être même les voisins. J'ai rassemblé mes affaires et quitté la maison en claquant la porte. Cette nuit-là, j'ai dormi chez M. Patrick. Comprends-tu maintenant que je ne savais pas ce que je disais ? J'ai besoin que tu le comprennes ! Cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar. Quelqu'un entrait dans ma chambre et se couchait tout près, bien trop près.

Nous sommes finalement partis à New York. Je n'avais répondu à aucun des appels de papa ; ils s'étaient accumulés. Le concert fut un succès retentissant, relayé par plusieurs émissions. M. Patrick ne cessait de me répéter combien j'étais douée ; ses compliments me grisaient. J'étais tombée sous le charme de cet homme d'une quarantaine d'années, dont je ne connaissais même pas le nom de famille. Nous partagions la même chambre d'hôtel, ce qui me mettait déjà mal à l'aise, même si les lits étaient séparés. Une fois les concerts terminés, il m'a proposé de rester avec lui à New York. Il avait ses contacts, de nouveaux projets. Je ne pensais pas revenir. J'étais pleine d'espoir.

Cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas eu mes règles. Quand j'ai saisi ce qui m'arrivait, j'ai pleuré. J'avais à peine dix-huit ans et je ne gardais aucun souvenir d'un rapport sexuel. J'ai annoncé la nouvelle à M. Patrick. Il m'a rassurée, comme par automatisme. J'ai été soulagée. Le lendemain, il n'était plus là. Il avait quitté l'appartement qu'il avait loué pour nous. Il avait laissé une lettre, accompagnée d'une partie de ses économies. Si je les utilisais avec prudence, elles suffiraient jusqu'à ce que je trouve quelqu'un d'autre. Il y expliquait qu'on avait besoin de lui ailleurs, qu'il ne pouvait pas s'occuper de deux personnes. Mais comme il me trouvait magnifique, il était persuadé que je rencontrerais vite un homme pour m'aider à décrocher un emploi. Ou réussir ma vie. À ses yeux, la batterie n'était qu'un instrument secondaire, tout comme lui dans ma vie.

Pensant que tout était perdu, je suis sortie prendre l'air à Central Park. J'ai éclaté en sanglots. C'est terrible à admettre, mais mon apparence m'a sauvée. Un jeune homme s'est assis près de moi et m'a demandé ce qui se passait. Je lui ai tout raconté. Il m'a proposé de l'épouser : son statut de citoyen américain me permettrait d'obtenir un visa. Il avait les moyens de couvrir les frais de ma grossesse. Il m'a promis qu'une fois mariés, nous divorcerions, et que je pourrais commencer une nouvelle vie. Mais il n'a jamais voulu divorcer. Cela fait cinq ans que je vis à New York, avec un mari merveilleux et des triplés. Découragée par les paroles de M. Patrick, j'ai abandonné la musique. Je me suis retrouvée à reprendre tes inquiétudes, tes expressions, tes habitudes. Je sais : je radote. Ou plutôt : je t'imité. Pourtant, je ne me sens pas prisonnière dans mon rôle de mère. C'est un métier comme un autre. Non : c'est un métier essentiel. J'ai du temps pour moi, je peux me faire les ongles, sortir écouter un concert. Ma vie est simple, mais paisible. Je suis heureuse, entourée de ceux que j'aime. Il ne manque que toi. Et papa. Et Ilsa.

J'ai appris que tu étais morte le jour même où j'ai voulu t'appeler. On m'a dit que, depuis mon départ, tu n'avais plus jamais été la même. Aujourd'hui, je ressens de l'intérieur à quel point l'absence d'un enfant bouleverse l'ordre du monde. C'est contre-nature. Aucun parent ne devrait endurer cela. Le jour où mes enfants me rejeteront, je ne leur en voudrai pas. C'est cela, être parent : tout donner, sans rien

attendre en retour. Merci. Et si un jour j'entends, dans la bouche de mes enfants, des paroles aussi cruelles que celles que je t'ai adressées, je tenterai de garder mon calme. Peut-être que je reprendrai la batterie. Peut-être que je composerai une chanson. Pour toi. À la force des mots.

Le Silence de la Rose

RITA PODPEČAN

ÉCOLE FRANÇAISE INTERNATIONALE DE ZAGREB (CROATIE)

Une fleur. Il avait suffi d'une simple fleur pour bouleverser sa vie.

Je m'appelle Marcus Ramos, et j'ai été l'un des plus proches amis de Zack Davies. C'est pourquoi je souhaite aujourd'hui raconter son histoire.

Un jour, Zack s'était rendu dans un magasin pour acheter des fleurs. Après de nombreuses tentatives infructueuses, certains de nos amis avaient réussi à le convaincre : il devait apporter un peu de couleur et de vie à son appartement blafard. Il avait donc choisi quelques roses à disposer dans un vase, dans la salle à manger. Mais, arrivé à la caisse, il eut l'impression d'en faire trop. Finalement, il se contenta d'en prendre une seule, pour commencer. Une fois rentré chez lui, il la déposa délicatement dans le vase, puis alla se coucher.

Les jours suivants, Zack constata quelque chose d'étrange. La rose, rouge comme le sang, restait en parfait état, alors que les fleurs ont généralement tendance à se faner rapidement. Chaque fois qu'il portait son regard sur elle, il s'attendait à la voir décliner, mais elle conservait toute sa fraîcheur. Ce détail l'intriguait profondément. Cet être immobile, sans âme, semblait défier le temps, et cela l'obsédait. Il ne cessait de jeter des coups d'œil en arrière, persuadé qu'un drame se tramait dans son dos. Pris d'un malaise croissant, il finit par s'en débarrasser : il l'attrapa brusquement et la jeta au fond de la poubelle noire. Elle disparut parmi les déchets. Il se sentit aussitôt soulagé, comme délesté d'un fardeau invisible. Il pouvait enfin rentrer chez lui sans que son regard ne soit happé par le vase trônant sur la table. Mais deux jours plus tard, un appel brisa cette accalmie. On lui annonça que sa grand-mère, malade depuis un certain

temps, venait de s'éteindre. Zack fut bouleversé. Il se remémora tous les moments passés en sa compagnie : sa tendresse, sa patience, sa générosité, sa sagesse. Il demeura enfermé dans sa chambre, volets clos, le visage enfoui dans l'oreiller, endeuillé et tout entier livré à sa peine. Pourtant, au fond de lui, cette perte ne l'étonnait pas.

Peu à peu, une idée étrange, absurde mais tenace, s'imposa à lui : et si la disparition de la rose avait déclenché la mort de sa grand-mère ? Cette pensée, d'abord furtive, finit par coloniser son esprit. Comme s'il pouvait conjurer le sort, il fouilla la poubelle, en sortit la fleur et la glissa de nouveau dans le vase en verre. Il espérait qu'en lui redonnant sa place d'origine, il parviendrait à préserver ce qui comptait encore pour lui. Avant d'éteindre la lumière, il lui adressa un dernier regard, inquiet.

Tout comme la première fois, la rose paraissait suspendue dans sa perfection immuable. Les jours passaient, mais elle ne perdait rien de son éclat. Zack, en revanche, s'enfonçait dans une obsession qui semblait ne tolérer aucune limite. Il ne se passait plus une journée sans que l'incident ne lui revienne en mémoire. Même pendant les repas, une voix intérieure lui murmurait : « C'est la rose. Tu crois vraiment aux coïncidences, Zack ? Cette histoire est bien trop étrange... » Il tentait de résister, de se raisonner, mais l'idée revenait, lancinante. Finalement, il se leva, s'approcha lentement de la table, fixa longuement la fleur et en arracha un pétale. « Juste pour voir », se dit-il.

Le temps s'étira, et lui, recroquevillé dans son salon, ne bougea pas. Pour tenter de se distraire, il alluma la télévision. Un journal télévisé annonçait un incendie survenu dans la journée. Zack en fut pétrifié. « C'est le pétale », pensa-t-il aussitôt. « Tout est de ma faute. »

Dès lors, la paranoïa prit possession de tout son être. Il se sentait coupable, comme rongé de l'intérieur. La nuit, les cauchemars l'assaillaient. Le jour, il ne supportait plus son reflet dans le miroir. Son quotidien était devenu un supplice. Incapable de conserver un tel secret pour lui seul, il se résolut à tout me confier. L'histoire dans ses moindres détails, ses sensations, ses peurs, ses insomnies.

Durant la semaine qui suivit, de précieux moments nous réunirent longuement. Je croyais percevoir en lui un apaisement discret, comme si la vie retrouvait lentement sa place. Puis un matin, je me rendis chez lui, sans me douter de ce qui m'attendait. L'appartement était plongé dans un silence inaccoutumé, presque irréel. Sur la table, une lettre. Mon regard se tourna vers la fenêtre grande ouverte. Mes jambes cédèrent. Je tombai à genoux. Zack s'était donné la mort pendant la nuit. Je sanglotais, hurlant son nom, incapable d'accepter l'évidence. Puis je me retournai. La rose était fanée.

Voilà ce qu'a été le destin de Zack, mon ami, mon frère. J'ai souhaité que son histoire puisse trouver un écho. Qu'elle ne se perde pas, qu'elle ne se fane pas comme cette rose. Je veux la faire vivre encore, à la force des mots.

Les Périples de Schatzi

ARTHUR ZITVOGEL

LYCÉE FRANÇAIS INTERNATIONAL DE L'AFLEC – DUBAÏ (ÉMIRATS ARABES UNIS)

Schatzele naquit le 19 août 1980, dans un manoir familial niché au cœur de l'Alsace, un lieu empreint de luxe et d'élégance. Fille d'une lignée bourgeoise alsacienne, elle grandit au sein d'un univers façonné par l'art, la mode et le goût du beau. Sa grand-mère, Agnès, illustre couturière, avait fondé une maison de couture réputée, symbole de raffinement et d'avant-garde. Ce précieux héritage semblait inscrit dans le prénom même de l'enfant : « Schatzele », qui signifie « chérie » en alsacien. Ce surnom lui allait à merveille. On l'appelait aussi « Boucles d'Or », en hommage à sa chevelure lumineuse.





(Illustration de Schatzele chez sa grand-mère Agnès en Alsace)

Pourtant, à son grand regret, Schatzele dut enfouir ses rêves sous les injonctions familiales. Si elle dessinait des robes depuis l'adolescence avec passion, c'est vers le droit qu'elle fut poussée à se tourner, pour satisfaire les ambitions paternelles. Son père, homme austère et respecté, la rêvait magistrate. Il voyait en elle la future garante de la loi et des principes. Elle intégra donc une faculté parisienne et se distingua très vite par sa rigueur, sa clairvoyance, sa précision. Brillante, elle gravit les échelons avec une aisance impressionnante et devint, en quelques années, l'une des juges les plus jeunes et les plus respectées de la capitale. Mais derrière cette réussite éclatante, un vide grandissait. Chaque jour, elle enfouissait un peu plus son amour pour la mode sous les piles de dossiers. La robe d'audience avait supplanté les robes de soie, les croquis restaient à l'état de rêves et les podiums s'étaient effacés sous les bancs de justice.

À quarante ans, après quinze années passées au tribunal des affaires familiales, Schatzele sentit une faille s'ouvrir. Un sentiment d'étrangeté à elle-même la submergea.

La pression devenait intenable, la lassitude, constante. Seule dans son bureau, un soir d'hiver, elle prit conscience qu'elle ne pouvait plus continuer ainsi. Elle avait la sensation de vivre une vie qui n'était pas la sienne. Rester des années encore enfermée dans cette fonction, rendre des jugements sans fin, porter l'habit d'une autre... tout cela lui devenait insupportable. Dans cette période de doute, au fil des nuits blanches, une certitude s'imposa : elle devait tout quitter. Elle choisit d'annoncer cette décision à son mari, Jean, le jour de leur anniversaire de mariage.

— Jean, je dois te dire quelque chose que je ne peux plus garder pour moi, dit-elle d'une voix ferme.

— Alors, Schatzi, dis-le-moi. En ce jour si spécial, après vingt ans à partager nos secrets, tu peux tout me confier, répondit-il avec tendresse.

Elle prit une grande inspiration.

— Je... je ne veux plus être juge. Je veux revenir à la mode, à la création.

— Pardon ? Mais Schatzi, es-tu sûre de toi ? Tu as tout bâti ici à Paris. Ta carrière, ton nom...

Elle l'interrompit sans trembler.

— Oui, j'en suis sûre. Je ne peux plus ignorer ce rêve.

Jean resta un instant sans voix. Il avait toujours vu en elle l'image de la réussite, du sérieux, de l'équilibre. Ce revirement le désarma. Qu'adviendrait-il de leur vie, de leur confort, de leur image ? Leur stabilité bâtie pierre par pierre lui semblait soudain vaciller. Pourtant, face à lui, Schatzele ne vacilla pas. Sa décision n'avait rien d'un caprice. C'était un appel profond. Ce fut un tournant dans leur relation. Le lien complice qu'ils avaient autrefois noué s'effiloqua subitement. Jean se sentit mis à l'écart, impuissant. Il savait pourtant combien sa femme souffrait depuis des années. Mais il n'imaginait pas qu'elle irait jusqu'à tout abandonner pour un rêve qu'il jugeait incertain. Pourtant, il dut accepter.

Schatzele tourna donc la page. Elle quitta son poste de magistrate, avec une pointe de mélancolie, mais surtout avec le soulagement immense de ne plus vivre dans une existence imposée. Elle se lança dans la mode avec l'ardeur d'une passion longtemps contenue. Robes, jupes, *blazers* : ses premières collections virent timidement le jour. Mais les débuts furent laborieux. Rien ne marchait comme elle l'espérait. La remise en question ne tarda pas à l'assaillir. Avait-elle fait le bon choix ? Ce monde tant fantasmé était-il vraiment fait pour elle ? Mais une chose était sûre : désormais, elle avançait librement, portée non plus par les attentes des autres, mais par ses propres désirs. Et cela, pour la première fois, donnait sens à sa vie.

Un matin, elle eut avec Jean une discussion réconfortante, qui apaisa un instant ses tourments.

— Je ne me sens pas vraiment épanouie dans cette nouvelle vie. Je suis stressée, même si j'ai davantage confiance en mes créations. Mais je doute encore... je ne sais pas si je vais y arriver.

Jean la regarda avec tendresse, puis déclara d'un ton ferme :

— Même si j'étais réticent au début, je crois sincèrement que tu peux réussir. Tu te sous-estimes. Aucune carrière n'est simple. Le succès ne tombe pas du ciel, il se construit, pas à pas. Et toi, tu en es capable.

— Merci, souffla-t-elle, les yeux brillants. Merci d'avoir toujours été là...

— Je resterai près de toi, quoi qu'il arrive. Je t'aime, Schatzi. Et je vais t'aider, te soutenir. Tu n'es pas seule.

Leur échange fut brusquement interrompu par des coups frappés à la porte. On venait de leur livrer un colis, expédié depuis l'Alsace. Un paquet volumineux, au nom de Schatzele. À l'intérieur, soigneusement emballés, se trouvaient des bobines de fil, des tissus chatoyants, des vêtements anciens qu'elle reconnaissait aussitôt : ceux-là mêmes qu'elle admirait dans son enfance et qu'elle rêvait un jour de porter. Au milieu de ces trésors, elle découvrit un portrait de sa grand-mère Agnès. Et, glissée tout au fond de la boîte, une lettre à son nom.

Ma chère Schatzele,

J'espère que ce cadeau te touchera. Tu le mérites. Je suis si fière de ce que tu es devenue et des choix que tu as faits !

La lettre portait la signature d'Agnès, tracée d'une main douce et assurée. Schatzele resta un long moment silencieuse, émue, comme si sa grand-mère lui avait tendu la main au-delà du temps pour lui rappeler, dans ce moment de doute, qu'elle était exactement à sa place.



(Schatzele dans son bureau à Paris)

À la lecture de ces quelques mots, Schatzele laissa échapper la lettre de ses mains tremblantes. En se penchant pour la ramasser, son regard fut attiré par une liasse de papiers dissimulée au fond du colis : c'étaient les dessins de mode de sa grand-mère,

ces précieuses esquisses qu'elle croyait disparues à jamais. Le cœur battant, elle les feuilleta avec émotion, jusqu'à ce qu'une page en particulier attire son attention. Il s'agissait des premiers traits d'un croquis inachevé : une robe somptueuse, d'un rouge bordeaux profond, dans le style raffiné de Christian Dior. Devant tant de grâce ébauchée, elle se fit une promesse silencieuse : un jour, elle la porterait.

Submergée par la joie de ces retrouvailles inattendues, Schatzele prit soin de ranger chaque objet avec une attention délicate. Le portrait de sa grand-mère trouva sa place dans l'entrée, les bobines de fil dans le tiroir de son bureau, les tissus dans le placard, comme des trésors restaurés dans leur écrin. Jean, témoin de cette effervescence, observait sa femme avec un bonheur discret : elle rayonnait enfin. Schatzele, portée par cet élan, se remit aussitôt au travail. Elle commença à coudre avec les nouveaux tissus, s'inspirant fidèlement des croquis de sa grand-mère. L'inspiration ne la quittait plus. Chaque jour, Jean lui apportait le petit-déjeuner, croissants encore tièdes et viennoiseries dorées, comme un doux rituel. Et, après quatre longs mois de labeur acharné, elle acheva trois nouvelles créations.

Mais cette fois, elle avait appris de ses erreurs. Elle avait pris le temps de penser chaque détail, d'ajuster chaque couture, de coudre non pas pour plaire mais pour exister. Le résultat fut à la hauteur de son engagement : ses modèles rencontrèrent un succès fulgurant. Le lendemain, son nom faisait la une des journaux. On l'y surnommait « la Femme aux doigts de fée ». Elle avait réussi. Forte de cette reconnaissance, Schatzele ouvrit sa propre boutique, qu'elle baptisa « Boucles d'or », en souvenir des mots doux que sa grand-mère lui répétait, lorsqu'elle caressait ses cheveux d'enfant. Ce lieu devint bien plus qu'un simple magasin : il devint son atelier, sa deuxième maison, l'espace de son accomplissement.

Le soir de l'inauguration, elle pensa une dernière fois à celle qui avait été son modèle et sa source d'inspiration. Elle porta la robe rouge bordeaux, celle que sa grand-mère avait dessinée mais n'avait jamais eu l'occasion d'enfiler. L'émotion, ce soir-là, était palpable. Schatzele leva son verre et porta un *toast*, remerciant Jean pour sa présence constante, pour ses paroles justes et son soutien dans les moments de doute. Elle salua ensuite la mémoire de sa grand-mère, dont la sagesse et l'élégance avaient traversé le temps pour l'inspirer encore. Enfin, elle s'adressa à ses invités, les yeux

brillants de gratitude, consciente que, sans leur bienveillance, rien n'aurait été possible.
Ce rêve devenu réalité, elle le devait à la patience, au travail et à la force des mots.

Ton dernier regard

HANITRINIALA MARAINA RAKOTOMANGA

ÉCOLE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE (APEAF) – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

À la force des mots, ma mère parvint à me bouleverser complètement. C'était la première fois que nous nous disputions de la sorte, elle et moi, et la première fois qu'elle l'évoquait, « lui ». Je restai sidérée par ce qu'elle venait de m'apprendre. En une phrase, elle avait dissipé toutes les interrogations qui me hantaient depuis le départ de mon père, depuis qu'il m'avait abandonnée pour une autre vie. Il ne m'avait tout simplement jamais désirée. Je n'étais qu'un accident, ainsi que ma mère venait de me le laisser entendre. Je ne savais plus quoi faire. Mon cœur s'effondra comme une pierre et, sans trop savoir pourquoi, je répondis :

— De toute façon, je ne l'ai jamais aimé. Je ne l'ai même jamais vraiment connu. Ce qu'il ressent à mon égard m'importe peu. Mais tu sais ce qui fait encore plus mal ? C'est que je préfère, et de loin, son absence... à ta présence.

Je compris, à cet instant précis, que tout ce que nous avions patiemment tenté de reconstruire, ma mère et moi, depuis le départ de mon père, venait de s'écrouler. Son visage, déjà marqué par la fatigue, se décomposa lentement. Je me demandai si mes paroles l'avaient blessée plus que je ne l'avais escompté. La culpabilité m'assaillit aussitôt. Elle saisit sa veste, ses clés, son sac et quitta la maison en claquant la porte. Par la fenêtre du salon, je la vis monter dans sa voiture. Elle démarra, hocha la tête avec amertume et m'adressa un dernier regard. Je soupirai et me laissai tomber sur le canapé, lorsque mon téléphone se mit à sonner. J'espérais un appel de ma mère, mais ce n'était que Lana, ma meilleure amie depuis l'enfance et aussi ma seule voisine. Elle vivait avec ses deux parents et son frère aîné, Liam, un grand et beau garçon, mais qui

ne m'intéressait pas. Leur famille, à la différence de la mienne, semblait irréprochable. Sans même me saluer, elle se lança :

— Tu sais, tout à l'heure, une femme d'une quarantaine d'années a frappé à ma porte. J'étais seule, alors je suis descendue lui ouvrir. Elle m'a souri d'un air... franchement flippant. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait et elle m'a répondu qu'elle cherchait un marchand de glaces. Non mais, sérieusement ? Tu vois bien qu'il n'y en a pas dans le coin ! J'ai eu l'impression qu'elle se moquait de moi. Et tu sais le pire ? Elle m'a appelée par ton nom.

— Quoi ?! Vas-y, Lana, continue ! Je t'en supplie, dis-moi tout !

Elle reprit, un peu plus calme :

— Elle m'a dit : *Millie Cameron, pourrais-tu me laisser entrer, s'il te plaît ?* Là, j'ai flippé pour de bon. J'ai cru qu'elle allait me kidnapper. Mais je me suis souvenue que c'était toi qu'elle cherchait, pas moi. Alors je lui ai clairement fait savoir, sur un ton sec, que je n'étais pas Millie, mais Lana Swift. et que Millie vivait dans la maison d'à côté. Elle a eu l'air surprise, puis elle est partie vers chez toi en marmonnant un *merci* nerveux.

À cet moment précis, on frappa à ma porte. Je compris aussitôt : c'était elle. La femme étrange de Lana. Je lui ouvris. Elle paraissait bien avoir la quarantaine. Des cernes creusaient son regard, ses joues étaient rougies, ses cheveux roux attachés en un chignon hâtif. Un sourire jaune lui barrait le visage, dévoilant des dents tachées.

— Vous êtes bien Millie Cameron ? demanda-t-elle. Je hochai la tête, intriguée.

Son sourire s'élargit.

— Enchantée, je suis Jenna Kwinsley... ta nouvelle nourrice.

Une nourrice pour une fille de dix-sept ans ? L'affaire sentait mauvais. Je rétorquai d'un ton sarcastique :

— Enchantée n'est pas vraiment le mot. Je ne vous connais pas et je suis assez grande pour me débrouiller seule. Je n'ai besoin ni de nourrice ni de *baby-sitter*, Madame Kwinsley.

Elle ne se démontra pas.

— Mais Millie, c'est ta mère qui m'a demandé de venir, tu sais. Laisse-moi entrer. Je pourrai te préparer une bonne soupe bien chaude... ne t'inquiète pas, je m'en occupe tout de suite !

Ma mère l'avait envoyée ? J'étais fatiguée : l'idée d'un dîner chaud me tenta. J'acceptai, à contrecœur, et tournai les talons pour la laisser entrer.

Je n'eus pas le temps de faire un pas qu'elle m'étrangla avec une force inattendue. Je luttai, agrippée à ses bras, tentant de me dégager. Peine perdue. Je me souvins du petit couteau dans ma poche. Dans un ultime sursaut, je le saisis et le plantai dans sa cuisse. Elle hurla. Je fus libérée. Je me ruai à l'étage, affolée. Il me fallait une arme. Mes mains se posèrent sur une batte de baseball. Je redescendis précipitamment lorsque la porte se referma brutalement sur mon visage. La douleur me coupa le souffle. Je lâchai la batte. Fichue batte. J'étais à sa merci. Elle m'attrapa violemment par la taille. Nous tombâmes. Ma tête heurta le sol. Une douleur fulgurante envahit mon crâne. Elle me frappait, encore et encore. Je me protégeais comme je pouvais, recroquevillée, les bras en bouclier. Soudain, elle s'arrêta. Une erreur. Je me redressai, rassemblant mes dernières forces, et lui décochai un coup de poing au visage. Puis je courus vers le balcon. Mon corps tout entier tremblait. Quinze minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'arrivée de cette femme. Quinze minutes qui avaient tout changé. Elle revint. Je l'entendis courir. Comme je l'avais prévu. Elle tenta de me pousser dans le vide. Je l'esquivai. Elle tomba. Son cri, strident, s'écrasa avec elle. Clouée sur place, la poitrine serrée, j'avais du mal à respirer. Je venais de sauver ma vie. Mais à quel prix ? Cette femme, Jenna, avait sans doute une famille. Des gens qui l'attendaient. Mon regard descendit vers son corps. Le sang coulait lentement de son crâne.

Puis j'entendis des sirènes. Un souffle de soulagement, presque imperceptible, se glissa en moi. La police arrivait. Je me raidis. Qui les avait appelés ? Je dévalai les escaliers, trébuchant, et ouvris la porte. Un policier se tenait là, le visage grave. Il balaya la pièce en désordre d'un regard rapide, puis se tourna vers moi. Avant qu'il ne dise un mot, je pris les devants. Je racontai tout, d'une traite : l'appel de Lana, l'arrivée de Jenna, l'agression, la chute, le corps dans le jardin, la légitime défense. Tout. Il m'écouta sans dire un mot. Puis, lentement, il baissa les yeux. Sa voix se fit plus douce, plus lente.

— Je suis désolé, Mademoiselle Cameron. Nous avons retrouvé Madame Audrey Cameron... votre mère. Elle a été poignardée à plusieurs reprises. Son corps se trouvait dans sa voiture, sur le parking du parc voisin.

Je n'avais plus la force de répondre. Tout vacilla. J'étais anéantie. Vidée. Plus rien n'avait de sens.

À la force des mots

HARENÀ MITIA FIFALIANA

COLLÈGES DE FRANCE ET DU MONDE – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

Il est dix-huit heures dans les rues de Manhattan. La ville s'étale sous mes yeux, grandiose et vibrante. J'ai du mal à respirer. Ma vision se brouille. Ce paysage me retient captive alors que mes paupières, lourdes, ne demandent qu'à se fermer. La fatigue me submerge, mais je lutte. J'entends Hayden crier. Sa voix me parvient par bribes.

— Tiens bon, princesse... on est presque arrivés à l'hôpital...

Le reste se dissout. Un silence sourd m'enveloppe. Ma poitrine brûle. Puis je me laisse glisser dans le sommeil. Quand j'ouvre les yeux, la lumière blanche m'éblouit. J'ai l'impression d'émerger d'un rêve confus. Une chambre d'hôpital. Il doit être midi. Ma maladie vient de frapper fort. Trop fort. Cette fois, j'ai cru que c'était la fin.

Je m'appelle Hayley, j'ai vingt-six ans et je suis atteinte d'un cancer de la thyroïde. Depuis quatre ans, je suis mariée à Hayden Smith, PDG d'une maison d'édition, écrivain à ses heures perdues. Le diagnostic est tombé il y a un an. Depuis, ma vie a changé. Pour toujours.

Hayden est là, assis près de moi. Il me sourit et me prend la main. Ce geste, je veux le sentir jusqu'au bout.

— Tu vas bien, princesse ? Tu m'as vraiment fait peur...

— Ça va... je suis là, dis-je avec un faible sourire.

— Le médecin ne devrait pas tarder.

Il m'embrasse la main. Ses yeux s'attardent sur chaque trait de mon visage, comme s'il voulait les graver en lui pour ne jamais les perdre. Puis le médecin entre. Son sourire crispé ne présage rien de bon.

— Bonjour, Hayley. Comment te sens-tu ?

— Disons... vivante.

— Je vais être franc. C'est plus grave cette fois. Les traitements n'agissent plus. Nous sommes à court d'options.

— Qu'est-ce que vous dites ?! s'écrie Hayden en se levant, bouleversé.

En clair : je vais mourir. Hayden encaisse le coup, abasourdi. Que faire lorsqu'on vous annonce que la personne que vous aimez est condamnée ?

J'ai toujours aimé lire. Mais aujourd'hui, je ressens le besoin profond d'écrire. De laisser une trace. Un éclat de nous. Lorsque nous rentrons de l'hôpital, Hayden repart au bureau régler quelques urgences. Moi, je m'installe devant l'écran. Je n'ai ni plan ni titre. Juste l'envie de poser des mots. En rentrant, Hayden me demande ce que je veux faire de notre soirée.

— Partons. En voyage.

— Tu es sûre ? Tu as la force ?

— Oui. Je t'en prie.

— D'accord. Je vais m'en occuper.

— Non... maintenant. Tout de suite.

— Je dois appeler le bureau, prendre les billets... mais d'accord.

Ce soir-là, nous avons pris l'avion pour Paris. Mon rêve de toujours. Ces derniers instants à ses côtés, je les garderai ancrés en moi, même dans l'au-delà. C'est dans cette ville que j'aime, cette ville presque imaginaire que j'ai su ce que j'allais écrire. Je n'allais pas raconter ma maladie. J'allais nous raconter NOUS. Hayden et moi. Notre lien.

Nous ne nous disons presque jamais « je t'aime ». Nous préférons les silences, les gestes ou des mots au hasard. Mais ce soir-là, lors de notre premier dîner parisien, Hayden me regarda, les yeux brillants, et murmura :

— Je t'aime, Hayley.

Jamais ces mots n'avaient eu autant de poids. Une phrase. Quelques syllabes. Et tout bascule. Les mots sont puissants. Ils sculptent nos vies. Ils laissent des traces. Ils transforment. Le premier chapitre de mon livre commence donc par : « Bonjour ! ». Le premier mot que l'on adresse à l'autre. Le début de tout. J'ai rencontré Hayden au café où je travaillais. Il m'a dit :

— Bonjour ! Vous sentez la vanille. Je prendrai un café noir, sans sucre.

À cet instant, j'ai su deux choses : qu'il aimait le café noir comme la mort et que cet homme changerait ma vie. Le lendemain, à Paris, nous avons visité le Louvre. Tout était sublime. Mais lorsque je me suis retournée, j'ai compris que la plus belle œuvre était là, devant moi : c'était lui. C'est pourquoi le deuxième chapitre s'intitule « Aimer ». Ce mot, galvaudé, trop souvent prononcé sans y penser, méritait d'être redécouvert. Et d'entrer dans mon livre.

Sitôt rentrés de Paris, Hayden reçut un appel du travail. Avant de partir, il m'embrassa.

— Je dois m'absenter, ma chérie. Tu m'attends un peu ?

— Bien sûr. Je te prépare tes pâtes préférées.

— Repose-toi quand même, princesse.

Il est dix-neuf heures lorsque je termine le deuxième chapitre. Je me lève, gagne la cuisine et commence à cuisiner. Et là, tout devient noir. Hayden me retrouve, inerte, sur le sol. Il est 22 heures. À l'hôpital, le verdict tombe.

Je suis morte.

Il le savait déjà, au fond. Mais le médecin ajoute, d'une voix endeuillée :

— Je suis désolé, Monsieur Smith. Elles n'ont pas survécu.

— Elles ? répète-t-il, perdu.

Hayden ne m'avait pas seulement perdue, moi. Il nous avait aussi perdus, NOUS. J'étais enceinte. De quatre semaines. De retour chez nous, Hayden erra dans le silence. Il entra dans notre chambre. Sur le lit, l'ordinateur était resté ouvert. Le fichier aussi. Il s'en approche et découvre le titre.

Ces choses qui ont tout fait basculer

FY NAVALONA ANDRIAMANALIMANANA

COLLÈGE FRANÇAIS RENÉ CASSIN – FIANARANTSOA (MADAGASCAR)

— Hé, oh ! Mamadou, la vaisselle ne va pas se faire toute seule !

— Qu’il m’agace, celui-là... Toujours à m’appeler « Mamadou », toute la journée, juste parce que je suis noire.

— C’est Aïssata... soupirai-je.

— Quoi ?!

— J’ai dit que je m’appelais Aïssata. Pas Mamadou.

— Écoute-moi bien, que tu sois Chong, Lee, Mamadou ou Boubacar, je m’en fous. T’es payée pour obéir, pas pour m’éduquer. Alors bouge-toi un peu, merde !

Et dire que ce type infect est mon patron. Parfois... non, souvent, j’ai envie de l’étrangler. En fait, chaque fois qu’il ouvre la bouche. Mais je ravale ma colère. Je serre les dents. Pour quelques billets.

Je file en cuisine. Pas même le temps d’enfiler un tablier que je tombe sur une montagne d’assiettes empilées dans l’évier. Sérieusement, combien de jours que personne n’a lavé quoi que ce soit ? Je m’attache les cheveux, retrousse mes manches et me mets à frotter. Pendant près d’une demi-heure, je récurve, je rince, je tente de venir à bout de ces résidus incrustés dans la porcelaine et le métal. Enfin, la vaisselle terminée, je prends une pause bien méritée et m’éclipse aux toilettes. Là au moins, personne ne viendra m’importuner. Je me connecte au Wi-Fi du restaurant, ouvre Instagram et me perds dans une série de *reels* absurdes des Kardashian. Mais à peine le temps de souffler que des coups violents retentissent contre la porte. La voix de mon boss traverse les murs.

— Aïssata ! Tu crois que t'es payée pour garder les chiottes ? Sors d'là et va servir les clients !

Merveilleux : la première fois qu'il utilise mon prénom, c'est pour m'engueuler...

— Deux minutes ! J'ai des règles douloureuses ! mentis-je.

— Que tu sois réglée ou en train d'accoucher, j'en ai rien à secouer ! Tu sors. Maintenant. Ou tu dégages.

Je l'insulte intérieurement avec passion, puis me décide à sortir.

— Et avant de servir, va virer le clodo devant le resto ! Ça fait fuir les clients, tous ces parasites.

Je ne réponds rien. Mais je m'exécute. Comme toujours. C'est la troisième fois cette semaine que je dois faire ça. En plein mois de décembre, les sans-abris se blottissent où ils peuvent contre le froid. Devant le restaurant, je découvre un homme endormi dans la neige. Blanc, barbu, la quarantaine sans doute. Il porte un vieux gilet trop fin, un pantalon élimé et de lourdes chaussures aux semelles fendues. Sur ses épaules, une couverture sale, bien trop mince. La gorge serrée, je m'approche. Je n'ai aucune envie de le réveiller. Encore moins de le chasser.

— Monsieur ? murmurai-je en le secouant doucement. Vous pouvez vous réveiller, s'il vous plaît ?

Il entrouvre les yeux, se redresse lentement et frotte ses mains engourdis par le froid. Ses doigts sont si bleus qu'on dirait un genre de marbre.

— Je suis désolée de vous déranger. Mon patron m'a demandé... enfin, ordonné... de vous faire partir.

— Ne vous en faites pas, je comprends. Je m'en vais.

Il s'apprête à partir, mais un élan me retient.

— Attendez ! Tenez...

Je sors mes gants en laine de la poche de mon pantalon et les lui tends.

— Merci, jeune fille. Cela faisait bien longtemps qu'on ne m'avait rien offert. Vous avez un grand cœur. Vous ferez de grandes choses, un jour.

— De grandes choses ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne saurais dire. Mais mieux que ce qu'on vous fait faire ici, j'en suis certain.

Il s'éloigne, me laissant seule dans le froid. Je m'apprête à rentrer lorsqu'un objet noir attire mon regard. Un carnet. Simple, en cuir usé. Il a dû le laisser tomber.

— Chong, bordel ! Tu comptes bosser aujourd'hui ?! Qu'est-ce que tu fous ?

Je sursaute et laisse échapper le carnet sous le coup de la surprise.

— Euh... rien.

— Justement ! Rien, c'est ça le problème ! Remue-toi si tu veux pas finir dehors !

Je reprends le carnet et me hâte de retourner à l'intérieur. Pas le moment de perdre ce *job*. Même si je meurs d'envie de le planter.

Une fois chez moi, éreintée, je m'allonge. Cela fait une heure que je lis le carnet du sans-abri. Et je ne peux plus m'arrêter. Page après page, je découvre l'histoire bouleversante de cet homme, Raphaël Moreau. Il a grandi à Paris, dans une famille modeste. Jusqu'au jour où tout a basculé. En 1997, il apprend en rentrant de l'école que sa mère est atteinte d'un cancer. Le salaire du père ne suffit pas. Il quitte les études, travaille jour et nuit pour financer les soins. Trois mois plus tard, elle meurt. Le chagrin l'écrase. Il fuit. Loin. Pour ne plus revenir. Il tente de reconstruire sa vie. Mais peu à peu, il lâche prise. À la dernière page, il écrit qu'il retournera à Paris, sur la tombe de sa mère. Et qu'ensuite, il mettra fin à ses jours. Je crois que c'est la première fois qu'un livre me fait pleurer. Une culpabilité sourde me serre la poitrine.

Lui a tout sacrifié par amour. Moi ? J'ai quitté le lycée parce que « ça ne servait à rien... ». Lui a fui une maison devenue trop douloureuse. Moi, j'ai claqué la porte à la suite d'une dispute ridicule. Et aujourd'hui, je vis avec un mec de six ans mon aîné, qui rentre ivre mort tous les soirs.

Bon sang. J'ai fait n'importe quoi. Mais peut-être qu'il n'est pas trop tard.

[...]

Quinze ans plus tard.

Tout a changé.

J'ai renoué avec mes parents. J'ai quitté celui qui me détruisait. J'ai repris mes études, décroché le bac, puis un master en droit des affaires. Aujourd'hui, je dirige une association pour aider les jeunes en galère à retrouver leur voie. Je suis mariée. J'ai deux merveilleux enfants.

Je suis à Paris. Devant la tombe de Rose Moreau.

J'aurais voulu me recueillir aussi sur celle de son fils. Mais il s'est jeté dans la Seine. On n'a jamais retrouvé son corps. Il a été incinéré. Ses cendres dispersées. On ne saura jamais où.

Peu importe. Il vit en moi.

Je dépose le carnet devant la stèle. Je prends une longue inspiration. Puis je murmure :

— Je ne vous connaissais pas, Madame. Mais je voulais vous dire merci. Je ne sais pas pourquoi. Mais je le pense sincèrement. Je porterai à jamais en moi une gratitude infinie pour votre fils. Il m'a aidée. Il m'a sauvée. À la force des mots.

Le Géant Silencieux

NAVALONA RABEMANANJARA

LYCÉE FRANÇAIS DE TAMATAVE (MADAGASCAR)

Le soir où Victor posa les pieds sur le parquet de la NBA, une vague d'émotions le submergea. Les projecteurs découpaient les traits tendus de son visage, la clameur du public faisait vibrer l'air et son cœur battait si fort qu'il peinait à respirer. Il revit en une fulgurance tout ce qui l'avait conduit jusqu'à cette arène immense, démesurée, scintillante. Son histoire n'avait pas commencé ici. Elle avait pris racine bien loin de cette scène de lumière, sous le soleil de feu de Tamatave.

Victor était né à Antananarivo, mais c'est à Tamatave qu'il avait grandi. Et grandir, chez lui, prenait un sens tout particulier. Dès l'âge de six ans, il dominait déjà les enfants de son quartier d'une tête entière. À dix ans, il culminait à 1,75 mètre et peinait à s'asseoir sur les bancs de l'école. À treize ans, il dépassait les professeurs eux-mêmes. Sa taille, aussi impressionnante qu'incomprise, pesait sur ses épaules d'adolescent comme un mystère insoluble. Dans la cour de récréation, les remarques fusaient, cruelles, répétées :

- Hé, Victor, tu peux toucher les nuages ?
- Fais gaffe, tu piétines l'ombre des autres !

Il répondait parfois d'un rire gêné, pour masquer la morsure. Mais souvent, il rentrait chez lui, les épaules basses, le cœur lourd. Il trouvait refuge sous le vieux manguier du jardin familial, là où le vent charriait le sel de l'océan et le murmure des vagues. Là, il rêvait d'un monde où il ne serait pas « trop », juste « à sa place ».

Un jour, sa grand-mère, attentive à sa solitude, lui proposa d'assister à un match de basket. Victor n'y connaissait rien. Pourtant, dès qu'il vit les joueurs courir, bondir, s'élever vers l'arceau, une vibration nouvelle s'éveilla en lui. Eux aussi étaient grands. Immenses. Et pourtant, leur taille ne les rendait pas ridicules : elle les rendait puissants. À la fin du match, un joueur lui lança un ballon en plaisantant :

— Essaye, le géant !

Victor hésita. Les regards étaient braqués sur lui. Il inspira profondément, arma un tir... et le manqua lamentablement. Les rires éclatèrent dans les gradins. Ce soir-là, il s'endormit les bras serrés autour de son oreiller, brûlant d'une frustration nouvelle. Mais une étincelle s'était allumée, discrète, mais tenace.

— Papa, je veux apprendre à jouer au basket.

Son père, d'abord étonné, lui répondit en souriant :

— Alors tu vas t'entraîner.

Le lendemain, Victor s'inscrivit dans un club local. Il croyait que sa taille serait un atout immédiat. Il se trompait. Son corps semblait trop vaste, mal coordonné. Ses gestes manquaient de précision, ses passes étaient brouillonnes, ses tirs rarement cadrés. À l'entraînement, les remarques ne tardèrent pas à fuser :

— Il est grand, mais il ne sert à rien !

— Un géant de papier, voilà ce qu'il est !

Chaque soir, Victor rentrait chez lui en silence, les yeux brillants de colère contenue. Il songea plusieurs fois à tout arrêter. Mais Paul entra dans sa vie. Paul était tout l'inverse de Victor : petit, véloce, agile. C'était le meneur de l'équipe. Lui ne se moquait jamais. Un soir, après une séance particulièrement rude, il s'approcha calmement de Victor :

— Écoute, grand. T’as la taille, mais tu sais pas encore l’utiliser. Si tu veux, je peux t’aider.

Victor hésita. Puis il acquiesça. À partir de ce jour, ils s’entraînèrent ensemble. Paul lui enseigna l’art du placement, le sens du rebond, la force défensive de ses bras interminables. Victor apprit à habiter son corps, à le comprendre, à l’apprivoiser. Les moqueries persistaient, mais elles n’avaient plus de prise. Il avait trouvé une direction.

À seize ans, il disputa la finale du championnat national. Tamatave affrontait Tuléar, invaincue depuis trois saisons. Le match fut un combat. L’adversaire jouait vite, fort, sans relâche. Victor, tétanisé par l’enjeu, multiplia les maladresses. À quelques secondes de la fin, le score était à égalité. Paul, ballon en main, fonça, esquiva un défenseur et lança une passe en cloche, parfaite, vers Victor.

— Prends-la !

Victor s’éleva dans les airs. Le temps sembla suspendu. Il saisit le ballon, sentit la force monter en lui et claqua un *dunk* magistral. Le panneau vibra. Le buzzer retentit. La salle explosa. Victor resta là, haletant, pétrifié par l’émotion. Ce soir-là, il n’était plus un géant silencieux. Il était devenu un joueur. Un recruteur américain, présent dans les tribunes, repéra son talent et lui offrit une bourse pour intégrer une université aux États-Unis.

— C’est une chance unique, mon fils, lui dit son père avec gravité.

Le départ fut un arrachement. Loin de sa famille, de Paul, de Tamatave, Victor se retrouva seul dans un monde inconnu. Le choc culturel fut immense. Mais le plus rude fut sur le parquet. Les joueurs américains étaient plus rapides, plus techniques, plus robustes, plus exigeants. Chaque entraînement était un test, chaque match une épreuve.

— Il est grand, mais il n’a pas le niveau, glissaient certains.

Les doutes refirent surface. Victor se revit, gamin gauche et moqué. Mais il n'avait pas oublié les mots de Paul. Il se leva plus tôt. Courut plus longtemps. S'entraîna plus dur. Jour après jour, il progressa, lentement, mais sûrement. Et un jour, il gagna sa place.

Le soir décisif arriva : la grande finale. L'intensité du match était à son comble. Chaque point était disputé avec rage. Vingt secondes avant la fin, égalité parfaite. Victor attrapa un rebond, dribbla maladroitement, vit une ouverture. Il prit son élan, bondit... et claqua un *dunk* titanesque. Silence absolu. Puis, une déferlante d'applaudissements. Il leva les yeux vers les tribunes. Paul était là. Il souriait. Victor comprit alors que son voyage était accompli. Il n'était plus ce garçon trop grand qu'on regardait de travers. Il n'était plus un géant maladroit. Il était devenu une légende.

Grâce à la force des mots.

Pardon

CHRYSOLINE ROY

LYCÉE LOUIS MASSIGNON – ABU DHABI (ÉMIRATS ARABES UNIS)

Je m'écriai en pleurs :

— Au secours ! Au secours ! S'il vous plaît, quelqu'un ! Aidez-nous !

Je hurlai de toutes mes forces, la gorge en feu, mais le silence me répondait. Rien. Personne. J'étais seule. Seule avec lui. Que faire ? Il gisait inconscient à mes côtés, et moi, incapable de bouger, clouée au sol, je ne pouvais que crier. Mon téléphone, brisé en mille morceaux, n'était plus qu'un objet inutile. La moto avait explosé sur le bas-côté, tordue, méconnaissable. Et nous, projetés loin d'elle, étions livrés à la nuit. Les lumières de la ville s'étaient dissipées, tout comme mes forces. Pourtant, je devais continuer. Crier. Pour lui. Pour nous.

— À l'aide..., soufflai-je dans un dernier effort.

— Bonsoir ? Il y a quelqu'un ? Vous avez besoin d'aide ?

Une voix. Enfin. Quelqu'un était là. Nous allions être secourus. Mon seul espoir, désormais, c'était qu'Alex soit encore en vie. La jeune femme se précipita vers nous, m'aida à me relever et à traîner Alex jusqu'à sa voiture. Je peinais à marcher, mais je ne pouvais pas la laisser porter toute seule mon copain, ce colosse au corps inerte. Il avait une vilaine blessure à la tête et, je le pressentais, une jambe cassée. De mon côté, je boitais, chaque mouvement de mon bras gauche réveillant par intermittence une douleur aiguë. Sur la route de l'hôpital, j'appris que cette fille étudiait le droit. Pour m'éviter de sombrer, elle me parla sans relâche. De tout, de rien. Alex avait ouvert les

yeux. Il ne parvenait pas à parler. Je lui dis de ne pas forcer, mais de rester éveillé jusqu'à notre arrivée.

À l'hôpital, deux brancards furent mobilisés. L'un pour lui, en urgence. L'autre pour moi. La jeune femme me proposa de nous attendre jusqu'à notre sortie du bloc. Je refusai. Elle ne devait pas veiller toute une nuit pour deux inconnus. Moi, j'allais rater mon examen du lendemain, mais cela m'importait peu : ma santé et celle d'Alex passaient avant tout. Les médecins m'emmenèrent sans m'expliquer grand-chose. Les néons m'éblouirent. Puis ce fut le noir. Quand je me réveillai, tout était flou. Une chambre sombre, des machines partout et cette fille, encore là. Je voulus parler, mais elle m'interrompit :

— Ne parle pas. On nous a dit que tu aurais besoin de temps pour retrouver tes esprits. Ton copain... il n'est pas encore sorti du bloc. *A priori*, il va s'en sortir. Mais il ne pourra ni marcher ni être autonome immédiatement. Je suis désolée... il s'en remettra, je te le promets.

Elle était douce. Prévenante. Et ses mots, si simples, furent un baume. Avec tout ça, je ne m'étais même pas présentée.

— Je m'appelle Rosine, j'ai bientôt vingt-deux ans et je suis fiancée à Alex, l'homme le plus tendre et le plus fort que je connaisse. Grand, châtain, les yeux noisette et ce sourire... ce sourire qui me fait chavirer à chaque fois. Sa voix grave m'apaise. Il a toujours été là, dans mes doutes, dans mes colères. Alex, c'est mon refuge. Et je sais qu'il s'en sortira. Parce qu'il s'en sort toujours. Je termine mon cursus de droit. Alex, lui, est en prépa ingénieur. Depuis deux ans, nous vivons ensemble dans un petit cocon. Nous devons nous marier à la fin de l'année. Tout était prêt. Mais tout est suspendu désormais. Le mariage attendra. Nos priorités ont changé : sa guérison, nos études, l'avenir.

J'attendais dans cette chambre qu'on me donne des nouvelles. Voir son visage, entendre sa respiration. Mais je ne pouvais même pas me lever. Perdue dans mes

pensées, fixant le plafond, je revoyais chaque instant de notre vie commune. Une infirmière interrompit ma rêverie.

— Rosine, tu te sens capable de marcher un peu ?

Je rassemblai le peu de forces qu'il me restait. Elle me releva et nous avançâmes lentement dans le couloir, jusqu'à passer devant sa chambre.

— Tu veux entrer ? me demanda-t-elle.

Je brûlais d'envie de voir son visage, toucher ses cheveux. Mais alors que j'approchais, elle m'arrêta :

— Ce n'est pas une bonne idée. Il n'est pas réveillé. Tu risquerais de t'effondrer. Tu n'es pas encore prête. Pas émotionnellement.

— Je me sens prête ! Je veux le voir... je dois le voir !

J'étais sur le point de me ruer dans sa chambre. Mon cœur battait à tout rompre. J'avais besoin de lui dire que j'étais là, que je ne l'abandonnerais pas. Mais je m'effondrai. Littéralement. En larmes.

Elle me raccompagna dans ma chambre et s'assit près de moi.

— Je ne t'interdis d'y aller, ce n'est pas ça... mais tu es trop fragile. Attends un peu. Promis, tu pourras bientôt le voir.

— Mais je ne comprends pas ! Je veux juste le voir ! Une minute !

— Rosine... c'est l'ordre du médecin...

Ses mots me terrassèrent. Ils sonnaient juste, mais j'aurais tant voulu les réfuter. J'avais envie de hurler que j'étais forte. Mais je ne l'étais pas. Pas encore.

— Il va s'en remettre, Rosine. Il faut que tu prennes soin de toi. Tu seras libre dès cet après-midi. Ton bras va rapidement guérir et la commotion n'est pas si grave. Pense

à autre chose. Tu veux que je prenne rendez-vous avec la psychologue de l'hôpital ? Ce que tu vis est lourd. Tu as le droit d'avoir de l'aide.

J'allais enfin sortir de l'hôpital. Après deux jours passés dans cette chambre, j'allais enfin rentrer chez moi. Alex, lui, resterait. Des semaines. Peut-être des mois. J'irais le voir chaque jour. Et le lendemain, enfin, j'aurais le droit d'entrer dans sa chambre.

Ce jour-là, devant sa porte, quelqu'un me retint.

— Attends. Je dois te dire quelque chose. Le médecin ne voulait pas t'alarmer... Alex est dans le coma. Il a un tube dans la gorge, une jambe plâtrée... on a dû lui raser la tête pour soigner sa blessure. Voilà pourquoi tu ne pouvais pas entrer hier. On ne savait pas si tu supporterais de le voir ainsi.

Je ne répondis rien. J'entrouvris la porte. Et je le vis. Il était là. Inerte. Le visage pâle. Presque sans vie. Je m'approchai, j'effleurai sa joue et je l'embrassai. Je lui racontai tout. Je lui parlai, chaque jour. Inlassablement. Pour qu'il se souvienne de ma voix. Mais il ne se passait rien. Les médecins restaient vagues. Moi, j'y croyais. Il allait se réveiller. Il devait se réveiller. Pourtant, l'angoisse montait. Et si ce jour n'arrivait jamais ? Je m'étais coupée du monde. Ma mère était la seule à qui je pouvais me confier. Mais elle ne comprenait pas. Personne ne comprenait. Chaque soir, je rentrais seule dans cet appartement vide. Le nôtre. Et chaque soir, je m'effondrais.

À l'hôpital, ils m'avaient conseillé de consulter. J'avais accepté. Devant la porte du cabinet, lors de ma première séance, mille questions se bousculaient. La psychologue m'accueillit avec un sourire doux. Elle posa des questions. Beaucoup. Trop. Tout remontait. L'accident. La peur. L'angoisse. Mais en sortant, une étrange légèreté m'envahit. Peut-être que ces séances m'aideraient vraiment.

Plus tard, alors que je me dirigeais vers sa chambre, une douleur fulgurante me saisit. Une crampe, un poignard. Je m'écroulai dans le couloir. Une infirmière accourut, m'aida, me tendit de l'eau. La douleur s'estompa, puis revint, plus vive, devant sa

porte. J'entrai. Il était là. Toujours là. Six mois et demi. Je m'installai auprès de lui, comme d'habitude, et je lui pris la main. Quelqu'un se tenait debout au pied du lit. Mais je ne levai même pas les yeux. Je balbutiai quelques syllabes. Ma journée. Ma solitude. Mes silences. Puis je sentis ses doigts bouger, ses paupières trembler. Il se réveilla.

Je me mis à pleurer.

— Alex... mon amour... tu es là... tu t'es battu comme un lion ! Tu as réussi et tu vas revivre ! Tu m'as manqué... tellement !

Il me regarda longuement, l'air perdu.

— Pardon... mais... qui êtes-vous ?

Cette question me transperça, plus violemment que l'accident lui-même.

Tout s'écroula. Comme si le monde se déchirait de l'intérieur.

À la force des mots.

Le Jugement

QUERINA VIDA IACHNA RATINARIVONY
ÉCOLE BIRD – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

Le jugement d'autrui porterait-il en lui-même le germe de notre identité ? Serait-il la clef de voûte de notre raison d'être, la matrice même de l'avenir qui nous attend ?

Les villageois le fixaient avec insistance, le criblant de regards empreints de mépris et de soupçon. Leur réaction, à leurs yeux, était légitime face à l'étrangeté de cet homme silencieux. Son mutisme, son comportement atypique les inquiétaient. Chaque jour, ils le retrouvaient seul, assis sur ce banc, à contempler les enfants jouant dans le bac à sable. Ils l'accusèrent d'éprouver une fascination malsaine pour leurs jeunes corps. Les mères, gagnées par la peur, propagèrent rumeurs et calomnies. Elles ternirent l'image de cet homme qu'elles jugeaient anormal. Et lorsque, par une funeste soirée, une fillette chut violemment de la falaise — ce dont lui seul fut témoin —, elles virent là l'occasion rêvée de l'éloigner à jamais. Privé de tout recours, injustement accusé, il fut condamné à la prison. Il tenta de plaider sa cause, en vain : nul ne daigna prêter l'oreille à ses mots. Cinq années derrière les barreaux l'attendaient, annonçant sa lente descente en enfer.

En détention, sa vie devint un calvaire. Connaissant la nature de sa peine, les autres détenus firent de lui leur cible. Ils le rouaient de coups, l'humiliaient, l'insultaient, le menaçaient de mort sans scrupule. Un soir, l'un d'eux parvint à l'enfermer dans les toilettes, animé par une cruauté innommable.

— Un homme aussi immonde que toi ne mérite pas de vivre, le maudit-il, sous le regard tétanisé de sa proie.

Par chance, les gardiens intervinrent à temps. Ils punirent l'agresseur, dont la brutalité semblait tatouée dans la peau. Mais alors qu'on le traînait hors des lieux, ce dernier lança encore, les yeux emplis de haine :

— T'es qu'un monstre ! Ton humanité, tu l'as vendue le jour où tu as tué cette gamine !

Si l'humanité résidait dans une telle brutalité, quelle était donc son essence véritable ? Que signifiait ce mot, si notre existence se réduisait à infliger souffrance et mal à autrui ?

Derrière la carapace de cet homme que l'on qualifiait d'étrange, à travers les insultes devenues son seul vêtement, nul ne connaissait la vérité. Nul ne savait d'où il venait, ni ce qui, en lui, dictait ses comportements jugés déviants. Il n'était qu'un homme simple, vivant avec sa mère qu'il aimait profondément et pour laquelle il travaillait sans relâche. Sa distance n'était que le masque d'une timidité insurmontable ; il n'osait approcher quiconque. Un jour, à l'hôpital, on lui annonça qu'il ne pourrait jamais concevoir d'enfant. Ce rêve si cher, cet amour paternel qu'il portait en lui, s'écroulèrent. Sans perversité aucune, c'est cette tendresse déchue qui fut déformée en accusation immonde. Peu à peu, il sentit son esprit se déliter.

— N'as-tu pas honte de respirer le même air que nous ?

Il ne savait plus quelle était la finalité de son existence. Les regards des villageois, chargés d'accusations infondées, l'étiquetaient d'une infamie qu'il ne comprenait pas. Chaque jour, il perdait un peu plus l'espoir. À l'approche de sa libération, les mères trouvèrent un nouveau subterfuge pour prolonger sa peine : elles persuadèrent leurs enfants d'inventer des fautes imaginaires, afin qu'il ne recouvre jamais la liberté. L'ampleur de cette injustice fut telle qu'elle provoqua la mort par crise cardiaque de sa nourrice, la gardienne de son enfance. À l'annonce de cette perte, son esprit vacilla. Ses émotions débordèrent, son être tout entier trembla. Le moindre son le terrorisait. Ses facultés s'étiolaient. Et la corde, enfin, céda. Il sombra dans la folie. Sans enfant, sans parent, livré aux regards hostiles, il ne ressentait plus le moindre désir d'exister.

Et après tout ? N'était-ce pas ce que l'on attendait de lui ? Qu'il disparût enfin de la vue du monde ?

Pourtant, dans chaque registre d'injustice, il y a toujours des spectateurs. Ceux qui regardent sans bouger, qui commentent sans pitié, qui jugent sans comprendre. Mais parmi eux se cache parfois celui ou celle qui veut tendre la main et réparer l'injustice. Une femme le fit. Une infirmière. Elle pansait ses plaies lorsque les autres le blessaient, lui offrait des paroles pleines de douceur, des gestes chargés de bonté. Il aurait pu en tomber amoureux, tant elle incarnait la lumière dans l'obscurité.

— Je ne l'ai pas tuée ! Elle est tombée toute seule, je vous le jure ! hurla-t-il, brisé, quand elle s'adressa à lui le cœur ouvert.

— Oui, vous aviez raison. Je vous crois... et nous trouverons un moyen de réparer cela.

Elle tint parole. Elle se battit pour lui. Elle mobilisa ses contacts, des élus, des voix puissantes, et elle réussit. Elle fit entendre la sienne, fit reculer l'injustice. Elle devint l'héroïne aux mains tendres, et lui, le fou, l'admirait comme on admire une étoile. Mais cette relation, si pure, ne plut guère. On s'en prit à elle. Son visage, jadis rayonnant, fut marqué par les coups et les bleus. Se moquait-on de lui ? N'était-ce donc qu'un jeu cruel destiné à le briser encore ?

À bout, lorsqu'il entendit la voix de l'infirmière appeler à l'aide, malmenée à son tour, il n'eut qu'un seul réflexe : fuir. Il s'évada. Il escalada les hauts murs de la prison, sourd aux sirènes. Ce n'était pas une fuite, c'était une libération par le vide. Il voulait rompre le fil de sa vie. Sous la brise nocturne, le monde paraissait soudainement vibrant. Il courait, haletant, le souffle brûlant dans sa gorge. Il allait sauter, mettre fin à tout, lorsqu'un cri s'éleva derrière lui, hurlant son nom. Il tourna son visage meurtri vers cette femme. Elle était là. Belle. Vivante. Son corps frémissait d'effroi. Il pleurait. Il ne voulait pas qu'elle assiste à sa chute, mais il était reconnaissant qu'elle fût la dernière image de sa vie. Ses yeux, d'un bleu incandescent, brillaient dans la nuit.

— Que faites-vous ?! s'écria-t-elle, affolée.

— Je ne veux plus vivre, ma douleur me consume ! Je... je vous interdis de m'arrêter ! Il ne reste rien pour moi hors de ces murs ! J'ai perdu ma mère, je ne peux pas avoir d'enfant et le monde me jugera toujours du regard ! Je n'ai plus aucune raison d'exister !

— Non, je ne vous crois pas !

Elle s'approcha, redressa fièrement les épaules et fit jaillir cette force intérieure qui n'appartenait qu'à elle. Malgré les marques de violence sur son visage, sa détermination demeurait intacte.

— Chacun mérite de vivre. Surtout vous ! Personne ne vous attend dehors ? Eh bien moi, je vous attends ! Je veux vous voir heureux, Monsieur ! Peu importe la cruauté du monde, les trahisons, les persécutions... je serai là ! Et du fond du cœur, je n'aspire qu'à votre bonheur ! Je vous en supplie, descendez de là... et venez prendre la vie dans vos bras !

L'homme écarquilla les yeux. Pourquoi faisait-elle tout cela ? À cause de lui, elle avait souffert. Pourtant, elle restait là, debout, stoïque, imperturbable et bien plus forte qu'il ne le serait jamais. Elle croyait en lui. Peut-être, oui... peut-être avait-il encore une raison de vivre.

Alors, il renonça à la mort. Mais en lui grondait une colère contre cette société si cruelle. Il voulait crier vengeance. Et en même temps... il aspirait à devenir un homme meilleur. Tout cela, grâce à elle. Grâce à sa main tendue. À sa voix. À son courage. À sa tendresse.

Grâce à la force des mots.

Kathryn Ewing

IFALIANA ANAÏS RAVENINTSALAMA

LYCÉE LA CLAIREFONTAINE – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

Outcast : nom commun anglais désignant une personne rejetée par la société, exclue de tout groupe social. Inadaptée, dit-on, au vivre-ensemble. Pourtant, dotée d'une sensibilité rare, capable de voir le monde sous des angles que nul ne soupçonne.

Elle s'appelle Kathryn Ewing. Voici comment elle passa d'*outcast* à top model, et comment elle parvint à transcender les douleurs de son passé.

— Mademoiselle Ewing, vous pouvez entrer !

Elle sort aussitôt de sa rêverie, essuyant une larme prête à perler sur sa joue. Il lui faut se ressaisir. Elle doit chasser ces pensées. Cet entretien peut sceller le début d'une vie nouvelle. Elle se lève, redresse les épaules, affiche ce sourire éclatant qui illumine son visage et met en valeur la douceur de ses yeux. Ce sourire, tant de fois complimenté, lui a ouvert bien des perspectives, notamment celle de cette maison de haute couture. Elle frappe doucement à la porte, puis entre. On la détaille de haut en bas. Kathryn le ressent, mais elle conserve une expression sereine, maîtrisée. Un homme s'exclame :

— On ne peut, il est vrai, demeurer insensible à une telle beauté !

Il dit vrai. Sa chevelure brune, fluide et dense, encadre un visage délicatement sculpté, animé par le regard chaud de ses grands yeux noisette. Ses lèvres, finement dessinées, expriment à la fois l'innocence et la sensualité. Sa silhouette élancée,

sublimée par un corsage échancré, ferait chanceler les plus intransigeants. Mais l'homme poursuit :

— Une beauté remarquable ne suffit pas. C'est pour cela que nous vous avons convoquée.

Kathryn ne bronche pas. Elle s'y attendait.

— Ce que nous recherchons, c'est un talent singulier, une ambition ardente, une étoile qui capte tous les regards.

— Je comprends parfaitement. Et je peux vous assurer que je réponds à toutes ces exigences, voire davantage. J'ai toujours été timide. Cette timidité, longtemps moquée, j'ai su la dépasser. Je n'ai aucun doute : je saurai être à la hauteur de vos attentes.

Une femme, jusque-là restée muette, esquisse un imperceptible mouvement des lèvres, difficile à interpréter :

— Je vois. Dans ce cas, parlez-nous de vous ! Quelle est votre ambition personnelle ? Le matin, lorsque vous vous réveillez, à quoi pensez-vous d'abord ?

Cette fois, Kathryn reste sans voix. Non qu'elle n'ait compris la question, mais aucune réponse ne vient. Elle est saisie d'une étrange sensation de déjà-vu. Oui... c'était devant la conseillère d'orientation.

— Mademoiselle Ewing, vous avez de très bons résultats dans toutes les matières, lui avait-elle dit. Mais aujourd'hui, les bonnes notes ne suffisent plus à garantir une place dans une université d'élite.

Kathryn envisageait alors de poursuivre ses études à Paris-Saclay. Sa gorge se noua.

— Je ne comprends pas... vous insinuez que mes résultats n'ont pas d'importance ?

— Bien sûr qu'ils en ont, répondit-elle. Mais si vous espérez intégrer une université aussi renommée que Paris-Saclay, il vous faudra bien plus.

Un silence.

— Que me conseillez-vous alors ?

La conseillère soupira :

— Parlez-moi de vous, Kathryn. De vos ambitions, de votre caractère, de ce qui vous pousse à vous lever chaque matin.

Voilà. C'était là l'origine de ce malaise. Et à l'époque déjà, elle ne savait que répondre. Un souffle à peine perceptible glissa hors de sa gorge :

— Je ne sais pas.

Puis elle se leva et sortit.

Dans le couloir, elle marcha, la tête baissée, fixant les carreaux du sol. Autour d'elle, des rires étouffés. Murmures, chuchotements. Des mots inutiles à entendre tant leur sens était évident. Elle se persuadait qu'elle s'y habituerait. Elle poursuivit son chemin jusqu'au premier rang, loin des brutes qui peuplaient le fond de la classe. Une vibration dans sa poche. Son téléphone. Un message de sa sœur :

— Viens aux toilettes ! Vite !

Kathryn quitta la salle et courut dans les couloirs. Elle poussa la porte des sanitaires avec précaution. Aussitôt, une main l'attira dans une cabine.

— Kath, ne me dis pas que t'as oublié ? avait lancé sa sœur, indignée.

C'était ce jour-là que Rose, bien plus extravertie qu'elle, devait passer une audition pour devenir mannequin dans une publicité pour adolescents. Sans hésiter, les deux quittèrent le lycée, ce qui parut insensé à Kathryn. Elles prirent le bus. Arrivées à destination, Kathryn l'encouragea du mieux qu'elle put. Alors que Rose se trouvait face au jury, un homme entra. Costume trois-pièces, lunettes, allure assurée.

— Monsieur Harper ? Que faites-vous ici ? demanda l'un des jurés.

— J'ai rendez-vous avec le directeur de casting pour discuter des mannequins pressentis pour ma prochaine campagne.

Son regard se tourna vers Kathryn.

— Qui est-ce ?

— Une candidate, répondit un juré, pensant qu'il parlait de Rose.

— Non. Je parlais de l'accompagnatrice.

Un silence se fit. Kathryn paniqua.

— Non, non ! Je suis juste là pour soutenir ma sœur.

Elle regarda Rose, qui semblait soudain captivée. Monsieur Harper réajusta ses lunettes.

— Vraiment ? C'est dommage. N'avez-vous jamais envisagé le mannequinat ?

— Moi ?

— Oui, vous ! dit-il en souriant.

Et c'est ainsi que la vie de Kathryn changea.

Au départ, elle hésita. Mais en découvrant la somme inscrite sur le contrat, elle céda.

Elle signa sans réfléchir. Les jours suivants furent éprouvants : heures de colle pour avoir séché les cours, regards désapprobateurs de sa sœur, séances photo interminables. Elle apprit bientôt que Monsieur Harper avait une réputation redoutable

dans le milieu : il avait l'œil. Il repérait des visages ordinaires et les révélait au monde. Kathryn ne fit pas exception. Sous sa direction, une équipe de professionnels s'occupa d'elle. Un coiffeur redonna vie à sa chevelure. Des maquilleurs mirent en valeur ses traits. Un styliste lui fit essayer des tenues audacieuses, qui sculptaient sa silhouette. Elle ne se reconnaissait plus. Son visage apparut bientôt partout : écrans, affiches, réseaux sociaux. Kathryn était devenue incontournable.

L'ancienne *outcast* était désormais célèbre. Plus personne n'osait se moquer d'elle. Et à mesure que les succès s'enchaînaient, elle se demandait si c'était cela, le bonheur. Les mois devinrent des années. Elle abandonna l'idée de l'université. La célébrité lui offrait un avenir meilleur, loin des souvenirs douloureux. En six ans, elle s'offrit un luxueux appartement sur la Côte d'Azur. Elle fréquenta les soirées mondaines, enchaîna les liaisons sans lendemain. Tout semblait lui sourire. Elle possédait absolument tout ce qu'elle avait désiré. L'argent ne manquait plus. Elle en envoyait même à ses parents pour Noël, afin de calmer sa culpabilité de les avoir quittés sans prévenir. Et comme si le destin voulait la combler, elle attira l'attention de Yohann Vulpel, le célibataire le plus en vue de la haute société. Leurs premières sorties furent capturées par les paparazzis. Sa popularité explosa.

Puis vint l'appel. Alors qu'elle attendait son entretien avec une grande maison de couture, son téléphone vibra. Numéro inconnu. Elle décrocha. Une voix chevrotante.

— Kath ? C'est au sujet de ta sœur. Rose a eu un accident de voiture...

Des sanglots. Les mots ricochaient dans son crâne. Le vide. Puis la réalité frappa. Les larmes montèrent.

— Mademoiselle Ewing, vous pouvez entrer.

Elle sortit de ses pensées. Elle essuya une larme menaçante. Il fallait rester digne. Mais l'inquiétude l'envahit. Elle s'excusa et quitta les lieux. Le trajet jusqu'à l'hôpital fut une épreuve. Elle observa le paysage, le souffle court, les poumons comprimés. La climatisation tournait, mais elle entrouvrit la fenêtre, en quête d'air frais. Arrivée sur

place, une inquiétude plus obscure s'insinua en elle. Si Rose ne survivait pas, ses parents ne s'en remettraient jamais. Rose avait toujours été la préférée. Kathryn, elle, avait pourtant redoré le nom de la famille.

Elle se ressaisit. Peu importait tout cela. Seule comptait la santé de sa sœur. Elles ne s'étaient pas parlé depuis le lycée. À chaque tentative, ses nerfs la trahissaient. Elle entra dans la chambre. La scène fut bouleversante. Ses parents, figés au chevet de Rose, visages défaits. Rose, inerte, reliée à des machines.

Kathryn s'assit en silence.

— Elle est vivante. C'est déjà ça.

Un silence. Puis la tempête.

— Six ans ! Comment as-tu pu disparaître ainsi sans jamais donner signe de vie ?! hurla sa mère.

Kathryn cacha ses mains sous ses cuisses. Elle culpabilisait. Mais eux non plus n'avaient jamais cherché à la joindre. Pourquoi devait-elle porter seule la faute ? Ils ne l'avaient jamais soutenue dans son rêve de mannequinat. Ils disaient que c'était le destin de Rose. Elle, Kathryn, devait suivre une voie sérieuse, obtenir un emploi stable.

— Je vous ai envoyé de l'argent chaque année. Je partage ma vie entière sur les réseaux. Il vous suffisait d'un peu de volonté pour savoir où me trouver.

— Nous n'avons que faire de ton argent ! Ce n'était qu'une aumône, une manière d'expier ta faute !

Son père gronda. Kathryn sentit le sang quitter ses veines. Elle ne l'avait jamais vu dans cet état.

— Je...

Elle regarda sa sœur. Inconsciente. Une part d'elle aurait voulu être celle que l'on pleurait.

— J'étais submergée par le travail... murmura-t-elle, tremblante.

Son père se radoucit.

— Tu n'as pas changé.

Elle s'immobilisa soudain. Elle ne voulait plus être l'ancienne elle. Pourtant, cette scène réveilla des souvenirs : son père chassant les monstres sous son lit, un balai à la main. Elle n'en avait pas beaucoup, mais ils étaient précieux. Elle avait toujours eu l'impression d'être négligée. Mais elle ne pouvait pas nier que ses parents lui avaient offert sécurité et éducation. Alors pourquoi ce silence ? Pourquoi n'avait-elle jamais parlé ? Parce qu'elle ne voulait pas paraître ingrate. Mais cela faisait six ans. Elle ne pas pouvait continuer ainsi.

— Je suis désolée. De vous avoir blessés. Mais je me suis toujours sentie exclue. Pas seulement par mes camarades, mais par vous aussi.

Sa mère pâlit. Comme frappée en plein cœur. Puis elle pleura.

— Tu aurais dû nous le dire.

Et ils l'enlacèrent. Elle ressentit alors une émotion étrange : le bonheur. Pas celui de la célébrité. Pas celui de la richesse. Mais celui d'être entendue, enfin. Et elle se dit que tout aurait pu être évité. Si seulement elle avait su parler. Car, au fond, toute réconciliation naît à la force des mots.

Nous avons tous le pouvoir de changer les choses

OLIVIA BRADSHAW

ÉCOLE DU CENTRE – COLLÈGE PIERRE POIVRE (ÎLE MAURICE)

Dans une ville tranquille, où la lumière effleurait les pavés comme une main tendre, vivaient des adolescents semblables à tant d'autres : de douze à seize ans, dans l'apparente insouciance de l'âge, dissimulant sous leurs gestes anodins un désarroi profond. Car derrière les sourires figés se nichait une souffrance muette, une détresse que nul ne voulait vraiment voir. Leurs armes n'étaient pas des poings, mais des mots. Des mots jetés comme des poignards dans l'ombre, qui ne laissaient ni bleus ni sang, mais gravaient leur venin dans la chair de l'âme.

Chaque matin, Emma et Lucas se retrouvaient devant les grilles du collège, là où le tumulte de la jeunesse semblait couvrir le silence des solitudes. Les rires éclataient, les bavardages fusaient. Dans cette agitation factice, les cruautés les plus acérées passaient inaperçues.

— Regarde-la, comme elle est étrange, glissait une voix féminine.

Emma, recroquevillée sur son banc, tentait de disparaître dans le bois, dans l'air, dans le néant. Lucas observait. Il se taisait. Il n'était pas visé, mais il reconnaissait dans ces attaques une douleur familière, vieille comme l'enfance. Il avait connu, ailleurs, cette brutalité du verbe devenu gifle. Et même s'il brûlait d'agir, il se murait dans la peur : celle d'être rejeté à son tour. Le harcèlement avait changé de forme. Il s'était numérisé, démultiplié. Sur les réseaux, une photo devenait étincelle et la meute s'enflammait. Les messages affluaient, froids, secs, tranchants.

T'es hideuse ! Tu ressembles à rien ! T'as pas ta place ici !

Emma lisait, relisait, se repliait. Derrière ses lunettes de soleil, elle dissimulait le lent effondrement d'un monde intérieur. Chaque mot s'infiltrait en elle comme une lame. Une lame sans bruit, mais sans relâche. Lucas savait. Il voyait tout. Et pourtant il ne disait rien. Non par indifférence, mais parce qu'il ne trouvait pas l'issue : comment affronter l'invisible ? Comment protéger quelqu'un quand soi-même on vacille ? Il se contentait de détourner les yeux, espérant que cela suffirait à éloigner le réel.

Un soir, après une journée plus pesante encore que les autres, Emma regagna sa chambre dans un silence presque sacré. Ce n'était plus du chagrin, mais une absence. Une fatigue de l'âme. Les larmes, longtemps contenues, dévalèrent enfin, mais dans l'ombre, loin de tout regard. Elle ne parla à personne. Comment dire ce qui ronge sans forme ni cause évidente ? Elle craignait d'être jugée, incomprise ou pire : ignorée. Alors elle demeura muette. Mais le silence, parfois, tue plus sûrement que la parole.

Le lendemain, la ville se réveilla bouleversée. Emma avait disparu. Le monde, si bruyant la veille, se trouva pétrifié dans une stupeur hébétée. On cherchait des raisons, des responsables, des signes que l'on n'avait pas su lire. Mais tout était là, depuis le début. Dans les messes basses. Les regards en coin. L'indifférence drapée de neutralité.

Lucas comprit. Trop tard. Il se rendit compte de ce qu'il n'avait pas osé faire, de ce qu'il n'avait pas dit. Il avait vu, mais il n'avait tendu aucune main. Et cette omission-là, cette lâcheté passive, allaient le hanter longtemps.

Aux obsèques, les élèves, rassemblés dans une atmosphère si calme qu'on aurait pu entendre une pensée tomber, formaient une foule coupable. La mère d'Emma se leva, les yeux noyés d'un chagrin qu'aucune larme ne pouvait laver.

— Chaque sourire et chaque regard comptent. Chaque mot que vous prononcez peut peser plus lourd que vous ne l'imaginez. Si vous percevez la détresse chez un camarade, ne détournez pas les yeux. N'ayez pas peur d'offrir votre présence.

Lucas, le regard rivé au cercueil d'Emma, sentit quelque chose se briser en lui. Une promesse naquit dans cette brèche. Il se leva, le cœur serré, et s'approcha du micro. Sa

voix trembla, mais ses mots furent clairs :

— Je m’excuse... je n’ai pas réagi. Je n’ai rien fait. Mais à partir d’aujourd’hui, je refuse de me taire. Je ferai tout pour que plus personne ne se sente aussi seul qu’Emma l’a été.

Le message avait jailli. Évident. Incontournable. Nous avons tous le pouvoir de changer les choses. Et cela commence par un mot. Un mot qui console. Un mot qui relève. Un mot qui, prononcé à temps, est capable de sauver.

Grandir, vivre, aimer, rêver : tout commence peut-être par le courage de dire.

À la force des mots.

Les mots m'ont sauvée

SARAH RANJA FENOARIJAONA

LYCÉE LA CLAIREFONTAINE – FORT-DAUPHIN (MADAGASCAR)

Ces yeux... ceux-là mêmes qui m'ont menée dans cette cellule. Non, je ne devrais pas les accuser. C'est ce monde, plutôt, que je devrais condamner. Ce monde superficiel et narcissique où l'on ne jure que par les normes plastifiées de la beauté. Lorsque, en 2040, fut lancé le programme d'amélioration génétique à un prix titanesque, nous croyions naïvement toucher au sublime. En quête de perfection, nous avons égaré notre humanité. D'abord, les privilégiés qui pouvaient s'offrir ces modifications ont toisé les autres avec condescendance. Puis, le mépris a cédé la place à la violence, et bientôt au meurtre. Et l'État l'a entériné. Ils traquent désormais ceux qu'ils appellent, avec une ironie sinistre, les « moches ». Puis ils les pendent.

Ils m'ont enfermée dans cette cellule pour que j'y attende mon supplice. Mais j'y vois surtout un avant-goût de celui-ci. Les quatre murs, comme le plafond, sont couverts de miroirs. Ils pensent que c'est là un raffinement de cruauté, que nous confronter à notre reflet est une forme de torture. C'est grotesque. Cela fait dix-sept ans que je vis avec ce visage : pensent-ils vraiment que je ne me suis jamais regardée dans une glace ?

Je suis épuisée. Je n'ai pas dormi. Ils m'ont arrêtée alors que je retirais mes lentilles, vers 21h30. Il fallait bien que cela arrive. Je ne pouvais pas éternellement dissimuler la vérité : mes yeux sont bicolores. L'un bleu, l'autre vert. Des yeux vairons. Jusqu'ici, je me fondais dans la masse des modifiés : peau uniformément hâlée, cheveux bruns impeccablement disciplinés. Tout était conforme aux canons dominants. Tout, sauf ces yeux... qui m'ont offert un aller simple vers la mort. Et pourtant, je les aime, mes yeux. Je suis née ainsi. Et j'en suis fière. Alors, permets-moi de m'adresser à toi, Ava,

du fin fond de mon cachot. Toi qui, depuis dix-sept ans, as dû aussi te terroriser dans l'ombre pour ne pas déranger les regards. Moi, je te trouve belle. Et tant pis pour eux.

Ceux qui m'ont jetée ici ont depuis longtemps perdu le sens de ce que signifie être humain. Moi, je l'ai conservé. Contrairement à ceux que je prenais pour mes amis. C'est Cassie qui m'a dénoncée, cette nuit-là. Elle venait me rapporter mon téléphone. Jamais je n'oublierai la façon dont ses pupilles se sont brusquement contractées en croisant les miennes. Je l'ai suppliée de garder le silence. Elle a simplement secoué la tête. Puis Matt, son frère jumeau, est apparu. Et tout est allé trop vite.

Si je n'avais pas oublié ce téléphone... si j'avais été un peu plus parfaite... cela n'aurait été qu'une question de temps de toute façon.

La colère me submerge, à un point que je n'avais jamais atteint. Je contemple ma propre image : une jeune fille aux traits pleins, aux forces intactes, au cœur vaste, mais que le monde s'acharne à rejeter. Un être humain ne devrait mourir que pour ses fautes, non pour la morphologie que le hasard lui a concédée. Combien d'autres filles ont pleuré ici, dans ce théâtre d'apparences ? Combien ont tenté de rester debout dans ce sanctuaire cruel aux parois miroitantes ?

Dans un éclair de rage, mon poing frappe le miroir. Il éclate. On dit que cela entraîne sept ans de malheur. Je crois que j'ai épuisé mon quota dès la naissance. Et si je brisais les quatre autres ? Qu'est-ce qui pourrait m'arriver de pire ?

La porte s'ouvre. Une femme entre. Grande, mince, sans doute modifiée jusqu'au moindre cil. Elle laisse passer deux gardes. Ils m'encerclent, m'escortent vers le stade. Le lieu consacré aux exécutions publiques. Il y a foule. Une marée humaine. Trop nombreuse pour que ma mort passe inaperçue. Parmi les visages, je reconnais ceux que j'avais un jour appelés mes proches. Leurs regards m'évitent ou me percent. Je pourrais dire qu'ils me détestent. Mais je vois plus loin, au fond d'eux. Je devine autre chose : la peur. Le remords. La honte. Et malgré tout, je leur souris. D'un sourire de pardon. Celui qu'on adresse à quelqu'un après une faute irréparable. Un sourire qu'un enfant en pleurs attendrait de sa mère, après avoir cassé un objet précieux. D'ailleurs, ce vase que j'avais fait tomber... il était affreux. Je ne regrette pas mon geste. Et n'est-ce pas ce que

le monde fait de moi, à présent ? Me condamner pour ne pas convenir à leurs standards ? Comme on relègue ce qui dérange au fond d'un placard ?

Quand je vois la corde suspendue au poteau de bois, je sens le poids de la haine s'abattre sur mes épaules. Mes poignets enchaînés tremblent. La mort, finalement, n'a rien de lyrique. Roméo et Juliette avaient tort. J'ai pitié. Non pas de mon propre sort, mais du leur. Eux, les survivants. Ils devront vivre avec ça. Avec eux-mêmes. Un prêtre m'attend. Il est d'une beauté troublante, lui aussi façonné à l'image du nouveau monde. Mes jambes refusent d'avancer. Il est bien difficile de renoncer à la vie. L'instinct de survie, tenace, résiste à tout. On me dira peut-être courageuse... mais, en réalité, je ne cherche qu'à vivre.

Je monte lentement sur les planches fatiguées de l'estrade. Elles ont tout vu. Elles portent encore, dans leurs fibres, les larmes des condamnés, le sang des innocents, les mots d'adieu étouffés. Je lève les yeux une dernière fois vers le ciel. Là-haut, ce que je désire plus que tout : la liberté, la paix, l'harmonie. J'aperçois les oiseaux, tous différents, qui volent ensemble. La diversité n'est pas qu'une chimère : elle subsiste encore. Les gardes resserrent leur emprise. Le prêtre entame son office, davantage pour soulager sa conscience que pour me préparer à la mort. Le temps se dilate. Mon esprit, dans un ultime sursaut, m'offre l'illusion d'un répit. Et je me lève. Je m'arrache à leur emprise et je lance :

— Dieu vous pardonnera-t-il de m'avoir empêchée de prononcer mes derniers mots ?

Je m'avance. Vers la foule, vers les regards. Je puise dans toutes mes forces et je hurle :

— Écoutez-moi ! Ouvrez les yeux ! Nous nous prétendons civilisés, mais nous érigeons la beauté en loi et l'exclusion en justice... si la domination du plus fort et du plus séduisant est notre seule morale, alors sommes-nous vraiment différents des bêtes ? L'égalité n'est pas un slogan, c'est un droit ! Il est temps de briser cette mascarade. Regardez-vous ! Affrontez vos préjugés ! Construisez un monde où chacun

est digne, sans excuses, sans délais. C'est maintenant qu'il faut agir, maintenant qu'il faut se lever. Chacun d'entre nous a le pouvoir de faire entendre sa voix, de défendre les silences des autres. L'égalité n'est pas un luxe, elle est vitale. Ne laissez pas la peur décider pour vous. Battez-vous ! Pour la justice, pour la vérité, pour un monde où les différences ne sont plus des fautes. Un monde où l'humanité n'est pas un filtre ; Un monde où la lumière est partagée. Regardez-moi : je suis née ainsi. Je ne me cacherai plus pour satisfaire vos normes. C'est à vous de grandir, de comprendre que la beauté se loge dans la différence. C'est elle, notre vraie force, c'est elle, notre avenir. Ouvrez-vous !

Un silence s'installe. Dense comme du plomb.

Puis une fillette s'avance. Dix ans, tout au plus. Elle fend la foule, gravit l'estrade. Dans sa main : une dague. Je frémis. La haine aurait-elle déjà infecté l'enfance ? Mais non. Elle s'approche, me regarde. Son regard est doux. Apaisant. Elle tourne les yeux vers la corde. D'un geste net, elle la tranche. La foule s'agite. Je sens ma poitrine se libérer. La fillette brandit les restes du nœud. Elle crie :

— C'est terminé ! En rang, maintenant. Sortez !

Oui. C'était terminé. J'avais gagné mon combat. À la force des mots.

La Plume

GABRIELLE GEORIS —

ÉCOLE FRANÇAISE INTERNATIONALE DE ZAGREB (CROATIE)

La nuit était tombée depuis plusieurs heures et Ambre avançait à pas pressés dans l’immensité obscure. La jeune fille tentait, tant bien que mal, de retrouver son chemin. Il fallait qu’elle se hâte : ses parents ne tarderaient pas à s’inquiéter. Comment en était-elle arrivée là ? Elle se souvenait seulement d’avoir trouvé un banc dans un parc, pour s’y plonger dans un roman. Lire était sa passion, le souffle même de son existence. Absorbée par les pages, elle n’avait pas vu le temps filer. Lorsqu’elle releva enfin la tête, les réverbères projetaient déjà de longues ombres inquiétantes sur l’allée. Elle s’était levée mécaniquement, avait emprunté un sentier qu’elle croyait reconnaître... mais elle ne savait plus où elle allait. Après quelques minutes d’errance, elle aperçut enfin une ruelle familière, celle-là même qu’elle avait empruntée en venant. Soulagée, elle accéléra le pas, lorsqu’une voix surgit dans la nuit :

— Attends, Ambre ! Je ne te veux aucun mal, promis.

Elle se retourna brusquement. Un garçon se tenait là, vêtu d’un pull noir et dissimulé sous une capuche. Elle allait reprendre sa route sans répondre, mais il ajouta :

— Je t’en prie... écoute-moi ! Juste une minute...

Il abaissa sa capuche. Ambre découvrit un visage jeune, presque espiègle, avec des yeux pétillants d’intelligence. Il semblait avoir son âge. Un air de déjà-vu s’imposa à elle, sans qu’elle ne parvienne à en retrouver l’origine. Rien dans son regard n’évoquait la folie ou la cruauté, mais elle savait qu’il ne fallait jamais se fier aux apparences.

- Je dois rentrer chez moi, répondit-elle prudemment.
- Je ne veux pas t'importuner. Laisse-moi simplement t'expliquer.
- Que veux-tu ? On ne se connaît pas...
- Détrompe-toi. On est dans la même école. Je m'appelle Alex.

Ambre le dévisagea avec plus d'attention. Effectivement, elle l'avait déjà aperçu dans les couloirs, mais n'y avait jamais vraiment prêté attention. Il semblait plutôt discret, absorbé par ses manuels, entouré d'un petit cercle d'amis. Le genre de garçon qui ne cherche pas à se faire remarquer.

— Très bien... mais pourquoi veux-tu me parler ? On ne s'est presque jamais adressé la parole.

— Je fais partie d'une société secrète de journalistes. Nous révélons des vérités que personne n'ose formuler à voix haute. Nous imprimons nos articles et les diffusons anonymement dans tout le village. Aujourd'hui, nous recrutons de nouveaux membres. Je t'ai vue, souvent, dans ce parc ou dans la cour de l'école, absorbée par tes lectures. J'ai pensé que tu pourrais être des nôtres. Si tu le souhaites, bien sûr.

— Et moi, je suis la reine d'Angleterre, lança-t-elle avec un sourire sarcastique.

— Réfléchis-y. Tu as cette passion pour les mots, pour les livres. Et j'ai remarqué que tu écrivais aussi. C'est devenu rare. Les mots ont une force que la violence n'égale pas. Malheureusement, peu savent encore les manier. Je suis désolé de cette approche étrange, mais je dois rester discret. Certains veulent me faire taire. Il lui tendit un petit morceau de papier.

— C'est l'adresse où nous nous retrouvons habituellement. Si jamais tu veux venir... en tout cas, je suis heureux de t'avoir rencontrée, conclut-il avant de disparaître dans l'ombre.

La nuit fut longue, rythmée par l'incertitude. Après bien des hésitations, Ambre décida qu'elle voulait en savoir plus. Le samedi suivant, à l'heure indiquée, elle se rendit à l'adresse. Devant la porte, elle resta immobile. Et si c'était un piège ? Elle devait être prudente... comme toujours. Mais cette prudence lui avait déjà coûté trop

d'opportunités. Cette fois, elle allait oser. Elle frappa. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit.

— Salut ! Je suis content que tu sois venue, dit Alex avec un sourire.

— J'ai hésité longtemps après notre rencontre, mais me voilà ! Cela signifie sans doute que je suis très courageuse... ou très stupide. À toi de voir.

— Les deux, peut-être, répondit-il en riant. Viens ! Entre...

Il la conduisit à l'étage, dans une pièce aménagée en véritable salle de rédaction : petits bureaux, fauteuil, imprimante, papiers et crayons partout. Elle reconnut plusieurs élèves de son école : Lucas, timide et discret ; Solène, vive et bavarde ; Nico, le meilleur ami d'Alex ; et Myriam, rêveuse et passionnée d'art.

— Tout le monde... je vous présente notre nouvelle recrue ! Soyez gentils avec elle !

— Salut ! lancèrent en chœur les adolescents

Ils s'installèrent en cercle pour discuter.

— L'article de la semaine dernière a rencontré un franc succès. Bravo à tous ! s'exclama Alex. Il est temps de réfléchir à notre prochain sujet !

— Et si on parlait du changement climatique ? répondit Solène.

— Excellente idée ! approuva Lucas.

— Je m'occuperai des illustrations ! ajouta Myriam, enthousiaste.

Le groupe se mit au travail avec énergie. Ambre, galvanisée par leur engagement, proposa elle aussi des idées qui furent accueillies avec exaltation. Peu à peu, elle se lia d'amitié avec chacun d'eux, en particulier avec Alex, qui lui parut bien moins étrange qu'elle ne l'avait d'abord cru. En quelques jours, l'article fut achevé. Alors que l'équipe s'appêtait à célébrer cette réussite, Ambre lança soudain :

— Vous n'avez pas de devise ? Ce serait bien, non ? Cela nous souderait davantage.

- Quelle idée géniale ! s'écria Solène. Laquelle proposes-tu ?
- Et si on disait : *À la force des mots* ?
- J'adore ! Et vous ? demanda Nico.
- Je suis complètement pour ! approuva Alex.

L'article fut publié. Il rencontra un vif succès, mais ce triomphe inquiétait Ambre. La notoriété pouvait se retourner contre eux. Elle crut même apercevoir une silhouette les observer par la fenêtre... mais se força à croire à une illusion. Un matin de printemps, Alex l'invita à se promener dans un parc. Il affirmait que c'était un lieu propice à l'inspiration. Ambre accepta avec joie. Le parc semblait renaître après le long sommeil hivernal. Les oiseaux chantaient, la brise embaumait l'air, les arbres déployaient leurs feuillages, majestueux. Les papillons virevoltaient entre les fleurs. Tout était lumière, harmonie, promesse.

- C'est splendide ! s'exclama Ambre, les yeux brillants.
- Je savais que cela te plairait. Viens, installons-nous à l'ombre de ce chêne !

Ils restèrent là, longtemps, silencieux. Les cheveux dorés d'Ambre tombaient sur son visage délicat. Alex l'observait : ses yeux semblaient changer de couleur à chaque rayon de lumière.

— Cet arbre semble immortel, dit-elle en caressant l'écorce. Il est si ancien... et pourtant toujours là.

— Il a vu tant de vies défiler ! Un jour, il disparaîtra, peut-être. Mais nous aurons tenté de le préserver.

La soirée fut douce, légère. Ambre ne s'était jamais sentie aussi libre. Les instants partagés, les éclats de rire et les regards échangés avec Alex devenaient pour Ambre des sources de joie pure. Et lui, en sa présence, redécouvrait l'éclat discret des bonheurs simples.

Le temps passa. Le journal poursuivit son œuvre. Alex et Ambre se rapprochaient de jour en jour... jusqu'à ce qu'un matin, Alex disparût. Ambre chercha partout.

L'école, les rues, leurs amis. Personne ne savait rien. Inquiète, elle se rendit chez lui. La maison était vide. Plus de meubles, plus d'affaires. Le silence absolu. Puis, dans un coin, une enveloppe. Son prénom, inscrit d'une main qu'elle reconnut aussitôt. Elle ouvrit la lettre, le cœur battant.

Chère Ambre,

Avant que tu ne remues ciel et terre à ma recherche, je veux t'expliquer. On m'a retrouvé. Je crois que quelqu'un a découvert mon adresse. Ce que nous écrivons dérange. Certains, aux intentions douteuses, veulent nous faire taire. J'ai dû fuir. Ne sois ni triste ni effrayée. Continuez sans moi. Défendez ce en quoi nous croyons. Je te retrouverai, je te le promets. N'écoute jamais ceux qui veulent t'imposer le silence.

À bientôt,

Alex

Ambre replia la lettre, les yeux noyés de larmes. Son cœur se serra. Il lui manquait déjà. Mais elle se fit à elle-même la promesse qu'elle consacrerait sa vie à ce qu'ils avaient commencé ensemble. *À la force des mots.*

D'une vie à une autre

YNSSIA LONE RAZAFINDRALAMBO

ÉCOLE BIRD – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

La Chine, théâtre principal de la guerre sino-japonaise de 1937 à 1945. L'invasion débuta par des attaques massives sur les zones côtières, puis frappa les centres névralgiques du territoire, notamment Shanghai et Nankin, promues au rang de symboles d'une violence sans nom. À Nankin vivait la famille Li, marchands respectés, aux jours paisibles encore rythmés par le cliquetis du thé et les rires des enfants. Le père, homme de principes, aimait la vie et respectait la mort comme une sœur proche. La mère, dévouée, douce et résolue, incarnait la tendresse. Autour eux, leurs jumeaux, Wei et Mina, faisaient la joie du foyer. Pour freiner l'avancée de l'armée impériale, le gouvernement mit en œuvre une politique de la terre brûlée. Les infrastructures furent réduites en cendres ; les civils, forcés à l'exode.

Ce matin-là, ils prirent une décision. Le père, ancré à sa maison comme une racine à la terre, refusa de partir. Il avait grandi entre ces murs, y avait vu naître ses enfants, y avait dit adieu à ses parents. Il tendit à son épouse un sac garni de riz, de tofu et de viande séchée. Il embrassa longuement les siens, leur murmura un adieu que seul le vent entendit et les regarda s'éloigner, absorbés par la foule des fuyards. Wei se retourna une dernière fois. Il vit les lèvres de son père bouger. Mais aucun mot ne lui parvint. Seulement le silence.

Dans la maison désormais vide, le père Li restait seul, assis dans la pénombre du souvenir. Il entendait les échos des pas d'enfants, les rires, les repas partagés... des moments suspendus. Puis les soldats entrèrent. Ils fouillèrent, pillèrent et le laissèrent pour mort, baignant dans son propre sang. Pendant ce temps, la mère Li avançait, main dans la main avec ses enfants, sur des routes balayées par la poussière. Chaque pas les

éloignait d'un monde perdu, les rapprochait d'un avenir incertain. Des villages déserts, des champs calcinés, des visages aussi hagards que les leurs. Chaque nuit, le ciel étoilé devenait leur seule couverture, et chaque matin, une nouvelle épreuve.

La faim mordait leurs ventres, la fatigue faisait trembler leurs jambes. Pourtant, au terme de longues semaines, ils atteignirent le village de Shuanghe, tapi au creux des montagnes, encore préservé des flammes. Là, quelques âmes charitables leur ouvrirent leurs modestes foyers. La mère travailla aux champs, Mina trouva dans la nature un apaisement précaire et Wei, adroit de ses mains, se joignit aux hommes pour réparer les outils. Un soir, autour de la seule radio du village, la voix métallique d'un journaliste annonça :

15 septembre 1937. Les troupes japonaises progressent vers le sud. Shanghai et Nankin sont sous menace directe. La population est invitée à évacuer.

L'instant qui suivit résonna plus fort que les bombes.

Deux jours plus tard, Mina et Wei fêtèrent leur douzième anniversaire sans leur père. La joie avait déserté. Wei, inquiet de ne pas trouver sa sœur, interrogea les villageois. C'est Lian, une camarade récemment rencontrée, qui lui indiqua le chemin d'un petit bosquet. Là, au bord d'une rivière, les jumeaux restèrent longtemps assis, à écouter le murmure de l'eau. Quand ils revinrent au village, le ciel s'était mué en une mer incandescente. Des colonnes de flammes, des cris, la panique. Mina courut la première. Wei, tétanisé, mit un moment à la suivre. Dans les cendres, la jeune fille découvrit le corps inerte de son amie, couverte de terre, de suie et de sang. Elle l'enlaça une dernière fois, puis s'endormit contre elle, pour ne plus jamais se réveiller. Wei resta immobile, le regard perdu, jusqu'à ce que les hurlements s'effacent, engloutis par l'air lourd. La brume, pudique, enveloppa les ruines. Les corps jonchaient le sol, calcinés, méconnaissables. Nulle trace de leur mère. Les jumeaux ne retrouvèrent qu'un fantôme. Wei, hébété, guida sa sœur loin des cendres.

Des jours durant, ils marchèrent. Chaque pas menait à davantage de douleur. Aux portes d'une grande ville, ils s'effondrèrent, épuisés. Mais le répit fut de courte durée.

Le lendemain, la ville s'embrasa d'une violence nouvelle : cris, coups, razzias. Les soldats frappaient, séparaient. Wei hurla le nom de sa sœur, mais la foule l'engloutit. Une main le saisit et l'arracha à la cohue. Cette main, c'était la mienne.

Je m'appelle Zhang Weihao et je suis l'héritier d'une illustre lignée. Ce jour-là, j'ai ramené chez moi celui qu'on désignait comme mon serviteur, mais qui, dans mon cœur, était déjà mon frère. Lorsqu'il m'a confié son histoire, j'ai entendu dans son récit les échos d'un monde brisé, non par le fracas des armes, mais par tout ce qui n'avait pas été dit.

C'est ce jour-là que j'ai compris : on ne survit qu'en parlant.

À la force des mots.

Je ne suis plus seule

FITIAVANA FENO FITAHIANA (DITE FITIA) RANAIVOSOA
LYCÉE PETER PAN – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

J'étais dans ma chambre, blottie contre une photo de mon père, lorsque la voix familière – et pressée – de mon beau-père retentit :

— Ariana, dépêche-toi ! L'avion va partir sans nous !

Nous nous apprêtions à quitter la France. Définitivement. Direction le Canada, pour les besoins de sa carrière. J'étais prête à faire mes adieux à tout ce que j'avais connu.

J'ai treize ans. On dit souvent que mes cheveux roux et bouclés, associés à ma taille déjà imposante d'un mètre soixante-cinq, font de moi une adolescente singulière. Mais moi, je n'en suis pas convaincue. Mes parents se sont séparés il y a deux ans. Depuis, ma mère s'est remariée. J'ai deux grands frères : Simon, vingt-trois ans, qui passe le plus clair de son temps chez notre père, et George, dix-neuf ans, étudiant à l'université de New York. Et depuis peu, une demi-sœur d'un an, Julie, a bouleversé notre quotidien. Un équilibre nouveau, fragile, dans lequel je cherche encore ma place.

Dans mon ancienne école, j'étais la cible. Les moqueries sur mes cheveux, les surnoms blessants – « carotte », entre autres – m'avaient lentement rongée. Un jour, alors que je lisais seule dans un coin de la cour, des filles s'approchèrent :

— Alors, la rouquine, tu comptes vraiment garder cette horreur ? lança l'une d'elles, un rictus cruel aux lèvres.

Je ne répondis pas. Mes doigts se crispèrent sur mon livre, mais mon silence ne fit qu'attiser leur mépris.

— Elle rougit ! Comme si c'était possible d'être plus orange que ça ! s'exclama une autre.

Leurs éclats de rire me transpercèrent. J'avais fui, les yeux brouillés de larmes. Ce genre de scène se répétait presque chaque semaine, sous des formes à peine différentes. En arrivant au Canada, j'espérais un nouveau départ. Mais la peur d'être à nouveau blessée m'enferma dans une solitude volontaire. Je passais mes journées le casque sur les oreilles, évitant les regards. Un jour, pendant la pause, une fille s'approcha de moi. Elle arborait une queue-de-cheval et un sourire timide.

— Salut... Tu veux être mon amie ?

Je la fixai, déconcertée. C'était la première fois qu'on s'adressait à moi avec bienveillance.

— Oui... bien sûr, balbutiai-je, émue.

— Je m'appelle Lara. Et toi ?

— Ariana.

Au début, Lara fut gentille. Mais, avec le temps, son attitude changea. Elle devint distante, moqueuse. Un jour, alors que je sortais un livre pendant la récréation, elle me lança :

— Pourquoi t'as jamais d'amis ? C'est quoi ton problème ?

Je relevai la tête, incertaine.

— Je... je préfère être seule, marmonnai-je.

Un éclat de rire s'échappa d'elle, accompagné d'un rictus cruel.

— Pas étonnant. T'es trop bizarre. Sérieusement, tu devrais te teindre les cheveux, t'as l'air d'une carotte !

Je la regardai s'éloigner. Et, comme souvent, mes larmes coulèrent sans un mot. Je me réfugiai dans ce que je savais faire : m'effacer, écrire, confier à mon journal ce que je n'osais dire à personne. Un après-midi, alors que je sortais du club de lecture, une voix me retint :

— Hé, Ariana, attends !

Je me retournai. C'était un garçon aux cheveux ébouriffés, habillé en tenue de sport, un carnet de dessin à la main. Je connaissais son prénom – Nathan –, mais il ne m'avait jamais adressé la parole auparavant.

— Salut... ça ne te dérange pas si je te montre un truc ?

Je haussai les épaules, intriguée. Il ouvrit son carnet. Et mon souffle se suspendit. C'était moi, dessinée avec une finesse bouleversante. Mes cheveux semblaient danser sur le papier. Mes yeux, doux et brillants, ne m'avaient jamais paru aussi vrais.

— Je... je t'ai dessinée, murmura-t-il, visiblement gêné. Tu es différente, et ça m'a inspiré.

Je restai sans voix. Jamais on ne m'avait regardée ainsi.

— C'est... magnifique, dis-je enfin, la gorge nouée.

Son sourire s'élargit, comme sous l'effet du soulagement.

— Tu crois ? Je voulais pas te mettre mal à l'aise. Je voulais juste que tu saches... que je te trouve spéciale. Pas bizarre. Spéciale.

Mon cœur battait fort. Ces mots, je ne les avais jamais entendus. Et soudain, tout changea.

— Merci... tu es vraiment doué...

— Si tu veux, je peux te montrer d'autres dessins. Ou t'apprendre.

C'est ainsi que tout a commencé. Nathan et moi sommes devenus amis. Son univers s'est peu à peu révélé à moi, tout comme le mien s'est laissé apprivoiser. Il me montrait ses croquis, je lui parlais des histoires que j'aimais. Peu à peu, j'ai quitté ma solitude. À ses côtés, je n'avais plus besoin de me dissimuler. Sa présence m'a appris la confiance. Et cette confiance m'a permis d'aller vers les autres. Aujourd'hui, je ne suis plus seule. J'ai des amis. Des amis sincères.

Quant à Lara, elle fut renvoyée du collège. On ne sut jamais pourquoi. Et à vrai dire, cela m'importait peu.

Aujourd'hui, je suis différente. Plus forte. Ma vie n'est pas parfaite, mais elle est belle. Et si j'ai réussi à renaître, ce n'est pas uniquement grâce aux amis que j'ai rencontrés. C'est aussi grâce à la force des mots.

Camille et la nouvelle bibliothèque

AYA ZEROUAL

LYCÉE FRANÇAIS INTERNATIONAL DE L'AFLEC – DUBAÏ (ÉMIRATS ARABES UNIS)

Vous savez pourquoi j'aime lire ? Tout simplement car en lisant, on voyage à travers notre imagination, on laisse toute la réalité derrière nous et on s'envole vers nos rêves et nos envies. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde, certaines personnes n'ont jamais ouvert un livre de leur vie, même moi au début, je n'aimais pas lire. Pour mieux comprendre, je vais vous raconter l'histoire d'une jeune fille qui aime beaucoup lire et qui va traverser une épreuve difficile dans sa vie.

C'est l'histoire de Camille, une jeune fille de treize ans, aux beaux cheveux dorés et aux yeux d'un vert émeraude éclatant, qui vivait à Aix-en-Provence. Dans son quartier se trouvait une grande et belle bibliothèque, remplie de livres qui venaient du monde entier, des plus grands au plus petits et des plus rares aux plus courants. C'était fascinant ! Camille s'y rendait chaque mercredi, jusqu'à ce qu'un jour, elle découvrit un panneau affichant « En construction ». Les larmes coulèrent sur ses joues tandis que ses souvenirs défilaient, un par un, dans sa tête. « Pourquoi cette bibliothèque, et pas une autre ? », se disait-elle sans cesse. Ce fut un choc pour elle, pendant quelques jours elle fit des cauchemars, elle pleura sans relâche, elle perdit l'appétit... mais avec le temps, elle décida d'agir. Elle écrivit une lettre au maire, déterminée à le convaincre de ne pas détruire son précieux endroit de réconfort.

Cher Monsieur le Maire,

Je vous écris car vous avez décidé de détruire la grande bibliothèque de mon quartier. Or, vous savez certainement que ce n'est pas juste un lieu où trouver des livres : c'est aussi un endroit rempli de rêves et d'émotions. Si vous détruisez cette

bibliothèque, vous allez détruire une partie de moi-même, mais pas seulement, vous allez aussi détruire une partie de la ville tout entière. Cet endroit est très important pour moi, je m'y rendais tous les mercredis, depuis mes trois ans, avec mes parents et mes amis. Tout le monde a besoin de ce magnifique espace où se côtoient les histoires et les aventures. Même si d'autres bibliothèques sont accessibles dans cette ville, seule celle-là renferme mes souvenirs les plus précieux. Nous devons protéger l'avenir des enfants, non pas en bétonnant les espaces en plein air ni en construisant de grands immeubles, mais plutôt en ajoutant des parcs et des endroits de loisirs. C'est ainsi que nous préserverons l'avenir de la jeunesse de ce monde. Ma grand-mère, qui est décédée l'an dernier, m'a un jour posé la question suivante : « Quel est le roi que nous devons protéger ? » J'ai mis du temps à comprendre, mais j'ai fini par trouver la réponse à sa question : le roi à protéger, c'est l'avenir. C'est pour cela que j'insiste pour que vous ne détruisiez pas cette magnifique bibliothèque.

Cordialement,

Camille Desmares, Av. Paul Cézanne.

Un peu plus tard dans la soirée, en regardant les informations à la télévision, elle apprit tristement que la bibliothèque venait d'être démolie. Il ne restait que des débris. Il était prévu de construire des immeubles pour des entreprises à la place. Camille pensa que tout était perdu, et lorsque sa mère lui demanda ce qui n'allait pas, elle répondit en larmes :

— Tout est perdu ! La bibliothèque a été détruite.

— Pas si vite, répliqua sa mère.

— Si, il n'y a plus rien à faire, c'est fini, la bibliothèque est partie en miettes, sanglota-t-elle.

— Ah, tu crois ? Moi je ne suis pas d'accord avec toi, certes elle a été détruite, mais tous les souvenirs qu'elle renfermait ne se sont pas brisés. Essaie de te ressaisir, lui expliqua sa mère.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle arrosait les fleurs devant chez elle, deux hommes s'approchèrent et lui demandèrent :

— Bonjour, êtes-vous Camille Desmares ?

— Oui, c'est moi. Que puis-je faire pour vous ? répondit-elle, surprise.

— Le Maire a reçu votre lettre et vous invite à prendre le thé avec lui, à la mairie mercredi prochain, déclarèrent les deux hommes en lui donnant un carton d'invitation.

Camille saisit l'enveloppe. Le carton était fait d'un papier de couleur marron café. Elle était fermée avec de la cire rouge, tamponnée avec la lettre L. Sur l'enveloppe était marqué avec une très belle écriture en italique : pour Camille Desmares.

— J'en serais ravie, j'accepte bien sûr, dit-elle, le sourire aux lèvres.

— Bien, au revoir et bonne fin de journée, répondirent-ils en s'éloignant.

— Merci, à vous aussi ! ajouta-t-elle, en faisant un signe de la main.

Camille ne pouvait pas croire que le maire avait lu sa lettre. Elle était très heureuse à l'idée de le rencontrer.

Le jour venu, elle était tellement excitée, qu'en prenant le petit-déjeuner, elle renversa le lait par terre, elle mit même son t-shirt à l'envers, il fallut que sa mère le remarquât pour qu'elle le mît à l'endroit. C'était une vraie catastrophe ! Quand elle arriva à l'entrée de la mairie, elle fut émerveillée par la beauté de l'immense fontaine qui était placée devant. La place de la mairie était garnie de magnifiques arbustes et de belles fleurs provençales. Les murs du bâtiment étaient recouverts de rosiers de toutes les couleurs. C'était à couper le souffle ! Camille, un peu stressée, entra. Soudain, un homme imposant demanda d'une voix rauque :

— Bonjour, je suis Henry, le secrétaire de monsieur le Maire. Et vous, vous êtes ?

— Bonjour, je suis Camille Desmares. J'ai reçu une invitation du Maire, répliqua-t-elle au vieil homme.

— Bien, je vais prévenir Monsieur le Maire de votre présence. Pour patienter, veuillez vous asseoir dans la salle d'attente qui se trouve au bout du couloir, à gauche,

expliqua-t-il.

La fillette se dirigea donc vers la salle d'attente et patienta. La mairie était très grande, elle avait été construite il y a déjà plusieurs années, tout y était bien rangé, même les meubles étaient disposés symétriquement. Le mélange de couleurs la rendait plus chaleureuse et la couleur des petits poissons dans l'aquarium contrastait avec le rouge brique des murs. C'était juste fabuleux ! Peu de temps après, le Maire entra dans la pièce, il était grand de taille, vêtu d'un costume vert kaki, ses cheveux bruns étaient bien coiffés et sa cravate bien ajustée.

— Bonjour, je me présente, je m'appelle Laurent Leblanc et comme vous le savez déjà, je suis le Maire de cette ville, dit-il.

— Enchantée de vous rencontrer ! répondit-elle.

Le maire s'assit en face de Camille et demanda à son secrétaire du thé.

— Je vous ai fait venir ici pour vous parler de la lettre que vous m'avez envoyée, elle m'a profondément touché, et la façon dont vous l'avez présentée m'a beaucoup fait réfléchir. C'est pour cette raison que j'ai pris la décision de construire une nouvelle bibliothèque, encore plus grande que la précédente.

Camille, émue par ses paroles, pleura de joie. Elle était très heureuse d'apprendre la nouvelle. Quand elle se calma, le Maire lui proposa de participer au projet de construction. Elle accepta, bien évidemment. Il lui proposa de faire un plan de « la nouvelle bibliothèque ». Ils discutèrent un bon moment sur le sujet, jusqu'à ce que le soleil soit couché.

— Merci encore pour cette invitation ! Bonne soirée.

— C'est à moi de vous remercier, vous m'avez fait réfléchir sur beaucoup de points importants et vous m'avez surtout ouvert le cœur. Je vous en suis sincèrement reconnaissant. Je vous souhaite une très bonne soirée !

Henry donna à Camille son sac et son gilet, puis la raccompagna jusqu'à l'entrée de la mairie. Après s'être quittés, sur le chemin du retour, Camille imagina la nouvelle bibliothèque. Elle pensa qu'elle pouvait représenter ce que les gens désiraient le plus, un endroit qui les pousserait à lire, un mélange de rêves et d'aventures. Elle pourrait être recouverte de verdure et posséder des panneaux solaires. Perdue dans ses pensées, Camille oublia complètement ce qui se passait autour d'elle, elle ne remarqua même pas qu'elle était arrivée chez elle. En rentrant à la maison, elle monta dans sa chambre, sortit un petit carnet de son sac et commença à faire un plan de la nouvelle bibliothèque.

Plusieurs mois passèrent et la bibliothèque fut enfin finie. Elle était très belle avec toutes ses couleurs, recouverte de plantes et de végétation, elle était fabuleuse ! Le Maire avait insisté pour que Camille soit là le jour de son inauguration. Un peu avant celle-ci, Camille sortit de sa penderie une magnifique robe, d'un rouge cerise éblouissant. Elle se prépara soigneusement et coiffa ses beaux cheveux dorés.

— Bonjour mes chers concitoyens ! Nous avons aujourd'hui l'honneur d'ouvrir les portes de notre jolie bibliothèque. Mais avant cela, Camille, une jeune fille de treize ans, va nous faire un discours.

Camille se tenait devant le grand ruban cramoisi, tenant des ciseaux géants en métal doré dans ses petites mains. Elle tremblait légèrement. Le Maire l'invita à parler devant le micro, en lui faisant un sourire, comme pour lui dire bonne chance.

— Bonjour à toutes et à tous, je m'appelle Camille Desmares. J'aime lire depuis que j'ai six ans. Quand on lit, on acquiert de nouvelles connaissances, on ne sait jamais ce qui se cache au cœur du livre. Lire nous permet de nous évader du monde réel et de voyager à travers les mots et notre imagination. C'est une porte qui s'ouvre à nous, elle nous montre le chemin pour s'ouvrir au monde et voyager vers de nouveaux horizons. Lire c'est un plaisir, ce n'est pas un exercice de maths ou de français, c'est un trou pour nous échapper de la réalité. Le bâtiment qui se tient derrière moi n'est pas seulement une bibliothèque, mais aussi notre avenir à tous et particulièrement celui des enfants. Nous devons préserver cet avenir, nous devons créer un monde meilleur, pas en polluant la planète, mais en la rendant plus verte et plus lumineuse. Cette fabuleuse

bibliothèque a pu être construite grâce aux mots pleins d'espoir de ma mère et au précieux soutien du Maire, qui a été ému lorsqu'il a lu la lettre que je lui avais envoyée. Elle a vu le jour, simplement, à la force des mots.

Les Disparues de Greencharm

SHANAÉ PAYET

LYCÉE FRANÇAIS DE TAMATAVE (MADAGASCAR)

Ma meilleure amie Corie et moi avons toujours été inséparables. Depuis l'enfance, elle était devenue pour moi une sœur de cœur. Le lien qui nous unissait était indéfectible, tissé dans la lumière des jours partagés. Nous nous soutenions dans toutes les épreuves, nous nous confiions sans détour. Après le lycée, elle avait dû quitter notre ville natale pour s'installer à Greencharm, chez sa tante, et l'aider dans son restaurant. De mon côté, j'étais restée pour poursuivre mes études supérieures.

Greencharm... une petite ville nichée sur la côte Ouest des États-Unis, tranquille et paisible, où les visages étaient tous familiers. Là-bas, la criminalité semblait absente, tenue à distance par la bienveillance naturelle de ses habitants. Quelques années plus tard, mon travail m'y mena à mon tour. J'étais ravie : je pouvais revoir Corie, chaque jour. Depuis mon installation, j'avais pris l'habitude de passer au restaurant, simplement pour tenir compagnie à sa famille. Mais Corie n'y était plus. Elle ne venait plus. Au fil des jours, son absence creusait un vide de plus en plus lourd, pour moi comme pour ses proches. Et elle n'était pas la seule. Greencharm connaissait une inquiétante série de disparitions : des femmes, jeunes pour la plupart, qui s'évanouissaient sans laisser de trace. Les affiches se multipliaient, mais les efforts de la police restaient vains.

Il y avait aussi cet Edwin. Son petit ami. Elle ne m'en avait jamais parlé. Je l'appris après coup, et cela m'étonna, tant nous nous disions tout. Peut-être l'aimait-elle d'une manière particulière. Mais quelque chose ne collait pas. Il ne semblait ni inquiet ni affecté. Pourtant, la femme qu'il aimait avait disparu. Je me souvenais parfaitement de ses mots :

— Elle veut rester seule dans un endroit inconnu de tous, j'en suis sûr. Ces autres femmes, on s'en fiche !

Je n'en crus pas mes oreilles. Disparaître ainsi, volontairement ? C'était absurde. Et cette indifférence à propos des autres femmes... glaçante. Un matin, déterminée à en avoir le cœur net, je décidai de le confronter. Il hésita à m'inviter chez lui. J'insistai. Il finit par accepter. Lors de notre entrevue, il déclara être touché par la disparition de Corie, tout en précisant qu'il trouvait inutile d'en parler.

— Je ne me sens pas triste car je sais qu'elle va bien et qu'elle reviendra.

Sa voix était sèche. Son regard, fuyant. Ses poings tremblaient. Sa mâchoire se contractait. Il mentait. Et soudain, sans prévenir, il tenta de me frapper. Par réflexe, je reculai et évitai son geste. Je me mis à courir. La porte d'entrée était verrouillée. J'étais piégée. Il s'avavançait, lentement, les yeux fixés sur moi. J'aperçus la cour. Elle était vaste, mais close. Il me poursuivait. À mes pieds, une grande fourche. Je m'en saisis et, dans un élan désespéré, la plantai dans sa cuisse. Il hurla. Un cri brut, inhumain. Je profitai de sa douleur pour fuir vers une cabane dissimulée sous la végétation. À peine entrée, un frisson me parcourut. Une faible lumière révélait des centaines de photos. Des visages de femmes. Certaines me semblaient familières. Elles avaient travaillé ou étudié ici... avant de disparaître.

Puis je la vis. Corie.

Elle était là. Attachée. Sans vie. Son beau visage encore marqué par la terreur. Elle portait un débardeur qui laissait apparaître un tatouage en forme de soleil. C'était le nôtre. Celui que nous nous étions fait tatouer à dix-sept ans, sur la partie gauche du thorax, pour sceller notre amitié. Les larmes, la colère, la nausée m'envahirent. Il fallait fuir. Il fallait la sauver. Derrière moi, la porte vibrait. Edwin frappait avec rage. Je réussis à m'échapper par une petite fenêtre et courus vers la maison. Il me pourchassait, boitant, mais rapide malgré sa blessure. Je bloquai la porte avec un chandelier et me précipitai dans une pièce. Un bureau. Des papiers éparpillés. Des photos. Des croquis.

Des récits. Des descriptions de tortures. Tout était planifié, froidement, méthodiquement. Puis, un journal. Il y exposait ses pensées les plus noires : enlèvements, violences... cannibalisme. Ce mot me transperça. Mais je ne pouvais pas repartir les mains vides. Il fallait révéler l'horreur. Je rassemblai tout ce que je pus : documents, photos, ordinateur. Et je rassemblai aussi mon courage. Je traversai la maison. Une pensée me traversa : j'avais une épingle dans les cheveux. Chancelante, je la glissai dans la serrure. Les secondes s'écoulaient comme des minutes. Puis la porte s'ouvrit. Je courus jusqu'au commissariat. La police intervint aussitôt.

Chez Edwin, ils découvrirent l'impensable : des morceaux de chair humaine dans les congélateurs, du sang sur les murs, et son corps, gisant dans la cour. Greencharm fut plongée dans un silence lourd. Un silence chargé de deuil.

En quittant le cimetière, mon regard se posa sur un journal abandonné. En première page, les visages des disparues rayonnaient, formant une mosaïque fragile autour d'un titre :

Les Disparues de Greencharm

Je repensai à elles. À nos souvenirs. À Edwin. À ce que j'avais vu, senti, fui. Je revoyais ma respiration saccadée, mes jambes tremblotantes, mes halètements. Tout en moi portait encore l'empreinte de l'horreur. Mes larmes coulaient sans fin. Et soudain, la vérité m'apparut : perdre une amie comme Corie, c'était être giflée par la vie. La vérité avait éclaté. Mais Corie me manquait. Je voulais la serrer dans mes bras, lui rappeler nos souvenirs, lui dire qu'elle n'avait jamais été seule. Je refusais de céder au deuil.

Finalement, ces femmes reposaient en paix. Leur histoire ne serait jamais effacée. Elle serait transmise, murmurée, portée, retenue ; Tatouée. À la force des mots.

Le Reflet de la Vérité

ASHLEY ANDRIANARISOA

COLLÈGES DE FRANCE ET DU MONDE – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

Dans une petite ville peu habitée vivaient Elena et sa fille Amara. Toutes deux, d'une grande culture et passionnées de littérature, partageaient une complicité tissée dans les marges des livres. Depuis quelques années déjà, elles habitaient seules dans une vieille maison héritée de la grand-mère, disparue cinq ans plus tôt. Leur seul compagnon était un petit chien fidèle et espiègle, prénommé Achille. La maison, posée en bordure de la ville, dégageait un charme ancien. Ses murs de pierre, envahis de lierre, semblaient murmurer les histoires du passé. Les volets en bois, usés mais solides, encadraient des fenêtres au vitrage un peu flou, comme si la maison elle-même rêvait encore. Ce n'était pas une demeure luxueuse, mais elle avait une âme, une chaleur indéfinissable. La bibliothèque en constituait le cœur. Pour Amara, c'était un refuge sacré. Là, elle oubliait ses tracas, s'enfonçait dans des mondes imaginaires et laissait ses pensées dériver sur l'encre des pages. Chaque livre avait une histoire, non seulement dans ce qu'il racontait, mais dans la façon dont il était entré dans la maison. La grand-mère d'Amara, tout comme ses propres parents avant elle, avait été une lectrice fervente. Chaque ouvrage portait une annotation, une dédicace, une trace de leur passage. Lire ces mots manuscrits, c'était converser avec les voix du passé. C'était appartenir à une lignée de rêveuses.

Elena, elle, travaillait comme archiviste dans le musée local. Ses journées étaient faites de classements minutieux et de manuscrits poussiéreux, de cartes anciennes et de légendes oubliées. Chaque soir, elle rentrait retrouver sa fille autour d'un repas simple et d'un moment convivial. Mais malgré sa douceur, Elena avait tendance à minimiser les problèmes d'Amara. Non par indifférence, mais par maladresse, croyant sans doute que banaliser les douleurs les rendait moins lourdes. Elle-même portait un fardeau

silencieux, des soucis qu'elle taisait pour ne pas inquiéter sa fille. Cette retenue creusait parfois un fossé entre elles, un manque de mots, un décalage de compréhension.

Un matin, tandis que le soleil réchauffait les carreaux de la cuisine, Amara, la voix vacillante, osa parler.

— Maman, je ne veux plus aller au lycée à cause du harcèlement que je subis.

Elena, le regard baissé vers sa tasse, répondit d'un ton apaisant mais détaché :

— Mais voyons, Amara, ce ne sont que des taquineries...

Le mot fit l'effet d'un couperet. Amara se figea, puis se leva brutalement et courut s'enfermer dans sa chambre, le cœur fendu. Elle se jeta sur son lit, les larmes dévalant ses joues sans répit. Autour d'elle, les murs couverts d'affiches littéraires, les guirlandes lumineuses, les souvenirs accrochés en désordre semblaient se taire avec elle. Sa chambre était son refuge, sa forteresse. Quand ses émotions débordaient, Amara écrivait. Des poèmes, des fragments de chansons, des pensées muettes qu'elle murmurait parfois à Achille ou à ses amis les plus proches. Elle les rangeait dans un petit coffre en bois, comme on enferme des secrets. Ce jour-là, elle se sentit plus seule que jamais. Elle se rappelait avoir tenté, à maintes reprises, de confier son mal-être à sa mère. Mais cette fois, c'en était trop. Elle renonça. Elle cessa de parler.

Le temps passa. Amara resta cloîtrée. Le soir venu, Elena l'appela pour dîner, mais ne reçut que le silence pour réponse. Inquiète, elle prépara un plateau et monta jusqu'à la chambre de sa fille. Elle frappa doucement. Pas un mot. Alors elle écrivit, sur une feuille arrachée à un cahier :

Ma chère Amara,

Je suis désolée. Je n'ai pas mesuré la portée de mes paroles. Je ne voulais pas te blesser. Pardonne-moi. Je promets d'être plus à ton écoute. Tu peux me faire

confiance. J'ai laissé ton repas devant ta porte. J'espère que tu accepteras mes excuses.

Je t'aime.

Maman.

Elle glissa la lettre sous la porte, puis redescendit, le cœur serré. Dans la cuisine, elle repensa à sa propre mère, à la tendresse avec laquelle elle avait su l'écouter dans ses moments de doute. Un souvenir doux-amer. Elle se promit de devenir, elle aussi, une mère capable d'entendre sans juger. Peu après, Amara ouvrit la porte, prit son plateau et retourna s'asseoir seule, le regard vide. La musique en fond l'aida à s'endormir, les paupières lourdes de fatigue et de chagrin. Le silence dura plusieurs jours. Amara fuyait sa mère. Elle ne la croisait plus, refusait de lui adresser la parole. Elena, respectant cette distance, se faisait discrète, espérant que le temps réparerait ce que les mots avaient brisé. Mais l'atmosphère dans la maison restait froide, suspendue.

Un matin, après avoir pris son café, Elena consulta le courrier. Parmi les enveloppes, l'une attira son regard. Elle l'ouvrit : son supérieur l'envoyait à New York pour deux semaines. Le départ était prévu pour 13 heures. L'excitation la submergea. Elle poussa un cri de joie, puis courut préparer sa valise. Depuis sa chambre, Amara entendit le tumulte. Elle fronça les sourcils, mais resta muette. Elle tourna simplement une page de son roman. Avant de partir, Elena laissa un mot sur la table, avec le déjeuner soigneusement emballé :

— Ma fille, je compte sur toi pour être sage durant ces deux semaines. Et je te souhaite un joyeux anniversaire en avance. C'est ce samedi, je n'oublie pas. Amuse-toi bien ! Moi, j'ai une mission à New York qui m'attend !

Elena ferma la porte. La maison retomba dans le silence. Amara sortit un peu plus tard, poussée par la faim. Elle lut le mot et en fut bouleversée. Sa mère serait absente pour son anniversaire. Même fâchées, elle avait espéré une présence. Un geste. Une réconciliation. Les jours passèrent. Le vendredi soir, elle décida de se préparer un petit

gâteau. Rien d'extravagant. De la simplicité, du violet, quelques strass, un soupçon de paillettes. Ce serait sa fête, malgré tout. Elle lisait un peu, en écoutant la radio. Les pensées noires refirent surface, comme des ombres insidieuses. Puis, les lumières vacillèrent.

— Je suis tellement fatiguée d'avoir pleuré... je dois halluciner. Il est tard. Je vais dormir, murmura-t-elle.

Elle éteignit la lampe et se glissa sous sa couverture. Mais dans la nuit, un bruit sourd la tira de son sommeil. Ses yeux embrumés s'ouvrirent lentement. Devant elle se tenait une femme inconnue, une brosse à la main.

— Aide-moi, s'il te plaît. Je me marie, mais je ne suis pas prête. Brosse-moi les cheveux...

Sans trop comprendre, Amara obéit. Puis la silhouette disparut. Le jour se leva.

C'était samedi.

Le sourire d'Amara, fragile mais sincère, revint sur son visage. Elle reçut quelques appels d'amis, des vœux chaleureux. Mais l'appel qu'elle attendait le plus... ne vint jamais. Celui de sa mère. En tentant de rappeler l'un de ses amis, elle entendit une voix étrange au bout du fil :

— Je suis juste à côté de toi, Amara. Je te tiens compagnie.

Elle frissonna. Une farce ? Une mauvaise blague ? Elle décida d'ignorer. Alluma les bougies. Prête à souffler. Puis un bruit derrière elle, dans un recoin de la pièce. Elle se retourna. Une ombre fuyante. Elle était pétrifiée. Les lumières s'éteignirent. Le noir total. Achille aboya, pointant un coin invisible. La flamme vacillante du gâteau dansait seule. Amara sentit un souffle glacé dans sa nuque. Une présence tournait autour d'elle. Invisible, mais oppressante. Elle saisit une lampe. Mais ses doigts frôlèrent un objet inattendu. Un miroir. Ancien, poussiéreux, accroché au mur. Elle n'en avait jamais vu un pareil ici. Elle s'approcha. Pas de reflet. Pas même le sien. Puis, lentement, une

silhouette floue apparut. Une forme haute, obscure. Son cœur manqua un battement. C'était son père. Disparu depuis des années.

— Papa... c'est toi ? Tu vas bien ? Pourquoi es-tu dans ce miroir ?

Il hocha la tête.

— Oui, c'est moi. J'ai été piégé ici par une malédiction. Un sorcier du roi m'a condamné. Je voulais juste acheter ce miroir lors d'un vide-grenier... et il m'a aspiré. Sans prévenir.

Amara se souvint. Un vieux livre à la bibliothèque parlait de ce miroir. Elle s'y précipita. Vide. Le livre avait disparu.

— Comment te libérer ? demanda-t-elle, la voix tremblante.

— Il te faut retrouver les lettres des anciens propriétaires. Elles sont cachées dans la maison. Elles seules peuvent briser le sort.

Alors, elle chercha. Avec Achille à ses côtés, elle explora chaque recoin. Elle retrouva les lettres. Les aligna devant le miroir. Son père les lut à voix haute :

— *Per vinculun sanguinis et lumen cordis solve maledictum, finem tenebris. Libera animan hanc ex ubris.*

Trois fois.

Une lumière jaillit. Le miroir vibra. Puis... il s'ouvrit.

Son père sortit enfin.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Amara pleura. Ils partagèrent une part de gâteau. Rires et larmes mêlés. Mais soudain, le miroir se fissura. Des éclats brillants

jaillirent. Son père chancela. Il se dissout. Puis devint tout à fait transparent. Il s'évanouit peu à peu, laissant dans la main d'Amara un pendentif en forme de miroir.

— *Amor et veritas revelentur*, souffla-t-il.

Amara, les yeux noyés de larmes, répéta doucement la formule. Le pendentif brilla une dernière fois... puis se décomposa. Et tout ce qu'il restait, c'était le mystère de cette nuit. Gravé à jamais, à la force des mots.

Les Lépidoptères

CAMILLE ESTEVES

ÉCOLE FRANÇAISE INTERNATIONALE DE ZAGREB (CROATIE)

À la force des mots, à la force de ces lettres fragiles, rassemblées en un frêle enchevêtrement d'encre et de papier, j'étais tombé éperdument amoureux. Un amour insensé, impossible, fatal. Un amour voué à l'échec avant même d'avoir pris forme, consumé dans son propre rêve. Cette obsession pour les lépidoptères, née dans les mots, me condamnait à une frustration éternelle. Ces créatures délicates, vibrantes, éprises de lumière... elles incarnaient tout ce que je ne serais jamais. Moi, je m'appelle Krystian Sikorski. Quinze ans en apparence, mais des siècles d'existence. Vampire depuis la naissance.

C'était un jour comme les autres, il y a très longtemps. Je déambulais dans la bibliothèque du vieux manoir familial, à la recherche de ma mère. Sa voix me parvint depuis la cuisine. Je me retournai vivement, pressé... si vivement que je ne vis pas l'énorme tas de livres empilé devant moi. Le choc fut brutal. Les ouvrages, des plus imposants aux plus menus, s'éparpillèrent dans un chaos ailé. L'un d'eux, plus chanceux ou plus perfide que les autres, atterrit droit sur ma tête.

Guide pour devenir lépidoptériste

Voilà ce qu'arborait la couverture. Intrigué, je l'ouvris. Mes yeux s'écarquillèrent. Des centaines de croquis, tracés avec une minutie monomaniaque. Chaque filament d'antenne, chaque nervure d'aile, chaque reflet irisé : tout y était. Ces ailes... je crois que c'est cela, d'abord, qui me fascina. Leur grâce. Leur géométrie silencieuse. Leur éclat. Je les contemplais sur le papier, le souffle suspendu. J'attrapai le livre, le glissai sous mon bras et courus le montrer à ma mère.

— Maman, maman ! Regarde ce que j'ai trouvé ! C'est quoi, ces trucs avec des ailes ?

Elle leva les yeux, examina distraitement le croquis que je lui avais tendu. C'était un Paon-du-jour. Je m'en souviens parfaitement. Un papillon adulte de cinq à six centimètres. Ses ocelles flamboyants contrastaient avec le velours terne de ses ailes.

— Ça ? Ce n'est qu'un papillon.

— Un simple papillon ? répétais-je, interloqué.

Qu'y avait-il de « simple » dans une créature si éclatante ? Ce jour-là, le coup de foudre me transperça. Mais cet amour m'était interdit. Les papillons vivent pour le soleil. Ils se gorgent de sa chaleur, s'en nourrissent pour s'envoler. Quand l'air est trop frais, ils tombent au sol. Ils ont besoin de la lumière pour exister. Et moi... moi, je suis leur négatif. Un vampire. Le soleil m'est léthal. S'il m'effleure, je brûle. Si je le regarde, j'implose. Les admirer de loin était la seule tendresse que la vie m'autorisait.

Ce soir-là, comme tant d'autres, je flânais sous les étoiles. J'aimais la caresse de la brise nocturne sur ma peau. C'était la seule sensation du monde vivant que le jour ne pouvait m'arracher. Les moustiques frôlant mon oreille et les coups de vent décoiffant mes cheveux devenaient des miracles. Je savourais. Mais cette nuit-là, une lumière apparut au loin. D'abord timide. Puis, envoûtante. Je m'approchai. À mesure que mes pas me guidaient vers elle, je compris : c'était un papillon. Mais aucun de ceux que j'avais vus en image ou en rêve. Il brillait. Littéralement. Comme si des étoiles s'étaient glissées sous ses ailes. Il ne correspondait à aucune espèce connue. Je m'approchai encore. Un peu plus. Puis... crac ! Une branche, maudite, sous mon pied. Le papillon s'évapora, affolé, battant des ailes comme une rafale. Mais je ne comptais pas le laisser fuir. J'attendais ce moment depuis une éternité. J'étais prêt à tout. Même à mourir. Je me lançai à sa poursuite. Je volais plus que je ne courais. Rien ne pouvait m'arrêter. Je bondissais par-dessus les troncs, escaladais les rochers, traversais les ruisseaux sans même regarder où je posais mes pas. Mon corps, mes sens, ma volonté tout entière n'étaient qu'élan. Et je l'eus. Mes mains, en un seul mouvement net, précis,

se refermèrent sur sa lumière. Mais quand je les ouvris... le vide. Il avait disparu. Comme un rêve au réveil. Comme un mirage avalé par l'aube.

Je tombai à genoux, foudroyé.

— Comment ? Il était là... je le jure...

Ma voix tremblait.

Puis, dans le ciel, une lueur rose. Était-ce... le soleil ? Impossible. La nuit venait tout juste de tomber lorsque j'avais aperçu le papillon. Je n'avais pas pu lui courir après toute la nuit, si ? Pourtant... c'était le matin. Je levai les yeux, stupéfait. La lumière gagnait l'horizon. Je me retournai. Aucun sentier familier. Aucune échappatoire. J'étais perdu. Et condamné.

Je me mis à pleurer. De vraies larmes. Étrangement chaudes pour un corps si froid. Je tremblais. De peur. D'impuissance. Je ne voulais pas mourir. Pas maintenant. Pas ainsi. Pas sans avoir vu un papillon voler. Et soudain, je la sentis. Une présence. Légère. Une aile frôla ma joue. Je levai lentement la main. Un papillon s'y posa. Il me fixait. J'en suis sûr. Comme s'il me reconnaissait. Comme s'il savait. Autour de moi, des centaines d'ombres émergèrent du néant, silencieuses et inattendues. De toutes les formes, de toutes les couleurs. Elles volaient en silence, dans une danse parfaite.

Je ne tremblais plus.

Et pour la première fois depuis que ce livre m'était tombé sur la tête, je souris. Un sourire sincère. Une chaleur inédite m'envahit. Est-ce cela qu'on appelle le bonheur ? C'était si beau, si grandiose, que je me mis à rire d'émerveillement.

— Waouh... Je n'en crois pas mes...

Pouf !

J'implosai.

Et je n'étais pas en colère, déçu ou même triste. Aucun regret ne m'encombrait. Je ne pensai ni à la peine que cela causerait ni à la douleur que je ressentis. Ce soir-là, je ne suis pas rentré à la maison, pour mon plus grand bonheur.

La Maison sinistre

FANAMPISOA FIDERANA RAKOTOALIZANDRY ARISON
LYCÉE LA CLAIREFONTAINE – ANTANANARIVO (MADAGASCAR)

Après de longues semaines de labeur incessant, une lassitude accablante m’envahit, me poussant à prendre une décision irrévocable : quitter le pays pour un temps indéterminé, afin de me libérer de cette fatigue omniprésente qui m’écrasait jour après jour. Mon choix se porta sur un retour à Paris, dans la demeure de mon enfance, délaissée depuis près de dix ans. Dès le seuil franchi, le spectacle de désolation me saisit : des meubles anciens, usés par le temps, croulant sous une épaisse couche de poussière, rendant tout contact impensable. Les angles des murs étaient tapissés de toiles d’araignées, une pénombre oppressante régnait en maître, aucune lueur pour percer l’obscurité. Les fenêtres béaient, les portes mal closes laissaient filtrer des courants d’air glacials. Seule la chambre à l’étage, la mienne autrefois, semblait épargnée : propre, soyeuse, figée dans le temps, comme si elle m’attendait depuis dix ans.

Les jours s’écoulèrent, apportant une accalmie bienvenue. Je m’accordais de paisibles promenades dans les champs, dévorais les journaux, tout en m’attelant à quelques travaux de rénovation. Une sensation de liberté absolue m’enveloppait ! À l’issue de la deuxième semaine, les rénovations touchèrent à leur fin. Exténué, je m’exclamai : « Comme je suis épuisé ! ». Quelques heures plus tard, je gagnai mon lit, espérant le sommeil comme un condamné attend son bourreau. Mais Morphée me fuyait, sans raison apparente ; une étrange sensation de malaise m’envahissait, inexplicable. Peu après, je perçus la présence d’une entité invisible rôdant autour de moi, un phénomène insolite, me scrutant, me frôlant. Vers minuit, le sommeil finit par m’emporter, mais fut troublé par un cauchemar effroyable : je sentis une force m’étrangler avec une telle intensité que je crus perdre connaissance ! Réveillé en

sursaut, je constatai que j'étais seul. Dès lors, mon existence bascula dans l'horreur et le bizarre, bien au-delà de ce que j'avais pu imaginer. Des expériences défiant la raison, transcendant la réalité. Les sensations éprouvées lors de ces épreuves demeureront à jamais indicibles, et nul ne pourrait les comprendre sans les avoir vécues. Une présence mystérieuse semblait m'entourer, m'épier, me suivre partout.

Chaque nuit, des claquements de portes résonnaient depuis le sous-sol, des grincements sinistres parcouraient les murs. À chaque fois que je me levais pour vérifier, je ne trouvais personne. Une impression persistante qu'une entité invisible cohabitait avec moi s'installait. Au début, je me persuadais qu'il ne s'agissait que d'hallucinations, qu'il valait mieux ne pas y prêter attention. Mais un soir, un orage d'une violence inouïe s'abattit sur la ville, plongeant tout dans les ténèbres, tandis que la pluie battante martelait les vitres. Je pris soin de fermer toutes les fenêtres et les portes, puis fis le tour de la maison pour m'assurer que tout était bien clos. En remontant à l'étage, je pressai le pas, inquiet de cette solitude pesante. Un frisson d'angoisse me saisit soudain, une peur irrationnelle m'envahit ; la sensation qu'une force imperceptible cherchait à me bannir, à détruire ma vie. Que m'arrivait-il ? Et là, dans le couloir obscur, je fus témoin d'une scène d'épouvante : une silhouette surnaturelle, grotesque et terrifiante ! Drapée d'une longue robe blanche, souillée et déchirée, maculée de boue, courbée, son regard perçant fixé sur moi. Un rire atroce, immobile, s'échappait de sa bouche, tandis qu'elle murmurait des paroles inaudibles. Pourtant, ses mâchoires s'agitaient, comme si elle tentait de me parler. Grande, sa chevelure d'un blanc éthéré, semblable à la neige ! Effrayant ! Bouleversé, stupéfait par la situation, seul, sans personne autour de moi, je voulus avancer, mais en fus incapable ! Mes cris d'appel à l'aide restèrent vains : personne ne viendrait à mon secours. Mon cœur battait la chamade, mes dents claquaient, mon sang se glaçait dans mes veines. Muet de terreur ! Je me sentais prisonnier, la maison était devenue une cage sans issue. Quelques secondes plus tard, inexplicablement, elle se tenait juste devant moi ! À peine un mètre nous séparait ! Aucun réflexe ne me venait, je ne savais comment réagir face à cet être. Je voulus fuir, mais une force puissante m'en empêchait, me retenant captif. Je reculai d'un pas, la fixai un instant et, en un clin d'œil, l'étrange silhouette disparut ! Je courus précipitamment dans ma chambre, m'assis sur mon lit, réfléchissant des heures durant à ce qui venait de se produire.

Au fil des semaines, ces événements se répétèrent, mais sous des formes différentes. Cette fois, je n'étais pas fou ! Oui, je l'avais vu... oui, je l'avais vu... non... plus de doute possible, c'était bien lui... des frissons me parcouraient jusqu'aux pieds. Un soir, alors que j'étais tranquillement assis sur mon canapé, un froid inhabituel envahit ma chair, la pièce fut balayée par un vent anormal, soufflant si fort qu'on aurait dit une tempête dans la maison. Je me dirigeai vers la cheminée pour me réchauffer et entrepris de lire un livre. Après avoir posé sur la table le verre d'eau que je venais de boire, celui-ci se mit à bouger. Lentement, il s'éleva dans les airs. Troublé, ahuri, les mots me manquaient. Mes jambes flageolaient, mes cheveux se dressaient sur ma tête. Je me levai précipitamment de ma chaise et tentai de le saisir, en vain ! Pourquoi ? Une force occulte semblait le retenir, mes efforts furent inutiles. Après deux ou trois minutes d'essais infructueux, des murmures se firent entendre :

— La vie est éphémère, elle ne dure point éternellement, elle est comme l'ombre et le vent qui passent sans rester.

J'ignorais d'où provenait cette voix spectrale qui résonnait entre les murs, emplissant l'air d'un écho venu d'ailleurs, comme si la maison elle-même chuchotait. Mais après quelques secondes d'un face-à-face improbable, mes doigts se détendirent d'eux-mêmes et le verre s'écrasa sur le sol, en mille éclats scintillants. À cet instant précis, une étrange torpeur m'assaillit : j'eus la sensation qu'on m'arrachait quelque chose d'essentiel, une part de moi-même. Mon âme, mon cœur, ma substance entière, tout semblait se dissoudre dans le vide. Une épouvante insurmontable me submergea, totale, impalpable. Frissonnant, je tirai une chaise et m'y laissai tomber, vidé de toute force, essayant tant bien que mal de retrouver un souffle, une pensée, une cohérence. Je restai là, prostré, songeant avec une lenteur douloureuse à l'enchaînement de ces événements impensables. Je ne parvenais pas à détacher mon esprit de cette voix, de ce murmure, de cette présence. Était-ce un message ? Était-ce un appel ? Une menace ? Une supplique ? Mais si tel était le cas, pourquoi le transmettre ainsi ? Pourquoi dans la frayeur, pourquoi dans le froid, pourquoi à travers la fracture d'un verre et l'effroi d'un corps ?

Je me mis alors à penser tout haut, comme pour me convaincre que j'étais encore là, encore maître de ma raison.

— D'où surgissent ces forces obscures qui viennent saper notre paix ? Quelles sont ces sensations infimes et pourtant si pesantes, ces impressions d'être observé, envahi, menacé ? Qu'ai-je donc ? Est-ce un trouble du cerveau ? La fatigue, peut-être, qui sème le chaos dans les nerfs et les songes, distordant la réalité jusqu'à la rendre surnaturelle ? Ce phénomène étrange, cet être, ce souffle glacial... suis-je victime d'une illusion ? Ou suis-je le témoin d'une vérité que d'autres refusent de voir ? Était-ce bien un fantôme que j'ai vu cette nuit-là ? Une âme errante, un souvenir incarné ?

Je n'avais plus de certitude. Tout se mélangeait en moi, les perceptions et les doutes, les peurs et les hypothèses. Et pourtant, tout semblait si réel... trop réel.

Mes pensées s'emmêlaient, dérivant au gré d'un torrent intérieur que rien ne semblait pouvoir contenir. Et si, sans le savoir, j'avais cohabité depuis des semaines avec un esprit, un revenant ? Peut-être s'était-il introduit dans cette maison vide parce qu'il la croyait abandonnée. C'était plausible. J'y avais songé toute la journée. Et si... demain, ou un autre jour, quelque chose de pire m'attendait ? Rien que d'y songer, mes mains se crispaient. J'avais peur. Peur d'une chose qui ne se laisse ni voir ni nommer.

Et puis les jours passèrent, évanescents, furtifs, semblables à l'ombre et au vent. Et je me surpris à penser, malgré moi : existe-t-il un autre monde, dissimulé derrière l'horizon discernable, que nul ne peut contempler sans franchir l'irréversible frontière de la mort ? Est-il possible que certains reviennent, après la fin, pour hanter les vivants, leur insuffler la peur, le froid ou ce silence oppressant qui porte en lui mille cris ? Je crois que ces questions nous dépassent. Nous, pauvres humains, n'en connaissons jamais les réponses. Il est des choses qu'on ne peut comprendre sans les avoir traversées dans leur chair. Nous ne savons rien du grand après. Il nous est interdit d'en savoir quoi que ce soit.

Mais la vie, elle, n'interdit rien. Elle surprend. Elle déborde. Elle impose. Et parfois, sans prévenir, elle nous fait basculer dans des épisodes qui défient l'imaginaire. Je n'aurais jamais cru, dans le cours apparemment banal de ma propre

vie, être confronté à de telles expériences. Et pourtant, elles ont eu lieu. Je les ai traversées. Elles sont à jamais gravées en moi. Elles dépassent sans doute tout ce que l'esprit humain peut rêver ou concevoir... mais elles sont réelles.

Il existe ainsi des mystères sans clefs, des énigmes sans explication. Et jusqu'à cet instant, je n'ai toujours pas compris. Si ce phénomène – cet être, cette chose – avait réellement un message à transmettre, pourquoi a-t-il choisi la voie de l'effroi ? Pourquoi l'inhumanité du geste pour porter la parole ? Pourquoi moi et pas un autre ? Et cette maison... est-elle réellement hantée ? Je ne puis le dire. Mais j'ai la conviction que nul autre que moi n'oserait s'y installer à présent. Peut-être que ces êtres, quels qu'ils soient, attendent qu'on accomplisse une tâche, qu'on honore une mémoire, qu'on répare une faute. Peut-être.

Mais je ne connais rien de leurs desseins. Je ne peux sonder leurs puissances inconnues, tout comme je ne peux pas comprendre ce qui se trame derrière leurs silences. Peut-être finiront-ils par m'éclairer. Peut-être. Ou bien ce mystère restera-t-il à jamais impénétrable.

À ces questions, je ne pourrai jamais répondre.

Surtout pas à la force des mots.

L'Atoit ou celui qui pleure encore

BEN NZIZA YA RUTY

LYCÉE FRANÇAIS DE TANANARIVE (MADAGASCAR)

Nurich Mezelf. 27 janvier 2020. 15 ans.

Je déteste les gens parfaits. Je déteste ceux qui, d'un air nonchalant, semblent tout entreprendre avec succès. Je déteste ceux qui semblent flamboyants sans faire d'efforts. Je leur voue une haine profonde. Pourquoi, me direz-vous ? Eh bien, parce qu'ils me forcent à changer pour essayer d'atteindre leur niveau. Ils me forcent à me transformer pour tendre la main vers les sommets où ils reposent. Ils me forcent à devenir quelqu'un qui n'est pas « moi ». C'est à cause d'eux qu'on ne m'écoutait jamais. Ma voix se fondait dans les oratoires de ces gens parfaits. Derrière leurs paroles, je disparaissais. Personne n'avait d'yeux pour moi. Ils m'ont alors poussé à devenir quelqu'un qui n'était pas « moi ». J'ai changé pour me faire accepter, j'ai changé pour me faire écouter.

Nurich Mezelf. 27 mars 2032. 27 ans.

Je ne suis plus moi-même, mais je suis devenu quelqu'un que l'on ne peut pas ne pas écouter. Je suis devenu professeur. Les gens sont maintenant obligés de m'écouter. Du début à la fin, il n'y en a plus un seul qui peut ignorer mon existence. Je suis là. Regardez-moi. Écoutez-moi. Faites semblant, au moins... au final, rien n'a changé. Enfin, je crois. Ils m'écoutent parce que je suis prof et non parce que je suis « moi ». Dès que je commence à leur parler en tant que « moi », ils n'écoutent plus. Ils sont tous les mêmes. Je n'ai pas changé, finalement. Enfin, je crois. Et puis, c'est décidé : je ne serai plus « moi ». Ils me négligent quand je suis ce « moi », ils me bafouent. J'en ai marre. Je suis épuisé. Bref, il est temps de rentrer.

L'après-midi, la route, le vent, ce trajet si commun. Ça y est, je suis à la maison.

— Bonjour, Célia.

— Bonjour, Nurich.

— T'as sorti la viande du congélo ?

— Non, pas encore...

— Sors-la, et ensuite sortez vos... ahh non, plutôt sors le gâteau du four !

— OK, si tu veux, je le sors...

— Maintenant, fais la table. Après je corrige... ahhh, je vais faire une sieste. Je suis fatigué aujourd'hui.

— Nurich !

— Oui ?

— Ça suffit ! Tu n'es plus « Monsieur le Professeur » à la maison, tu es Nurich ! J'en ai marre de ces ordres scolaires ! Toi aussi, tu dois participer à ce qui se passe ici ! Ça fait déjà assez longtemps que ça dure !

— Pourquoi cette colère soudaine ?

— Parce que je ne te reconnais plus, Nurich. Tu as changé. Tu n'es plus celui dont je suis tombée amoureuse...

— Mais Célia !

— Non, je ne veux plus t'entendre ! Qui que tu sois, je ne veux plus t'entendre ! Je me suis fiancée avec Nurich, mais celui que j'ai rencontré n'existe plus.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! C'est bien moi, Nurich, ici, en face de toi ! Et puis cesse de me hurler dessus ! Je veux du calme dans la salle !

— Toi ! J'en peux plus de toi !

— Célia...

— Cesse de me donner des ordres ! Tu n'es pas mon fiancé !

— Célia !

— C'est décidé. Je m'en vais, en attendant le retour de Nurich. Et toi, va te faire voir, toi et tes paroles arrogantes, toi et ton air hautain ! Je me retire, en espérant retrouver un jour celui que j'aimais.

— ...

— Et puis voilà qu'il ne trouve rien à me dire ! Tu me confortes dans ma décision. Adieu... Monsieur le Professeur !

Elle a les larmes aux yeux. J'ai fait naître en elle ce ressentiment qui a fini par exploser à mes dépens. Ce qui m'arrive maintenant est de ma faute. C'est entièrement de ma faute. Elle a rangé ses affaires à une vitesse affolante et, dans ce même élan de rage qui l'animait, elle est sortie, valise à la main, en claquant la porte derrière elle, non sans me lancer un regard des plus hostiles. Dans ses yeux, j'ai décelé un mélange de déception, d dégoût... et de pitié.

Je suis épuisé. Tant mentalement que physiquement. Je marche alors, j'ouvre la porte de ma chambre et je m'allonge sur mon lit. Je respire enfin. Mais c'est de courte durée. Je me mets subitement à réfléchir. Pourquoi a-t-elle réagi comme ça ? Pourquoi n'ai-je pas rétorqué face à ses insultes et injures ? Et au fond, pourquoi est-elle aussi agacée par mes ordres ? Elle me dit que j'ai changé, mais qui suis-je vraiment, pour avoir eu le malheur de « changer » ? C'est vrai, ça. Qui suis-je vraiment ? Suis-je ce « moi » auquel personne ne s'est jamais intéressé ? Ou alors ce « masque » que j'ai confectionné, que j'ai soigneusement modelé ? Ce masque, c'est tout ce que j'ai décidé de devenir. C'est cet ensemble de choix que la société, l'éducation et le monde même m'ont « forcé » à faire. C'est « le masque » qui m'a permis de m'intégrer en société, d'affirmer ma voix, ma singularité, au milieu des autres. Finalement, j'avais raison. Ils n'ont jamais prêté attention au « vrai moi ». La plupart ne connaîtront que mon masque.

Mais c'est qui alors, ce « vrai moi », cette personne que nul n'a jamais voulu écouter ? Mais même si je réponds à cette question, ça ne m'expliquerait pas forcément pourquoi Célia a réagi ainsi. Je ne l'avais jamais connue autant en colère. Peut-être qu'au fond, cet aspect colérique, c'était la « vraie Célia ». Cette part d'elle qu'elle ne m'a jamais dévoilée. Tout comme moi, je ne lui ai jamais dévoilé mon « vrai moi ».

J'ai compris maintenant. Enfin, je crois. Mes ordres ont peut-être percé le masque que Célia avait construit. Mais ça voudrait dire que mes « ordres scolaires », comme elle les appelle, ont fait naître une tension entre la « vraie Célia » et son masque. Cette tension, elle l'a ressentie lorsque je l'ai obligée à faire quelque chose que son masque était censé faire, mais que la « vraie elle » ne voulait pas. La « vraie elle » savait très bien que si elle n'exécutait pas l'ordre, elle subirait une sanction de ma part. Et c'est

pourquoi elle s'est abandonnée au masque et a exécuté comme « elle devait » le faire. Cela dit, elle n'a pas totalement adhéré à son masque. La preuve, c'est que le ressentiment a grandi en elle face à l'obligation que je lui avais imposée. Ça voudrait donc dire qu'en réalité, on peut dissocier masque et « vrai moi », mais il existe constamment une tension entre l'un et l'autre. Mais le problème n'est pas résolu. D'un côté, j'ai conscience des moments où c'est « le masque » qui contrôle, mais de l'autre, je ne sais pas quand je suis le « vrai moi ». C'était quand, la dernière fois que je me suis senti « vraiment moi » ? C'était quand, la dernière fois que je n'ai pas agi en grimaçant sous l'apparence de mon « masque » ? Ah oui, ça me revient. Cette mauvaise blague qui m'avait vexé, cette remarque désobligeante sur mon physique... elles ont été des flèches acerbées qui transpercèrent mon masque et vinrent titiller la boule noire au fond de moi. Ces flèches avaient peut-être alors accidentellement réveillé le « vrai moi » que je m'étais efforcé de contenir face aux autres. Je me rappelle encore, je ne savais pas comment réagir durant ces moments-là. Je me retrouvais à nu. Le « vrai moi » avait la bouillonnante envie de réagir, mais je savais que si je me laissais prendre à son jeu, tous les efforts que j'avais fournis pour construire mon masque, toute l'attention que j'avais consacrée à devenir quelqu'un que l'on pouvait enfin écouter, n'auraient en fin de compte servi à rien. Un choix s'impose alors : réagir ou ne pas réagir. Laisser « le vrai moi » s'enflammer ou laisser le masque noyer l'incident sans faire de vagues. Dans l'une des situations, je gâche un nombre incalculable d'efforts fournis dans la création de mon personnage. Dans l'autre situation, je me corromps moi-même en n'agissant pas comme je le ressens réellement, et par la même occasion, je m'expose aux regards des autres qui ressentent eux aussi mon choix de nier mon « vrai moi » comme une décision de fugitif.

Ça voudrait donc dire qu'au sein du vrai moi résideraient alors ma fierté, mon amour-propre, mon ego, et l'attitude que j'aurais si personne ne me regardait. Le « vrai moi », c'est donc celui que je suis lorsque les lumières autour de moi s'éteignent, lorsque je n'ai d'yeux que pour MA lanterne et non celle des autres. Mais alors, c'est quoi cet espace, cette incompréhension, cette tension entre les deux forces : « vrai moi » et « masque » ? Ça a un nom, ça ? S'il n'en a pas, il faut en inventer un. On va l'appeler L'Atoit. Pourquoi, me direz-vous ? Juste une inspiration. Enfin, je crois.

Tandis que je m'enfonce dans mon oreiller, je tente de rester éveillé. Je ne veux pas m'arrêter en si bon chemin. Je suis en train de déceler le sens même de moi-même. Si j'arrive au bout de ma réflexion, j'aurai enfin quelque chose d'intéressant à dire aux autres. Et peut-être que cette fois, ils m'écouteront. Ils m'écouteront vraiment ! Continuons donc. Je disais quoi déjà... ah oui, « L'Atoit » ! Quelque part, l'existence même de l'Atoit est de la faute des autres. Le « vrai moi » existe de lui-même mais ne peut être réveillé que par les autres. Et c'est l'éveil du « vrai moi » qui nous pousse à devoir choisir : le laisser prendre le contrôle ou le rendormir. L'Atoit, c'est alors le choix de ce que l'on fait de notre « vrai moi ». En s'y penchant de plus près, il est fragile. Notre « vrai moi », à la base, n'était rien d'autre que cet enfant qui était à la merci de tous, cet enfant qui agissait comme bon lui semblait sans avoir à se soucier de l'Atoit. Mais ils l'ont troublé. Le monde l'a troublé. Seul contre tous, il a été contraint de se protéger. Pour le bien de tous, il a dû s'enfermer, seul, mais avec le fatal destin de ne jamais disparaître. Il vit encore, mais existe de moins en moins. Il a le tragique destin de ne jamais mourir. Il doit vivre. Il a l'absolue condition de vivre à tout prix. Il a de rares occasions de se libérer de sa condition et d'enfin exister à nous, mais il n'en est rien. Il n'est plus maître de lui-même. Il est à la merci de celui qui était censé être son protecteur : le masque. Le masque est censé lui permettre de mieux vivre avec les autres. Le masque devait le protéger d'un monde prêt à le dévorer. Il n'en est plus rien. Il est protégé, certes, mais à quel prix ? Ce n'est plus une simple protection. Le masque est à présent une autorité face à « ce petit moi ».

Ce petit vous, il pleure encore. Même si le masque l'en empêche, il pleure encore. Mais cette étincelle, vous la ressentez encore. Vous savez qu'il est là quelque part, celui qui souriait. Celui qui pleurait. Il pleure encore. Il vous manque, n'est-ce pas ? Sachez que vous lui manquez aussi. Il vous regarde, de loin, devenir ce « qu'ils » ont voulu faire de vous. Il vous voit perdre les étincelles dans vos yeux. Il voit votre bougie à bout, la flamme à l'agonie, la cire liquéfiée. Il vous en veut. Celui qui pleurait... il pleure encore.

Après ces dernières réflexions, vagues et troubles, le noir envahit mes paupières. Je me suis endormi. Là, perdu dans le néant, j'aperçois au loin une silhouette. C'est lui, le tout petit Nurich. Mon estomac se serre, ma respiration s'accélère. Je ne comprends

pas pourquoi, mais je suis angoissé à l'idée de me confronter à lui. Il s'approche de plus en plus et finit par s'asseoir devant moi. Nous voilà ainsi, lui, moi, nous, face à face. Les larmes aux yeux, nous nous retrouvons enfin.

— Pourquoi tu es parti ?

— Ce n'est pas ma faute, Nurich...

— C'est la faute à qui, alors ? Je ne t'ai jamais abandonné. J'ai toujours été là. C'était moi le premier dans ton cœur. Tu sais que rien de tout ça ne serait arrivé sans moi. Et toi ! Toi... tu oses prétendre me sacrifier pour ton bien. Est-ce que tu sais combien de temps je t'ai attendu ? Je n'ai plus jamais eu le droit de surgir. Tu m'as condamné à l'ombre ! Tu as condamné ton « vrai moi » à se tapir dans les limbes ! Tu as condamné le vrai toi à cesser d'exister. Tu t'es façonné un masque. Un masque aux antipodes de celui que tu es vraiment. Un masque qui me lie pour toujours à des chaînes. Tu m'as tué. Tu t'es tué.

— Ce n'est pas moi, Nurich. C'est à cause d'eux que j'ai fait tout ça...

— Ça a toujours été ça ton problème. Les autres. Ta vie ne t'appartient pas. Au bout du compte, tu n'as jamais vécu pour toi. Tu as toujours vécu pour les autres. Tu ne t'es jamais senti à ta place, et cela depuis très longtemps. Je le sais. Tu le sais. Pourtant, tu aurais pu aller chercher ailleurs un environnement qui te convenait davantage. Mais ton ego aurait pris ça pour une défaite. Tu t'es donc transformé pour réussir. Tu t'es fait un masque pour pouvoir exister.

Je tombe alors sur mes genoux, les yeux larmoyants, honteux à l'idée de me regarder et d'assumer ma condition.

— Pardon, Nurich... pardon.

— Qu'est-ce qui t'arrive, toi qui étais si joyeux de pouvoir aller parler aux autres de tes réflexions ? Qu'est-ce qui se passe ? Lorsque l'on comprend les autres, le monde s'illumine. Mais lorsque l'on se comprend, le monde s'assombrit. Tu ne récoltes que ce que tu sèmes. Cependant, mine de rien, tu as été assez intelligent pour développer le concept de l'Atoit. Alors laisse-moi t'informer. Sache que dans l'absolu, tu as trois options face à l'Atoit. Enfin, je crois. Premièrement, c'est l'association totale. Et c'est la voie que tu as poursuivie actuellement. Cette voie t'emporte sur un chemin où tu

fusionnes avec ton masque, où « le vrai toi » et ton masque ne forment plus qu'un. Comme tu en as si bien fait l'expérience, cette voie n'est pas sans risque. La preuve étant cette dispute avec Célia parce que tu agissais comme « Monsieur le Professeur » à la maison. Ta deuxième option, c'est la dissociation totale. Ici, tu changes du tout au tout. Ton objectif devient alors de ne jamais mêler « vrai moi » et masque. La troisième option serait l'équilibre total. Un balancement constant entre masque et vrai toi, en t'adaptant en fonction des autres. Cependant, je te préviens : le danger de cette option, c'est l'épuisement, l'asthénie mentale. Cette constante adaptation de soi, ou bien division de soi, peut avoir de graves conséquences sur les esprits les plus fragiles.

Je relève la tête doucement, en essuyant les larmes sur mes joues.

— C'est bon, ne pleure plus. Maintenant, deviens Nurich le fiancé et va récupérer Célia.

Petit à petit, le petit Nurich s'éloigne. Et là, brusquement, je me réveille. La respiration forte, le cœur à mille à l'heure. Je regarde ma montre. Il est 19 h. J'ai encore l'occasion de rattraper Célia. Ça ne fait que deux heures qu'elle est partie. Je cours vers la porte et me précipite vers son restaurant préféré : *Les 1001 mets*. J'ouvre la porte du restaurant... et la voilà. Célia. Ma Célia. Ma fiancée. Je cours vers elle et je la serre dans mes bras. Tout le monde nous regarde. Mais bizarrement, je n'ai pas honte. Je suis Nurich le fiancé. Qu'est-ce que ça peut bien me faire si des gens me voient vivre pleinement mon amour ? Je la regarde ainsi dans les yeux, je lui présente mille et une excuses pour mon comportement, je lui explique, sincèrement, que j'avais enfin compris ce qu'elle me reprochait.

Elle me sourit et me chuchote ces mots à l'oreille :

— Revoilà mon Nurich. Mais tes yeux ont changé. Ils ne brillaient pas comme ça avant. Maintenant, j'ai l'impression que quelque chose s'est transformé au fond de toi. C'est comme si quelqu'un t'avait changé... à la force des mots.

Toute personne est forte

ALIX BLANC

ÉCOLE DU CENTRE – COLLÈGE PIERRE POIVRE (ÎLE MAURICE)

En cette année 2035, dans le petit pays de Carcer, la guerre fait rage depuis une dizaine d'années. Les habitants souffrent beaucoup, le gouvernement imposant de plus en plus d'interdictions, forçant les enfants à aller aux champs au lieu de l'école et dégradant les conditions de vie.

Églantine allait avoir dix-huit ans le lendemain et le seul cadeau qu'elle aurait voulu était de revoir son père tué au combat dix ans auparavant, du moins, c'était ce qu'on avait dit à Églantine et à sa sœur. Leur mère, Anne, n'en avait plus jamais parlé. La vie n'était pas facile depuis qu'il n'était plus là et qu'elle devait beaucoup travailler pour les journaux. Églantine devait faire son service militaire le mois suivant et partir pour deux ans. Elle savait que si elle n'en revenait pas, sa mère ne pourrait pas le supporter. Ce soir-là, le repas fut maigre et vite expédié dans un silence de mort. Bientôt, les lumières s'éteignirent et la maison sombra dans le noir. Le lendemain matin, Églantine fut réveillée à 5h30. Sa mère préparait le peu de pain qu'il restait pour le petit-déjeuner, pendant que les deux filles se préparaient et enfilaient leur uniforme de travail. Bien que ce fût l'anniversaire d'Églantine, la vie continuait et le travail aussi. En entrant dans la cuisine, Églantine et sa sœur découvrirent deux bols de chocolat chaud, chose qu'elles n'avaient pas eue depuis longtemps. Pendant qu'elles se régalaient, leur mère les regardait du fond de la cuisine, des larmes dans les yeux et un sourire presque invisible s'étirant sur son visage. Bien que la vie fût difficile, parfois le bonheur venait des choses les plus simples. Malheureusement, l'heure d'aller travailler arriva trop vite et il fallut bientôt se séparer. Les deux jeunes filles partirent aux champs, tandis que leur mère se dirigea vers la ville sous l'œil vigilant des caméras de surveillance.

Avant de se rendre dans les champs, Églantine et Olivia passèrent récupérer leur meilleure amie, Élise, qui habitait plus bas dans la rue. Lorsqu'elles arrivèrent, Élise les attendait sur le pas de la porte comme d'habitude, mais les deux sœurs remarquèrent immédiatement que quelque chose clochait. À travers son éternel sourire, elles virent la souffrance dans ses yeux, mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes de questionnement qu'Élise en dévoila la raison, fondant en larmes. Son père avait été tué dans une embuscade aux abords de la ville alors qu'il venait passer sa permission avec sa famille. Élise s'excusa auprès des sœurs, sachant qu'elles avaient perdu leur père très jeune, bien que celles-ci lui assurassent que c'était totalement normal et qu'elles seraient toujours là pour elle, quoi qu'il pût arriver. Même si parfois c'est compliqué, il faut parfois s'ouvrir aux gens qu'on aime pour pouvoir aller mieux. Églantine et sa sœur le savaient très bien et même si cela leur rappelait la mort de leur père, elles incitaient leur amie à se confier pendant leur marche jusqu'aux champs.

La journée fut longue et éprouvante pour les filles, comme chaque jour l'avait été depuis plusieurs années. La surveillance était constante et le moindre manquement au règlement était sévèrement puni. Cela pouvait aller jusqu'à ne pas être payé à la fin du mois ou même de toute l'année. La récolte se faisait silencieusement. Au repas, tout le monde était trop fatigué pour parler, et le soir, tout le monde se dépêchait de rentrer chez soi, ce qui faisait que les interactions étaient rares, au plus grand bonheur des autorités qui essayaient de limiter, tant que possible, la communication. Les trois meilleures amies marchaient doucement, fatiguées par cette longue journée. Élise était invitée à dîner pour l'anniversaire d'Églantine. Quand elles arrivèrent, l'odeur du repas se faisait sentir jusqu'en bas de la rue et une douce chaleur se répandait dans la cuisine. La table était déjà mise et les plats fumants y étaient posés. Anne était assise, n'attendant que les filles pour commencer. Le dîner fut joyeux mais rapide, l'épuisement se faisant ressentir. Les trois jeunes filles firent honneur au repas de fête sous les yeux attendris d'Anne, qui mangea peu. Après le repas, les filles rangèrent les restes et débarrassèrent la table avant de dire au revoir à Élise qui repartit chez elle.

Le calme était revenu dans la maison. Les deux sœurs étaient assises confortablement sur le canapé et Anne les regardait depuis le pas de la porte. Sans dire

un mot, elle traversa la salle et posa un paquet sur la petite table avant de s'asseoir dans le fauteuil de leur père, où personne ne s'était assis depuis sa mort. Anne prit une grande inspiration et se lança :

— Mes chères filles, vous êtes maintenant assez grandes pour savoir cela : votre père n'est pas mort au combat. Il a été condamné à mort pour avoir récupéré et lu des livres dans une maison abandonnée sur le front.

Le choc fut violent pour les deux filles. Elles n'avaient pas compris l'interdiction des livres. Et le fait que quelqu'un soit condamné à mort pour cela leur paraissait encore plus étrange.

— Mais avant de mourir, votre père avait déjà ramené des livres, reprit Anne. Il était conscient du risque que cela comportait, mais il l'a pris quand même, car il savait que les livres permettent d'imaginer et de rêver ce que le gouvernement ne veut pas que nous fassions, de peur que nous nous rebellions. Ils veulent nous faire croire que ceci est la meilleure vie que l'on puisse avoir. Il est important que vous découvriez la vérité.

Doucement, elle pointa vers le paquet qui, quand les filles l'ouvrirent, laissa s'échapper trois livres. Le reste de la soirée fut passé à lire, puis elles allèrent se coucher, des étoiles plein les yeux. Le lendemain, le réveil fut compliqué, la nuit ayant été courte mais pleine de rêves. Elles revinrent vite à la réalité lorsqu'il fallut repartir travailler. Le petit-déjeuner était composé d'un quignon de pain et d'un demi-verre de lait qui restaient de la veille. Les deux sœurs furent tentées de tout raconter à Élise sur le chemin des champs, mais l'avertissement de leur mère leur revint en mémoire.

— Ne dites rien à personne, même pas à Élise. Le gouvernement a des yeux et des oreilles partout.

Pourtant, ce jour-là, rien ne se passa comme prévu. Certains refusèrent de travailler et d'autres, mécontents, parlaient en récoltant le maïs. Un vent de révolte soufflait sur la ville. Les filles ne comprenaient pas et questionnèrent Isia, une fille légèrement plus âgée qu'elles. Elle leur expliqua que, dans toute la ville, il y avait des affiches

dénonçant les interdictions du gouvernement, notamment contre les livres. Ces affiches racontaient qu'un soldat avait été condamné à mort pour avoir lu des livres. Églantine et sa sœur se regardèrent, effrayées.

— Qui a fait cette affiche ? demanda Églantine d'une voix tremblante.

— On ne sait pas vraiment. Elle n'était pas signée, mais cela peut seulement être un journaliste, ce sont les seuls à avoir accès à du papier, répondit Isia.

Les deux filles détournèrent les yeux, complètement affolées. Ce matin, leur mère n'était pas partie en même temps qu'elles, contrairement à son habitude ! Voyant la pagaille et se rendant compte que leur absence ne serait pas remarquée, les deux filles prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent vers leur maison, au grand étonnement d'Élise et d'Isia, qui restèrent sur place, médusées. Lorsque les deux filles arrivèrent devant chez elles, la porte était grande ouverte et un camion de la police était garé devant. Des policiers bloquaient l'accès et les deux sœurs ne purent rien faire d'autre que de voir leur mère traînée hors de la maison, puis embarquée dans le camion. Avant de rentrer dans le camion, les yeux de leur mère croisèrent les leurs et elles y virent des excuses muettes. Le monde s'écroulait autour d'elles, et n'ayant rien d'autre à faire, elles repartirent vers les champs en marchant lentement. Églantine en voulait à sa mère, consciente que celle-ci serait condamnée à mort. Elle savait que sa mère avait sans doute montré la vérité à beaucoup de gens et planté la graine de rébellion qui changerait peut-être les choses.

Lorsqu'elles revinrent, Isia et Élise les pressèrent de questions. Calmement, Églantine expliqua ce qui s'était passé. Lorsqu'elle eut fini, des larmes se mirent à couler le long de ses joues, des larmes de colère, d'incompréhension, de désespoir... doucement, Isia la prit dans ses bras, tandis qu'Élise se détourna, un air de dégoût se propageant sur son visage. Elle partit au moment où les filles avaient le plus besoin d'elle, ne cherchant pas à comprendre et craignant de se créer de graves problèmes en restant avec elles. Isia écouta toute la frustration et la douleur d'Églantine et Olivia qui sortaient sous forme de phrases entrecoupées de sanglots violents. À midi, le gouvernement déclara que chacun devait rentrer chez soi et ne pas en sortir sous peine

de punition. Isia proposa aux deux filles de venir chez elle pour le temps qu'elles voulaient. Elles acceptèrent avec plaisir, heureuses de ne pas avoir à rester seules.

Dans la ville, le mécontentement grondait, comme si les affiches avaient réveillé la colère trop longtemps enfouie des habitants. Personne n'était content de la situation, mais le fait que quelqu'un tienne enfin tête au gouvernement leur rendait le courage qu'ils avaient abandonné. Le père d'Isia, qui avait perdu une jambe à la guerre, faisait partie de ceux-là, et la mère d'Isia eut toutes les peines du monde à l'empêcher de sortir dans la rue où des attroupements commençaient à se former malgré l'interdiction. Au fur et à mesure que le soleil descendait dans le ciel, de plus en plus de cris se faisaient entendre et des camions de police passaient, leurs sirènes allumées.

Le gouvernement annonça que la personne responsable allait être pendue publiquement le soir même, ce qui ne fit qu'augmenter le mécontentement. Il expliqua également que le soldat qui avait été fusillé avait lui aussi tenté de corrompre son unité avec des livres et que, si ceux-ci étaient interdits, c'était pour une bonne raison qu'il ne donna pas pour autant. Il fut enfin annoncé que les personnes se trouvant dans la rue avant 18h, c'est-à-dire une heure avant la pendaison, seraient arrêtées. Cela eut l'effet contraire de celui espéré et attisa encore plus la colère de la population. Après cette annonce, la moitié de la ville sortit de chez elle malgré les nombreux policiers postés le long des rues et près des bâtiments importants.

À 18h, la colère grondait, une foule énorme se rassemblant aux abords de l'endroit où se passerait l'exécution. Les trois filles se faufilèrent à travers la foule jusqu'à atteindre les premiers rangs où elles se mirent à attendre l'arrivée d'Anne. Celle-ci ne tarda pas et sortit du camion la tête haute et les mains attachées. Le silence se fit, un silence accusateur qui faisait encore plus peur aux autorités que les cris. La condamnation fut lue par un officier, dont l'uniforme brillait de mille feux et était presque trop petit. Quand il prononça les derniers mots, des sifflements se firent entendre et une rumeur de dégoût traversa les rangs. À ce moment-là, Anne leva les mains et se mit à parler :

— Faites en sorte que la mort de mon mari et la mienne ne soient pas vaines ! Combattez aux côtés de ceux qui s’opposent à ce gouvernement, à ce pouvoir qui nous prive d’éducation pour mieux nous réduire au silence, et qui veut faire de ses mensonges notre seule vérité. Ouvrez les yeux : tant de choses vous sont cachées ! Et pourtant, la vie pourrait être belle...

Elle ne termina jamais sa phrase, abattue à bout portant par l’officier, mais ce qu’elle avait dit ne pouvait être retiré ou effacé de l’esprit des gens. Le bruit du pistolet fit planer un grand silence sur la foule. Près d’une minute passa, puis des cris se firent entendre et la foule se mit en marche, avançant inexorablement vers le corps de la courageuse femme. Les policiers tentèrent de refouler la vague qui s’abattait sur eux, mais malgré leurs tirs qui firent de nombreux morts et blessés, ils furent vite submergés, de plus en plus de gens arrivant, la rumeur s’étant répandue comme une traînée de poudre. La ville était à feu et à sang, des coups de feu furent tirés de toute part, les rebelles s’étant emparés des armes des policiers.

Cela fait un an que cela est arrivé. Les territoires contrôlés par le gouvernement sont délivrés et ont maintenant un gouvernement stable. Anne est devenue une héroïne, une statue la représentant se trouve devant le palais du gouvernement, et elle a reçu des honneurs nationaux une fois le calme revenu. Églantine et Olivia perçoivent chaque mois des aides de la part du gouvernement et vivent avec Isia, désormais leur meilleure amie. Élise est morte lors de violents affrontements contre la police. Elle n’y participait pas, mais a pris une balle perdue. La guerre est finie et les pays voisins aident le gouvernement à rétablir l’ordre et améliorer les conditions de vie.

Églantine et Olivia n’ont toujours pas pardonné leur mère, mais elles savent que celle-ci a agi pour ce qu’elle croyait juste. Elle a tout simplement voulu leur offrir un meilleur futur, à elles ainsi qu’à tous les autres habitants. Les deux sœurs l’admirent, sachant qu’elle leur a montré qu’elle les aimait au plus haut point en sacrifiant sa vie pour la leur. Son abnégation a sauvé des milliers de personnes et a embelli des centaines de milliers de vies. À travers son action, ses filles ont appris de nombreuses leçons de vie. Elles ont perdu une amie qui les a délaissées dans un moment difficile et

sont intimement liées à quelqu'un qu'elles ne connaissaient presque pas, mais qui les a quand même soutenues.

Mais la plus grande leçon qu'elles ont apprise, c'est que toute personne est forte. Leur mère, qui était brisée par la mort de son mari et faible à force d'années de privation pour permettre à ses filles de manger, a été plus forte que n'importe quelle personne, étant la première à se battre. Et sa force inouïe a réuni des centaines de milliers de personnes autour d'un bien commun qui les a libérées. Elle s'est battue avec la plus grande force, elle s'est battue à la force des mots.

Postface

Les mille et unes nuits de la francophonie

Chaque mois, je parcours le monde pour filmer des histoires de Francophonie. Mon itinéraire m'emmène souvent à pousser la porte d'un lycée français à la rencontre d'adolescents que je surprends en pleine vie scolaire : dans la cour, en classe, parfois entre deux éclats de rire ou au cœur d'un silence concentré. Ce que je vois à travers la caméra — des visages, des gestes, des regards — ne fait qu'effleurer ces vies.

Ce recueil m'a offert ce que l'image, parfois, ne peut transmettre : la voix intérieure. Celle des jeunes qui peuplent ces établissements, de Zagreb à Antananarivo, d'Abu Dhabi à Maurice. En tournant les pages, on entre dans l'intimité de leurs pensées, dans leurs rêves, leurs douleurs, leurs espoirs. On découvre la richesse de leurs univers, la diversité de leurs regards, la sincérité de leurs mots. Et ce regard qu'ils posent sur le monde nous touche, texte après texte.

À peine a-t-on terminé une nouvelle que l'on brûle de découvrir la suivante, comme si chaque récit marquait une étape d'un voyage, un passage vers un nouvel univers. Il y a quelque chose des *Mille et Une Nuits* dans ce recueil : une succession d'histoires intimes qui nous transportent, chaque fois, vers un ailleurs singulier. Et surtout, une invitation à écouter ces voix jeunes et puissantes, trop souvent reléguées à l'arrière-plan.

La langue française est ici plus qu'un outil de communication : elle devient un lien, un territoire commun, une invitation au voyage. Lire ces textes, c'est se laisser emporter par les voix plurielles de cette jeunesse francophone. C'est écouter, au fil des pages, les battements du cœur de lycéens d'ici et d'ailleurs, qui confient, dans une langue qu'ils s'approprient à leur manière, ce qu'ils vivent, ce qu'ils rêvent, ce qui les bouscule. Chaque récit est une escale, chaque mot une passerelle vers un ailleurs.

Ce recueil n'est pas qu'une compilation de textes : c'est une mosaïque d'émotions, de cultures, de sensibilités aux quatre coins du monde. Mais au-delà des différences géographiques, il y a un fil rouge : cette envie de dire, de se raconter, d'exister. Et c'est là toute la beauté de ce projet. Car en franchissant la barrière de l'image, en donnant la parole à ces jeunes, on fait bien plus que documenter la Francophonie : on la fait vivre, vibrer, résonner. On comprend alors que la langue française, loin d'être figée, est en perpétuel mouvement, portée par ces jeunes auteurs qui lui insufflent leurs accents, leurs rythmes, leurs vérités.

Lire ce recueil, c'est donc entamer un périple sensible et sincère, une traversée de la Francophonie incarnée. Et quand on le referme, on ne voit plus les lycées français du monde de la même manière : ils deviennent des foyers d'humanité, des carrefours de récits, des tremplins vers le monde. Et tout cela, à la force des mots.

*Ivan Kabacoff,
journaliste et présentateur de Destination Francophonie sur TV5MONDE*

La force du collectif

À chaque dictée que je propose, chaque lecture que je partage à voix haute — dans une gare, une école, une maison de quartier ou un amphithéâtre — je ressens ce lien puissant entre les mots et ce qu'ils révèlent : un combat, une réparation, une trajectoire, un lien. Lire ce recueil, *À la force des mots*, a résonné comme l'une de ces voix qui se lèvent dans le silence d'un lieu inattendu. Vingt-cinq fois le monde, vingt-cinq fois cette vérité : écrire, c'est exister.

Depuis plus de dix ans, je sillonne les territoires francophones pour transmettre, à travers la langue, cette possibilité d'être entendu. Ce recueil m'a rappelé que l'écriture — au-delà d'exister — est un outil d'émancipation, de résistance, de mémoire.

À Madagascar, au Sénégal, en Espagne, à Maurice ou en Croatie, les jeunes autrices et auteurs ici rassemblés ont écrit avec la sincérité de celles et ceux qui n'ont rien à prouver — seulement à transmettre. L'émotion contenue dans *Ramasse le sable !*, le souffle tragique des *Visages Oubliés*, la lettre coup de poing de *Ma chère maman...* ou l'étrangeté du *Silence de la Rose* sont autant de preuves que la fiction est un miroir tendu au réel. Ces textes ne concourent pas : ils racontent. Ils ne cherchent pas à séduire : ils imposent leur authenticité.

Dans chacun de mes ateliers ou de mes dictées, je rappelle que la faute d'orthographe est un droit d'essai, une tentative. Ici, ce droit est pleinement assumé, transformé en puissance narrative. Les récits prennent des formes variées — conte, lettre, chronique intime, parabole politique — mais toujours, ils engagent une voix, un regard. Et je pense aux élèves que je rencontre, à leurs peurs de l'échec, à leur désir d'être lu·e·s. Ce recueil est un écho à ces voix.

Un grand nombre d'auteurs connaissent la solitude de l'écriture. Ce que révèle ce recueil, c'est la force du collectif. Car derrière ces mots, il y a des enseignants, des

familles, des institutions qui ont compris que l'école est d'abord un lieu où l'on apprend à dire « je » en se tournant vers le « nous ».

À la fin du texte *Ramasse le sable !* la défunte mère dit à Ousseynou, son fils : « Enfin, tu l'as ramassé... » Ces mots, je les interprète comme un geste de transmission. Vous avez ramassé le sable des souvenirs, des douleurs, des espérances. Vous en avez fait des récits. Merci. C'est un honneur pour moi de clore ces pages. À la force de vos mots, vous avez relevé le défi d'écrire le monde.

*Rachid Santaki,
journaliste, scénariste, écrivain et concepteur de la Dictée Géante*

Table

Page de titre

Page de copyright

Avant-Propos

Vingt-cinq fois le monde

Une histoire de transmission

Ecrire son destin

Ramasse le sable !

Ismaël Mohamed, Lycée Français de Tananarive (Madagascar).

I

II

III

IV

V

VI

Les Visages Oubliés

Blanche Egot, École du Centre – Collège Pierre Poivre (île Maurice).

Mystère à Brocéliande

*Kim Andrianantenaina, Fagila Davies, Tsilavo Rajaonarison,
Andrianina Ralaivarivony, Mendrika Thierry, Collège Français René
Cassin – Fianarantsoa (Madagascar).*

Ma chère maman...

Carolina Gozalo Fernandez, Lycée Français de Madrid (Espagne).

Le Silence de la Rose

Rita Podpečan, École Française Internationale de Zagreb (Croatie).

Les Périples de Schatzi

Arthur Zitvogel, Lycée Français International de l'AFLEC – Dubaï (Émirats arabes unis).

Ton dernier regard

Hanitriniala Maraina Rakotomanga, École de l'Alliance Française (APEAF) – Antananarivo (Madagascar).

À la force des mots

Harenà Mitia Fifaliana, Collèges de France et du Monde – Antananarivo (Madagascar).

Ces choses qui ont tout fait basculer

Fy Navalona Andriamanalimanana, Collège Français René Cassin – Fianarantsoa (Madagascar).

Le Géant Silencieux

Navalona Rabemananjara, Lycée Français de Tamatave (Madagascar).

Pardon

Chrysoline Roy, Lycée Louis Massignon – Abu Dhabi (Émirats arabes unis).

Le Jugement

Querina Vida Iachna Ratinarivony, École Bird – Antananarivo (Madagascar).

Kathryn Ewing

Ifaliana Anaïs Ravenintsalama, Lycée La Clairefontaine –
Antananarivo (Madagascar).

Nous avons tous le pouvoir de changer les choses

Olivia Bradshaw, École du Centre – Collège Pierre Poivre (île
Maurice).

Les mots m'ont sauvée

Sarah Ranja Fenoarijaona, Lycée La Clairefontaine – Fort-Dauphin
(Madagascar).

La Plume

Gabrielle Georis –, École Française Internationale de Zagreb
(Croatie).

D'une vie à une autre

Ynssia Lone Razafindralambo, École Bird – Antananarivo
(Madagascar).

Je ne suis plus seule

Fitiavana Feno Fitahiana (dite Fitia) Ranaivosoa, Lycée Peter Pan –
Antananarivo (Madagascar).

Camille et la nouvelle bibliothèque

Aya Zeroual, Lycée Français International de l'AFLEC – Dubaï
(Émirats arabes unis).

Les Disparues de Greencharm

Shanaé Payet, Lycée Français de Tamatave (Madagascar).

Le Reflet de la Vérité

*Ashley Andrianarisoa, Collèges de France et du Monde –
Antananarivo (Madagascar).*

Les Lépidoptères

Camille Esteves, École Française Internationale de Zagreb (Croatie).

La Maison sinistre

*Fanampisoa Fiderana Rakotoalizandry Arison, Lycée La
Clairefontaine – Antananarivo (Madagascar).*

L'Atoit ou celui qui pleure encore

, Ben Nziza Ya Rutu, Lycée Français de Tananarive (Madagascar).

Toute personne est forte

Alix Blanc, École du Centre – Collège Pierre Poivre (île Maurice).

Postface

Les mille et unes nuits de la francophonie

La force du collectif.